



ÉTUDE SUR LE RETOUR AU TERRITOIRE DES ÉTUDIANTS ET DIPLÔMÉS DE FILIÈRES SÉLECTIVES

Mai 2026

Thomas GENTY
Directeur de clientèle
tg@institut-viavoice.com

Elise CATHALA
Consultante
ec@institut-viavoice.com

Lola LUSTEAU
Consultante
ll@institut-viavoice.com

Elainé LIERVILLE
Chargée d'études
el@institut-viavoice.com

SOMMAIRE

Note technique p.3

Résultats détaillés..... p.5

Principaux enseignements.... p.92

0

Qui sont les étudiants en filières sélectives provenant d'un territoire ?

p.6

1

Le départ

p.12

2

L'installation pour les d'études

p.28

3

Le rétroviseur - La vision du territoire d'origine depuis le départ pour les études

p.42

4

Les retours au(x) territoire(s)

p.54

5

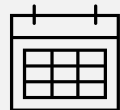
D'autres retours

p.64

6

Aller ailleurs

p.86



Interviews effectuées en ligne du **12 mars 2026 au 2 avril 2026**



Auprès d'un échantillon de **6001 Français**, représentatifs de la population française résidant en France hexagonale et DROM âgée de 18 à 40 ans.

- Les interviews des Français résidant en France hexagonale ont été réalisées en ligne par questionnaire auto-administré
- Les interviews des Français résidant dans les départements d'Outre-mer ont été réalisées par téléphone

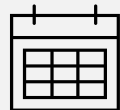
Représentativité assurée par l'intermédiaire de la **méthode des quotas** appliquée aux variables sexe, âge, catégorie socio-professionnelle, catégorie d'agglomération et régions, niveau de diplôme



Extraction de la cible d'étude parmi cet échantillon représentatif : **566 étudiants ou diplômés qui ont quitté leur territoire d'origine pour aller faire des études sélectives**. L'appartenance à cette cible repose sur les critères suivants :

- Avoir passé son baccalauréat dans un **territoire**, c'est à dire en dehors des 12 plus grandes agglomérations Françaises : Paris et les 3 départements de la petite couronne (92, 93 et 94), Lyon et son agglomération, Marseille - Aix-en-Provence et son agglomération, Lille et son agglomération, Toulouse et son agglomération, Bordeaux et son agglomération, Nantes et son agglomération, Strasbourg et son agglomération, Montpellier et son agglomération, Rennes et son agglomération, Grenoble et son agglomération, Nice et son agglomération.
- Avoir **quitté son territoire** pour poursuivre des études supérieures (post-bac ou plus tard)
- Avoir fait un cursus présentant un **minimum de sélectivité** : avoir suivi un cursus présentant un caractère sélectif, défini comme un niveau master a minima ou une formation explicitement sélective. La liste des cursus sélectifs est en annexe.

Les résultats par sous-cibles (ventilations) présentent peu de significativité statistique (écarts à la moyenne, positifs comme négatifs) en raison des bases faibles. Les résultats en ventilation sont donc à lire en tendance, surtout sur les questions filtrées.



Interviews effectuées en visioconférence du **9 au 29 avril 2026**



Réalisation de **9 entretiens qualitatifs** semi-directifs d'1h30 auprès **d'individus qui ont quitté leur territoire d'origine pour aller faire des études sélectives.**

Une diversité de profils en termes de genre, âge, catégorie socio-professionnelle des parents, territoires, parcours d'étude et rapport au territoire d'origine a été assurée :

- 3 actifs issus de milieux ruraux ou péri-urbains, qui en sont partis pour faire des études dans des cursus sélectifs et qui ont ensuite réalisé un retour à leur territoire d'origine
- 2 actifs issus de milieux ruraux ou péri-urbains, qui en sont partis pour faire des études dans des cursus sélectifs et qui envisagent de revenir à leur territoire d'origine
- 2 actifs issus de milieux ruraux ou péri-urbains, qui en sont partis pour faire des études dans des cursus sélectifs et qui n'envisagent pas de revenir à leur territoire d'origine
- 2 étudiants issus de milieux ruraux ou péri-urbains, qui en sont partis pour faire des études dans des cursus sélectifs

Toute publication doit impérativement utiliser la mention complète : « Sondage Viavoice, pour Des territoires aux Grandes Ecoles »



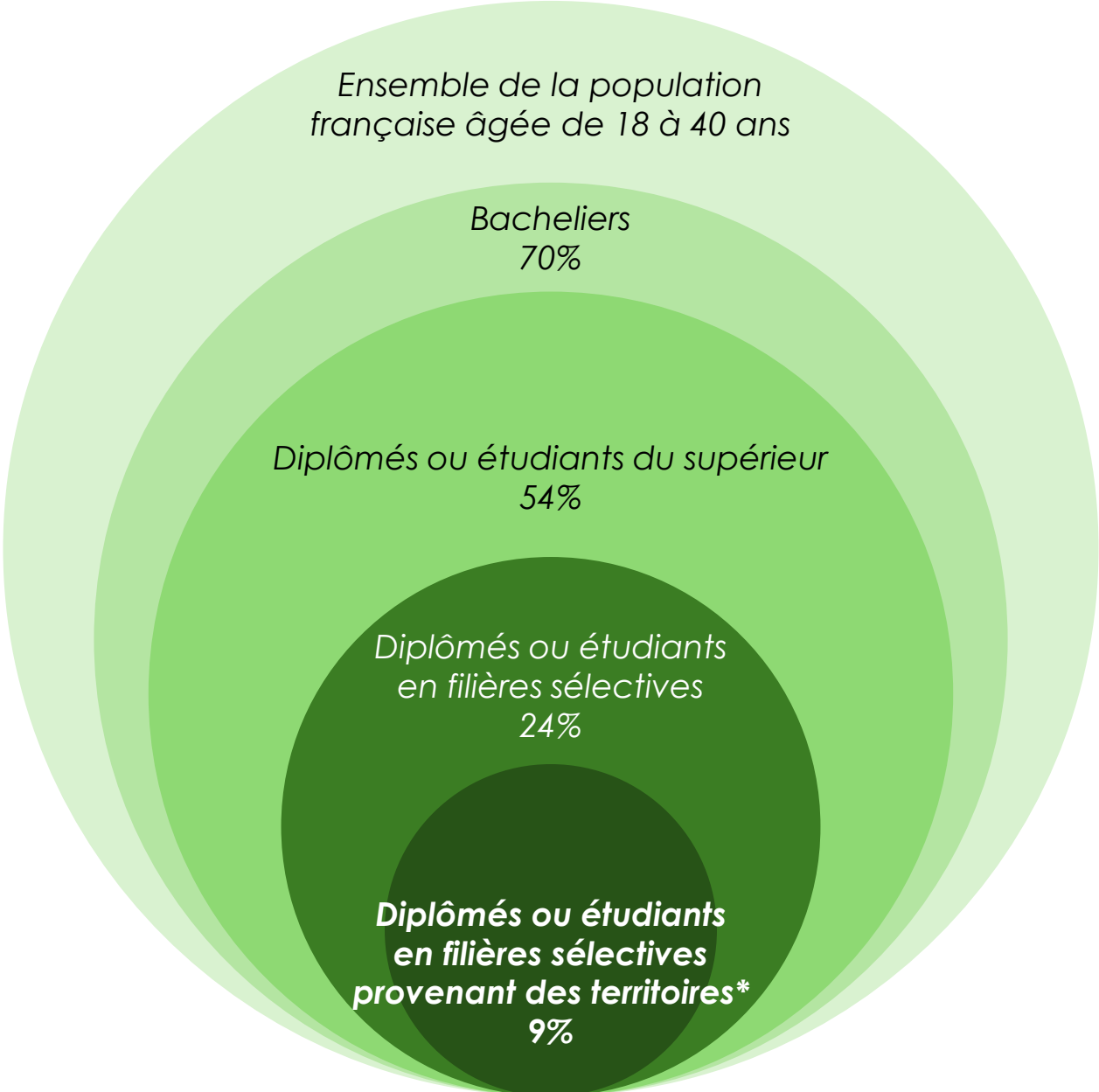
Résultats détaillés

O.

Qui sont les étudiants en filières sélectives provenant d'un territoire ?

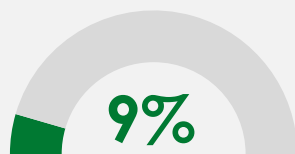
A RETENIR

- **Une cible minoritaire** : les étudiants/diplômés ayant quitté un « territoire » pour leurs études sélectives représentent 9 % de l'ensemble de la population française âgée de 18 à 40 ans et 38 % des parcours en filières sélectives
- La cible **ne se distingue pas de l'ensemble des parcours sélectif en termes de genre ou de CSP d'origine**, confirmant que l'accès aux filières sélectives reste majoritairement le fait de profils issus de milieux favorisés (69 % de CSP+)
- **L'ancrage initial de la cible est logiquement plus périurbain / rural**, et la mobilité vers les grandes villes se fait au moment des études.

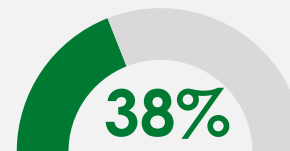


* Et ayant effectué une mobilité pour ces études sélectives 7

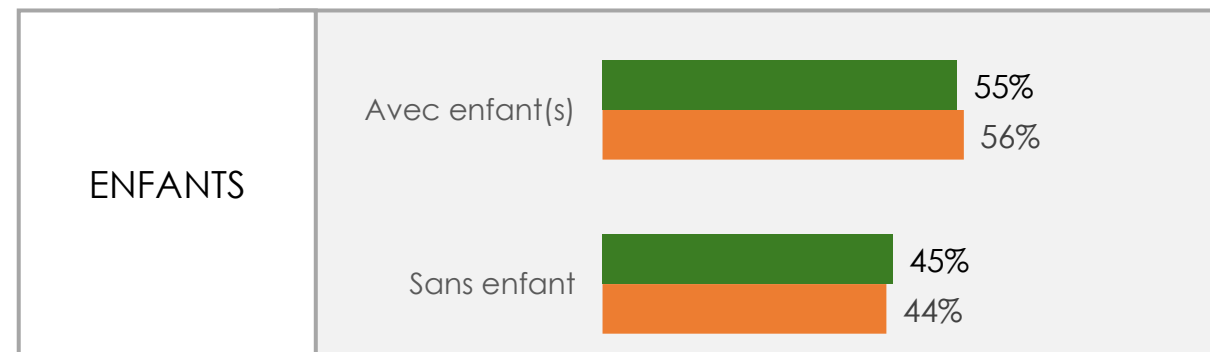
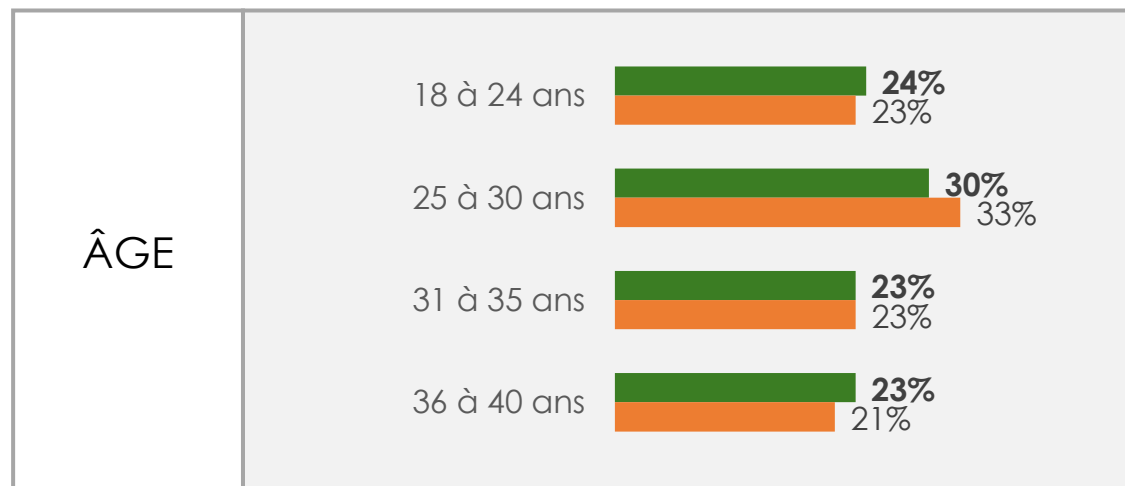
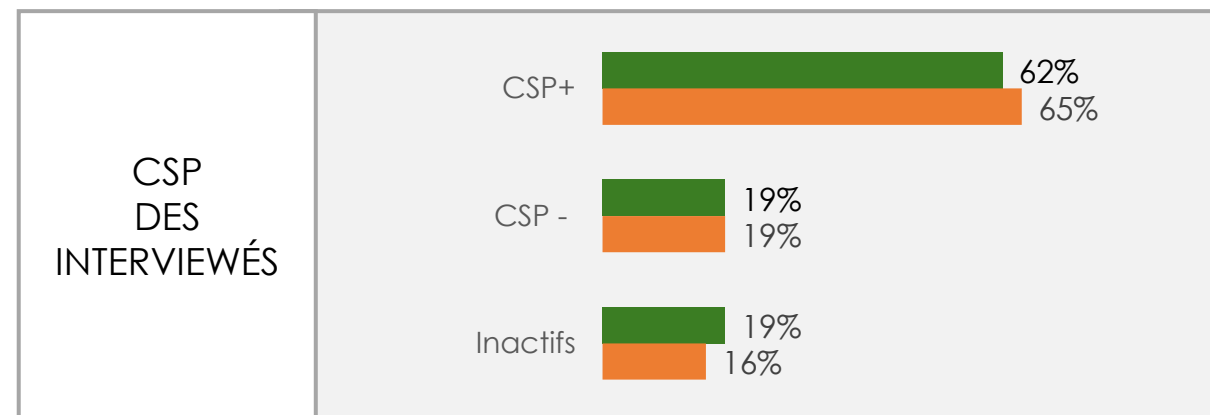
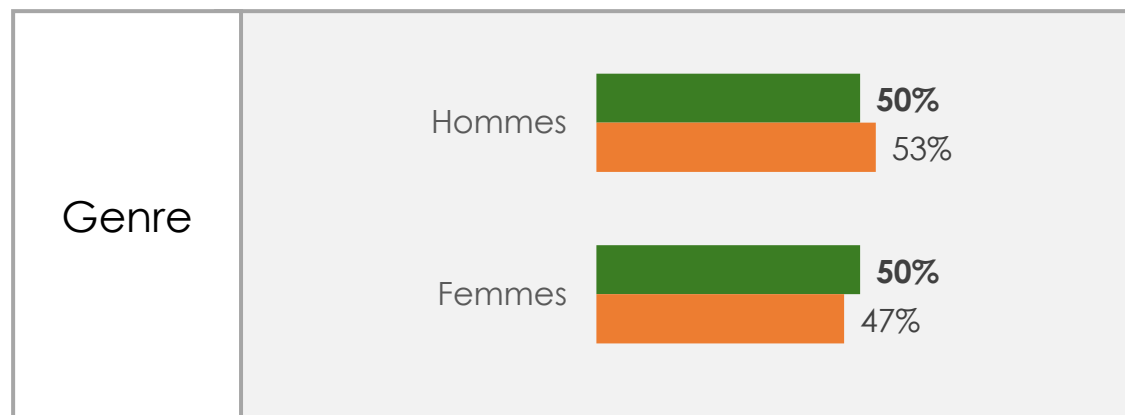
Part de la cible



parmi la population globale des Français âgés de 18 à 40 ans

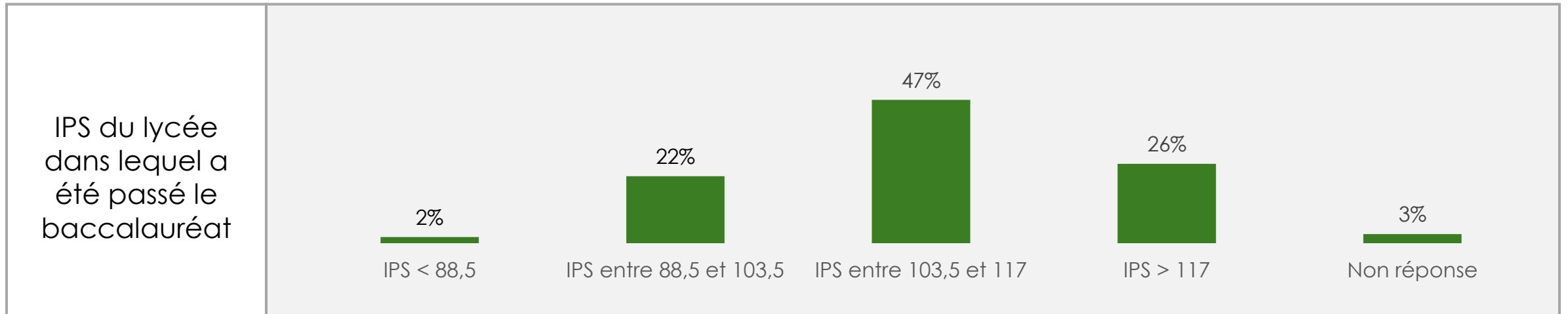
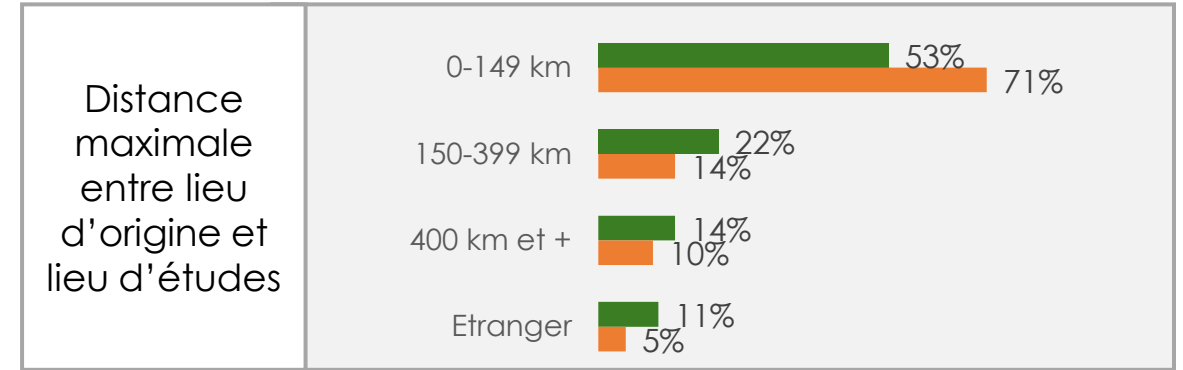
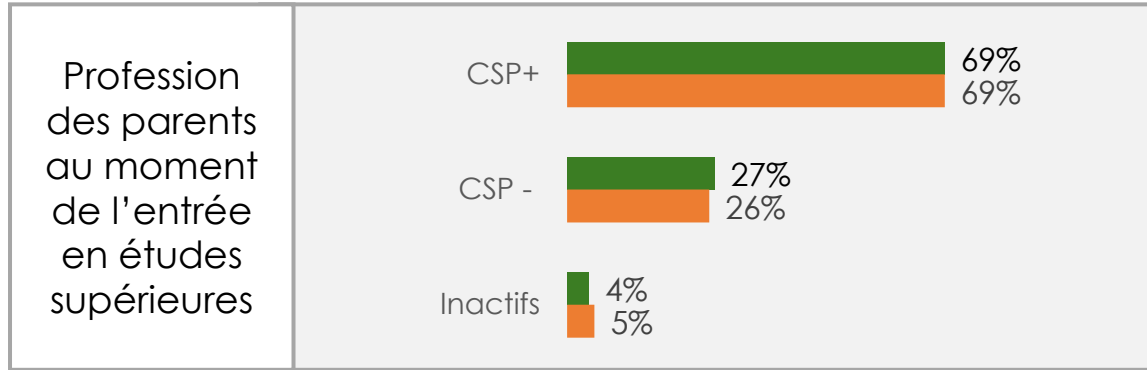


parmi les étudiants/diplômés dans des études sélectives



Cible (566 pers)

Etudiants / diplômés en études supérieures sélectives (1483 pers)



L'IPS, indice de position sociale d'un établissement scolaire est un indicateur calculé par la DEPP (service statistique de l'éducation) à partir des conditions socio-économiques et culturelles des familles des élèves accueillis dans l'établissement. L'IPS permet ainsi de rendre compte des disparités sociales existantes entre établissements. Dans le détail, plus le score d'IPS est élevé, plus l'établissement scolaire est favorisé d'un point de vue social, économique et culturel. Les scores IPS ont été attribués à chaque répondant en fonction du lycée fréquenté en terminale.

■ Cible

■ Etudiants / diplômés en études supérieures sélectives

Au-delà des enseignements de l'enquête quantitative qui tendent à simplifier et massifier les trajectoires, l'enquête qualitative révèle une grande hétérogénéité et complexité dans le rapport aux territoires avec plusieurs éléments à garder à l'esprit pour la suite de l'analyse :

1) Les parcours sont très divers et peu linéaires

- **L'accès aux filières sélectives est plus ou moins direct selon les enquêtés** : certains y accèdent après le baccalauréat, d'autres plus tard, après 1 ou 2 années à faire une autre filière (licence ou DUT), ou en se réorientant (une enquêtée par exemple rentre en classe préparatoire, abandonne et se réoriente vers la fac, et finira en Institut d'Etudes Politiques).

De ce fait, **la découverte d'une nouvelle ville et l'entrée dans une filière sélective ne coïncident pas toujours** : certains se sont installés dans une ville (avec toute la découverte que cela peut représenter) avant d'intégrer un cursus sélectif. Pour ces profils, le nouveau territoire et les gens rencontrés sur place peuvent jouer un rôle dans l'activation d'une ambition.

- **Les mobilités géographiques sont parfois nombreuses** : certains partent après le baccalauréat, d'autres plus tard, plusieurs ont étudié dans différents lieux (Bordeaux puis Toulouse, Marseille puis Aix), et on observe chez certains une trajectoire « ascendante », d'une ville moyenne à une grande ville de région voire Paris (Reims puis Paris, Saint-Nazaire puis Le Mans et Paris).
 - A l'inverse certaines personnes se concentrent sur un seul lieu (par exemple Paris ou l'Île de France pour un enquêté qui y a fait tout son parcours, de l'internat à la grande école).

2) Le territoire est le réceptacle d'inégalités sociales préexistantes

Les territoires ne sont pas neutres, ils sont socialement situés et traversés par des dynamiques sociales plus larges : concentration plus ou moins forte de catégories socio-professionnelles défavorisées, tissu d'emplois spécifique, tendances politiques différentes (avec par exemple une plus forte présence de l'abstention ou de l'extrême droite).

Dès lors dans les discours recueillis, le rapport au territoire dépasse sa dimension spatiale, il renvoie aux populations qui y résident, au vote qui y est dominant, aux normes sociales que l'on y retrouve etc... Derrière les inégalités territoriales décrites dans cette étude se dessinent des inégalités sociales fortes que le territoire porte. Une enquêtée rejette par exemple son territoire d'origine en faisant référence aux corridas ou au vote d'extrême droite.

3) Les notions de « ville », « périurbain », « ruralité », « campagne » sont subjectives

Les entretiens révèlent que la définition de ce qu'est la ville ou la campagne relève de perceptions qui peuvent évoluer :

- Les catégories territoriales sont poreuses et mal maîtrisées : une personne peut se définir comme venant de la campagne alors qu'elle vient en réalité du périurbain
- Une personne ayant grandi en milieu rural peut considérer une ville moyenne comme une grande ville puis changer de point de vue dès lors qu'elle découvre une métropole plus importante

Le départ

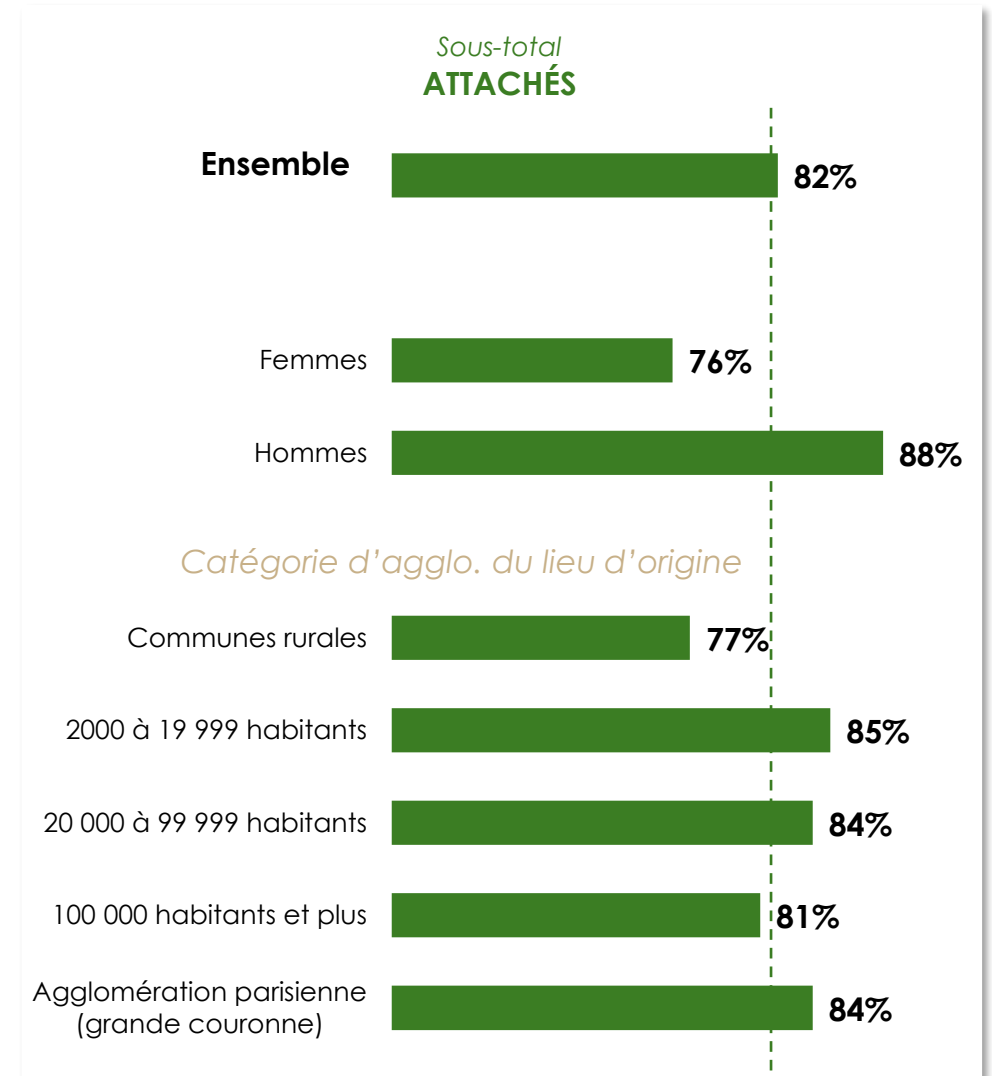
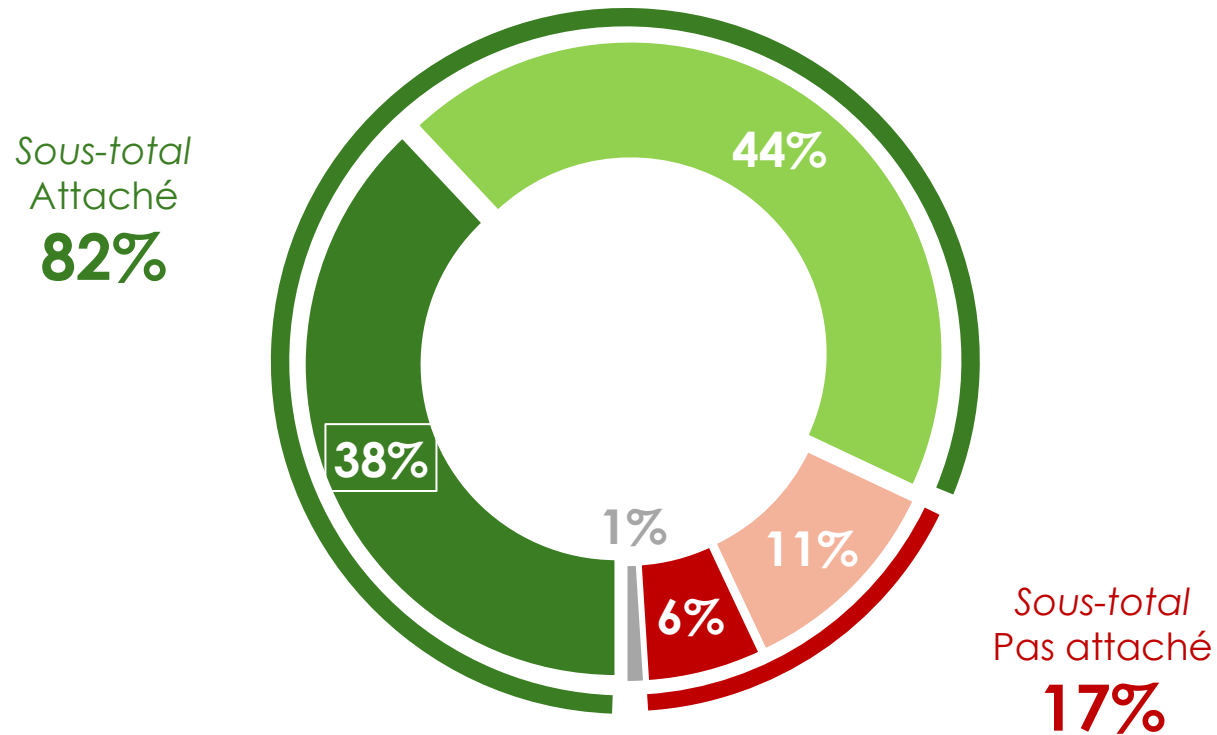
A RETENIR

- **Une absence de rejet du territoire d'origine** : le départ s'inscrit dans un attachement majoritaire, malgré une minorité de détachement (17%)
- **Un départ majoritairement choisi, mais un choix qui s'impose comme une évidence** : pour accéder à une formation, avoir des opportunités par la suite et gagner en expérience
- **Des parcours qui limitent la distance (53% < 150 km)** mais une mobilité interrégionale pour 1 personne sur 2
- **Une forte mobilité vers les grandes villes, qui concentrent l'offre d'études**
- **Un départ synonyme de difficultés** : des freins étudiants classiques anticipés mais aussi un coût social de l'éloignement, renforcé avec la distance
- **Des enjeux d'intégration qui inquiètent une majorité de jeunes des territoires (près de 6 sur 10)**

Avant de partir faire vos études, diriez-vous que vous étiez attaché(e) à votre territoire d'origine ?

Base ensemble : 566 personnes

■ Très attaché ■ Plutôt attaché ■ Plutôt pas attaché ■ Pas du tout attaché ■ Ne se prononce pas



Le territoire d'origine est avant tout associé à leur enfance et adolescence et leur entourage familial. Ils y sont attachés car ils y ont des souvenirs. Certains en parlent avec nostalgie.

Au-delà du territoire, ils expriment un attachement vis-à-vis de la maison familiale dans laquelle ils ont grandi.

« Moi, de toute façon, la Normandie, c'est un territoire qui est chargé d'affect, aussi parce qu'il y a une histoire familiale, évidemment. Et puis aujourd'hui, en plus, ma famille y est encore. Mes parents sont encore à Bayeux, donc il n'y a pas de sujet, en fait. » (Femme, 42 ans)

Plus globalement, **la notion de territoire a du sens pour eux**, même s'ils peuvent en avoir différentes représentations :

- Pour certains, elle renvoie à une dimension culturelle (avec des traditions, des valeurs, des produits associés à un territoire). Certains évoquent notamment la notion de « terroir ».
- Une personne évoque un imaginaire plus négatif en y associant la guerre, la violence, l'impératif de défense.
- Enfin, certains y associent des notions plus économiques.

« Je parlerais plutôt de terroir. Parce que le territoire en soi, il y a des zones qui se ressemblent, même si tu as des dynamiques différentes, mais le terroir c'est un peu l'ancrage, tu ne deviens pas quelqu'un du terroir en vivant 6 ans quelque part, c'est le fait d'y avoir grandi... » (Homme, 29 ans)

« Chez moi, ça fait penser à une violence. Je ne sais pas comment dire, parce qu'en fait toutes les guerres qu'il y a eu, c'est pour défendre des territoires. Pour défendre des limites, pour défendre son petit carré de terre. (...) Je pense que c'est surtout parce qu'en ce moment, il y a pas mal de guerres dans les autres pays. » (Femme, 42 ans, DROM)

« Moi, je vois beaucoup [cette notion de territoire] sous le prisme économique. Il y a aussi ici, quand même, même si je ne parle pas occitan, il y a quand même un retour aussi dans... d'une forme de régionalisme. » (Homme, 42 ans)

Au-delà de l'attachement émotionnel au « lieu d'où ils viennent », plusieurs profils se distinguent sur l'attachement au territoire en tant que tel :

1

Ceux qui sont très attachés à leur territoire d'origine

Certains expriment un attachement fort à leur territoire d'origine, notamment lorsqu'ils viennent de zones rurales ou périurbaines dites « valorisées », par exemple :

- De territoires ruraux sur le littoral (avec une proximité avec l'océan)
- Les DROM : une enquêtée réunionnaise associe par exemple son territoire à « ses racines ».
- Ou encore les territoires où il y a une forte identité locale comme le Béarn.

Ces répondants expriment un vrai ancrage local et leurs origines territoriales constituent une part de leur identité.

« Mon territoire d'origine c'est aussi mes racines, mon histoire, mes souvenirs, avec lesquels je me reconnecte, au-delà de mon vécu personnel en tant qu'individu. » (Femme, 42 ans)

« Il y avait un vrai attachement à la région, sans doute à un mode de vie, à des habitudes » (Homme, 42 ans)

« Et sinon, au territoire de XXXX, moi, je suis encore très... Enfin, j'adore... Je m'y sens très attaché. Quand on a élu les maires il y a un mois, j'ai beaucoup suivi la politique locale parce que j'ai l'impression que ça reste encore ma ville. » (Homme, 30 ans)

« Là, je dirais que La Réunion c'est plus mes racines, parce que c'est l'endroit où mes parents ont grandi. C'est là où j'ai grandi. Si je remonte à plusieurs générations, c'est là où quasiment toutes les générations de ma famille ont grandi. Même si forcément il y a plein de métissages. Mais la plupart ont grandi à La Réunion, ou sont nés à La Réunion. Je trouve qu'il y a une histoire. Et puis moi, ma relation avec ma famille, avec la Terre, la Terre en elle-même. (...) D'ailleurs, j'ai perdu toute ma couleur. Peut-être que pour vous, je suis bronzée, mais en fait, je sais que... Enfin, c'est pas une question de bronzée, c'est juste que j'ai pas la même couleur. J'ai pas ma couleur habituelle, en fait. » (Femme, 42 ans, DROM)

Au contraire, certains ne sont pas attachés à leur territoire d'origine, à différents degrés selon les individus :

2

Les indifférents

Certains sont assez indifférents vis-à-vis de leur territoire d'origine en tant que tel, qu'ils réduisent à leur enfance et la présence de leur entourage.

C'est notamment le cas **de personnes qui viennent de zones moins valorisées, en déclin** (en déclin économique ou d'un point de vue social, avec un taux de pauvreté élevé...).

A noter que parmi les personnes interrogées, certains de leurs parents n'avaient pas d'attache au territoire particulière et s'y sont retrouvés suite à une mutation professionnelle (et souhaitent le quitter dans un avenir proche).

*« Les personnes sur place ça joue beaucoup. Parce que sinon, en fait, si tu prends la ville du Mans ou le village où j'ai grandi à côté du Mans en tant que tel, t'enlèves les personnes, t'enlèves les souvenirs, c'est... Bon. C'est pas ce qui m'attire le plus. Et après, bah oui, c'est le fait d'y avoir grandi, d'avoir été un peu habitué à certaines choses. »
(Homme, 29 ans)*

« En fait, ils ont fini en Sarthe parce qu'opportunité pour le boulot, mais ils ne se sont jamais spécialement sentis sartois ou quoi que ce soit. Ils ne sont pas très chauvins. » (Homme, 29 ans)

« Je sais que mes parents n'aiment pas la région non plus, ça a été un coup dur quand on est partis. Pour la petite histoire, mon père a été commercial dans la région lyonnaise, et il a été muté dans la région nord. Sauf que ça devait durer 2-3 ans, et ensuite il devait repartir dans le sud à Toulouse. Donc ils se sont dit, pour 2-3 ans, n'allons pas nous installer à Lille, où ça doit être plus sympa, on prend la première chose qu'on trouve, là où ma mère avait du travail, et on y va. Sauf qu'il y a eu un problème, la mutation ne s'est pas faite après, donc on a dû rester. (...) Mon père vient de Toulouse, ma mère de Grenoble, donc il y a une vraie différence à tous les niveaux. » (Homme, 22 ans)

3

Ceux qui rejettent leurs origines territoriales

D'autres tiennent des discours plus tranchés et rejettent clairement leur territoire d'origine (des discours plus souvent tenus par des femmes) :

- On retrouve notamment ici des personnes issues de territoires spécifiques, **décrits par les enquêtés comme « la campagne moche »**. Par exemple une enquêtée vient d'un territoire du Sud de la France mais des « terres », sans accès à la mer et une autre de la région Centre-Val de Loire.
- Ces personnes ont le sentiment de subir la ruralité (difficultés pour se déplacer, manque d'activités...) sans en percevoir les avantages.
- **Elles critiquent également les « mentalités » présentes dans ces territoires** : elles se sentent en décalage, entourées de personnes qui ne leur ressemblent pas. Dans les cas les plus emblématiques, certains viennent de territoire avec une identité forte, qui valorise des traditions spécifiques (par exemple territoire du Sud où l'on retrouve des pratiques comme la corrida).

Ces personnes vont se construire en opposition à leur milieu d'origine. Très tôt, elles vont exprimer une volonté de rupture.

« Et j'ai été prise, après avoir postulé sur Parcoursup, au lycée à Marseille, au lycée Thiers.

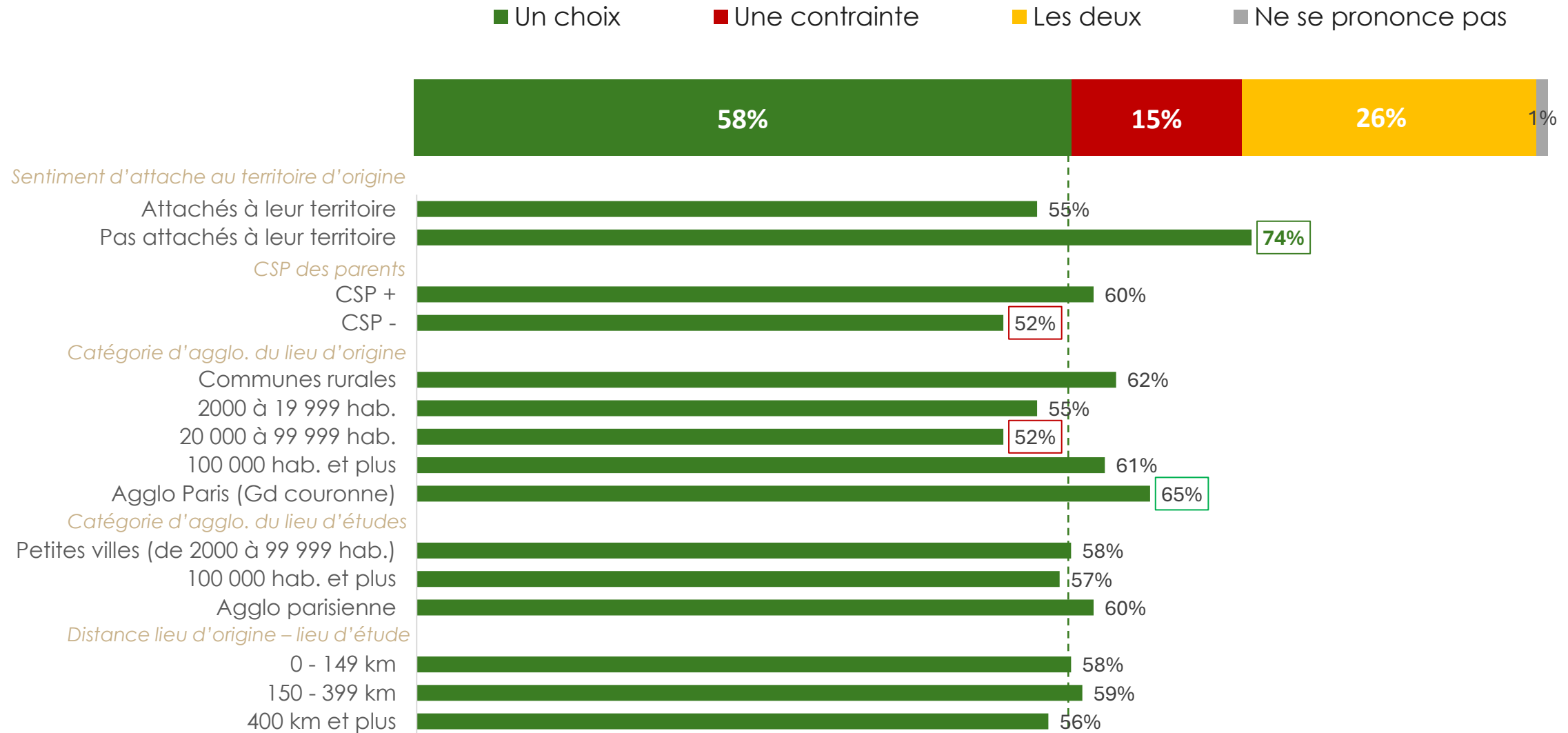
Parce que j'avais cette volonté de quitter la région. Je n'avais pas postulé spécifiquement dans la région parce que je me suis jamais trop sentie chez moi là où j'ai grandi. J'avais mis en dernier choix le lycée à Nîmes, qui faisait aussi une prépa similaire mais j'avais vraiment envie de bouger donc j'ai postulé de manière assez large et j'ai été prise à Marseille. » (Femme, 27 ans)

« Si, le Loiret, c'est mon chez-moi dans le sens où j'y ai vécu 18 ans. Il y a la maison de mes parents. J'y ai mes petites habitudes et je connais les lieux, etc. Mais on va pas se mentir, moi j'ai passé 18 ans de ma vie dans le Loiret à cracher sur cette région, sur ce village, sur cette ville, sur ce lycée, en disant que c'était horrible, qu'il n'y avait rien à faire, que j'avais qu'une envie, c'était de me barrer. Donc voilà. » (Femme, 22 ans)

Partir faire ses études ailleurs est un choix pour près de 6 répondants sur 10...

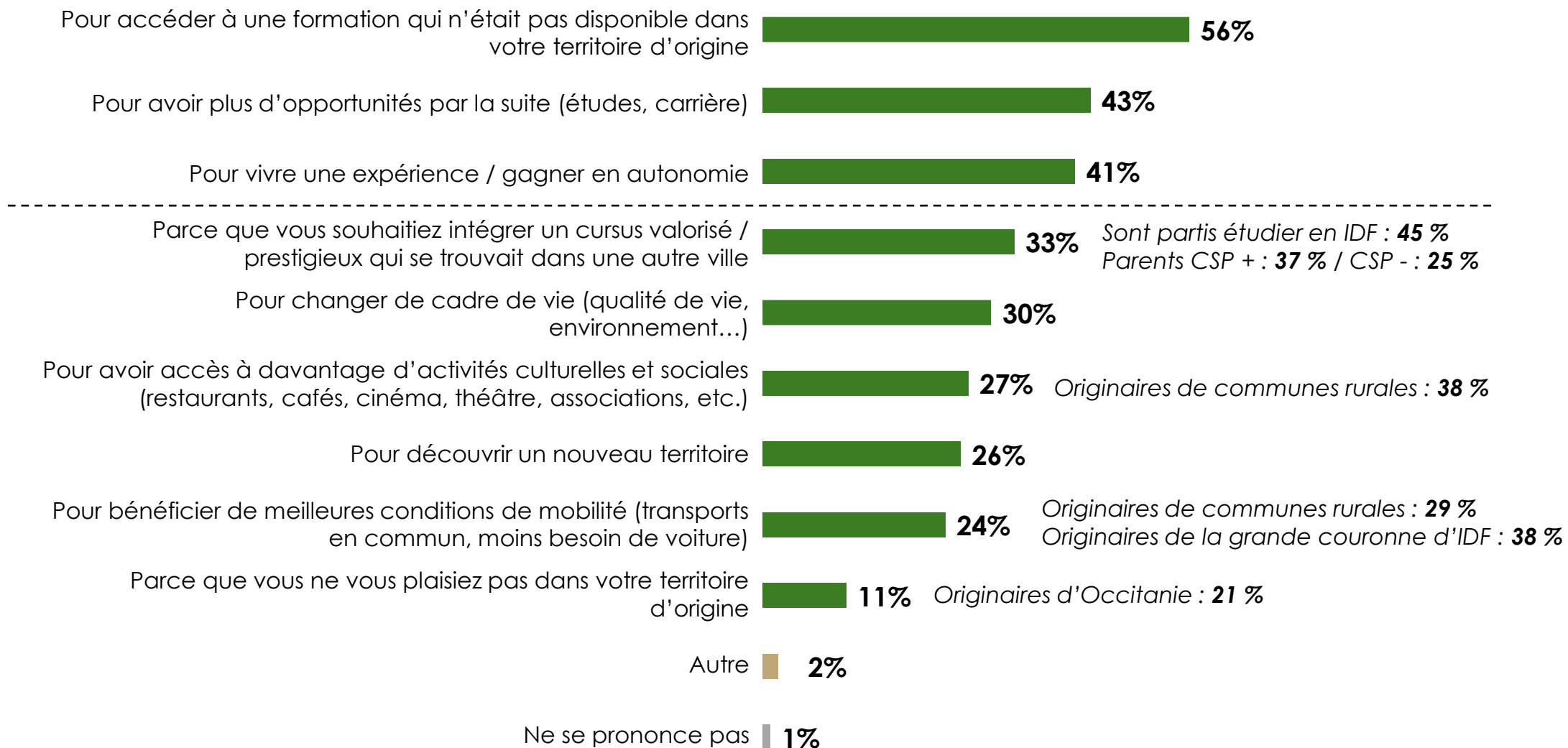
Le fait de partir faire vos études ailleurs était-il plutôt pour vous...

Base ensemble : 566 personnes



Lors de votre choix d'orientation, pour quelle(s) raison(s) êtes-vous parti(e) faire vos études ailleurs ?

Base ensemble : 566 personnes



Dès le lycée, le départ de leur territoire d'origine pour une autre ville leur apparaît comme la condition pour faire des études supérieures. Certains ont intégré très tôt le fait qu'ils devront partir parce qu'il y a très peu voire pas d'offres de formations et de perspectives professionnelles dans leur territoire.

Même pour ceux qui viennent de territoires péri-urbains ou proches de grandes villes, le départ leur paraît évident s'ils veulent suivre des études en phase avec leurs aspirations (notamment chez les profils issus de milieux CSP + qui sont dans une stratégie de construction de carrière étudiante).

Dans les territoires de DROM, le départ en hexagone pour suivre des études supérieures apparaît comme une trajectoire courante pour ceux qui souhaitent continuer leurs études (faute de diversité en termes de formation).

« Il n'y a pas de perspectives sauf si on veut être agriculteur, quoi. Les peu de personnes qui souhaitent rester, c'est des personnes qui reprennent la ferme de leur père. C'est vraiment la population qui reste. Donc c'était évident que j'allais partir. » (Homme, 22 ans)

« Et on m'a poussé à faire des grandes études, comme on dit, parce que voilà. Et il n'y avait pas d'école d'ingé à l'époque [à la Réunion]. Et la prépa, je l'ai faite à La Réunion, parce qu'elle avait ouvert en 1990... D'ailleurs, à part la prépa scientifique, il n'y avait aucune autre prépa. Et du coup, quand on était petits, on savait qu'après le bac, on allait partir. (...) Après la prépa, il fallait partir, quoi qu'il arrive, il fallait partir faire ses études en métropole. Il n'y avait qu'une école d'ingé à ce moment là, mais c'était en agriculture, enfin quelque chose qui était très local. Et ça, moi, ça ne me plaisait pas. » (Femme, 42 ans, DROM)

« C'était une évidence de partir pour faire des études supérieures. » (Homme, 30 ans)

Au-delà de ces contraintes très concrètes, il existe également des motivations plus symboliques au fait de partir. A l'époque du lycée, certains peuvent déjà avoir une perception de « ceux qui restent » dans le territoire, ou « ceux qui en font partie » (et qui n'en sont jamais partis) et souhaitent déjà s'en distinguer.

- Par exemple, ils identifient le fait que la population peut être précaire financièrement (surtout les personnes issues de milieux CSP + qui n'en font pas partie).
- Ils peuvent également ne pas s'y sentir à leur place. Cela peut être également le cas de profils CSP + qui se retrouvent avec des personnes issues de milieux plus défavorisés ou de profils plutôt issus de classes sociales CSP - mais qui bénéficient d'un capital culturel élevé et qui se sentent en décalage dans leur milieu.

→ Il s'agit de profils qui ne retrouvent pas leurs centres d'intérêt, préoccupations et aspirations dans ces territoires (que ce soit à travers le mode de vie dominant ou les activités proposées et valorisées dans le territoire).

« Pour moi, c'était évident que pour les études, il fallait bouger, il fallait voir autre chose. Et il fallait quitter ce trou paumé. Donc c'était un peu des deux. Pour moi, c'était une évidence qu'il fallait avoir cette envie de découverte et une évidence qu'il fallait s'émanciper de sa famille et de partir et de couper avec des amitiés qui n'étaient pas forcément les bonnes à l'époque et des gens qui n'allaient pas devenir des amis de long terme. » (Femme, 27 ans)

« Pour vous le dire plus clairement, on savait qu'on ne ferait pas notre vie là. On savait que les gens qui allaient avoir un diplôme après le bac, ils n'allaient pas travailler ici. Et les gens de notre lycée qui sont encore à XXXX maintenant, c'est des gens qui ont soit pas eu le bac, soit qu'ils l'ont raté, soit qu'ils se sont réorientés. Mais il n'y a aucun de mes amis qui va retourner à XXXX par exemple. » (Homme, 22 ans)

Quelle(s) personne(s) ont joué un rôle dans votre départ dans une autre ville pour vos études ?

Base ensemble : 566 personnes – plusieurs réponses possibles, total supérieur à 100%

85 %

Ont été influencés par au moins un acteur dans leur décision de partir étudier dans une autre ville.

Vos proches **73%** Parents CSP + : **75 %** / CSP - : **70 %**

Votre famille **62%**

Vos amis, vos camarades de classe **40%**

Un relais extérieur **44%**

Parents CSP + : **47 %** / CSP - : **37 %**

Hommes : **50 %** / Femmes : **39 %**

Originaires de la grande couronne parisienne : **63 %**

Originaires de villes de 2000 à 19 999 hab. : **29 %**

Des étudiants ou diplômés avec qui vous avez pu discuter **29%**

Des professionnels de l'orientation (du type CIO), personnes rencontrées sur des forums / salons **27%** Parents CSP + : **28 %** / CSP - : **22 %**

Des associations d'orientation **14%**

Vos professeurs **36%** Hommes : **41 %**
Femmes : **31 %**

Autres **2%**

Aucune personne en particulier **13%** Femmes : **16 %** / Hommes : **11 %**
Parents CSP - : **17 %** / CSP + : **12 %**

Ne se prononce pas **2%**

38% **36%** **33%**

IPS < 103,5

IPS \in 103,5 et 117

IPS > 117

Dans la plupart des entretiens réalisés, **les parents et l'entourage scolaire (camarades de classe, professeurs...)** ont joué un **rôle dans l'orientation et la décision de départ** des personnes interrogées.

- Ils ont autour d'eux **des exemples de trajectoires de départ**, que ce soit à travers leurs frères et sœurs qui servent de modèles ou bien à travers les camarades de classes qui envisagent également de partir.
- Certains ont des relations privilégiées avec des professeurs qui vont les aiguiller vers les formations les mieux perçues.

« Hypokhâgne, c'était assez simple, pas l' hypokhâgne en elle-même, mais le fait d'y aller, de postuler. Le fait d'y arriver n'était pas quelque chose de traumatisant pour moi, puisque autour de moi, ma soeur avait déjà fait math sup, ma mère avait fait un IEP. On m'avait préparé à l'entrée en hypokhâgne, on m'avait dit tu verras en hypokhâgne, c'est comme ci, c'est comme ça, nanani, nanana » (Homme, 42 ans)

« J'avais un prof de droit pénal, un mec vraiment passionnant. C'est-à-dire que c'est quelqu'un, c'est un peu un showman, c'est le genre de prof qui te fait vivre le cours, plutôt que de te le raconter bêtement. Et donc le droit pénal m'a énormément plu, et j'avais demandé à un interco des renseignements sur les facultés les plus calées en droit pénal à l'époque. Et donc là il m'a dit Bordeaux ou Montpellier (...). Là où ça m'a motivé, c'est qu'il y a un très bon pote de promo de l'époque qui a bougé à Bordeaux en même temps que moi. » (Homme, 29 ans)

Mais certains enquêtés pointent un manque d'accompagnement dans leur choix post-bac de la part de l'institution scolaire. Ils peuvent s'en rendre compte sur le moment (en réalisant qu'ils ne sont pas préparés pour faire certains concours par exemple) **ou a posteriori, en retraçant leur trajectoire.**

Certains l'attribuent au fait de venir d'un territoire. C'est le cas par exemple d'une personne qui a étudié à Paris en classe préparatoire et qui s'est rendu compte à cette occasion de l'écart en termes de préparation et d'information entre les lycées parisiens et de région.

« J'arrive en prépa, on fait le premier test de l'année. Il y a des mecs qui disent, « ouais, ça, j'ai fait depuis deux ans ». Et c'est une vraie surprise. Et c'est là que j'ai compris qu'entre les lycées parisiens et les lycées de province, et ça n'a rien à voir, on ne fait pas du tout la même chose. C'est pas du tout le même lycée. » (Homme, 22 ans)

Les personnes interrogées choisissent avant tout leur formation plutôt que la ville où ils vont étudier. Mais si elles ont le choix, elles vont privilégier la ville la plus proche de chez eux.

Paris est perçu de manière spécifique et apparaît davantage choisi ou au contraire évité :

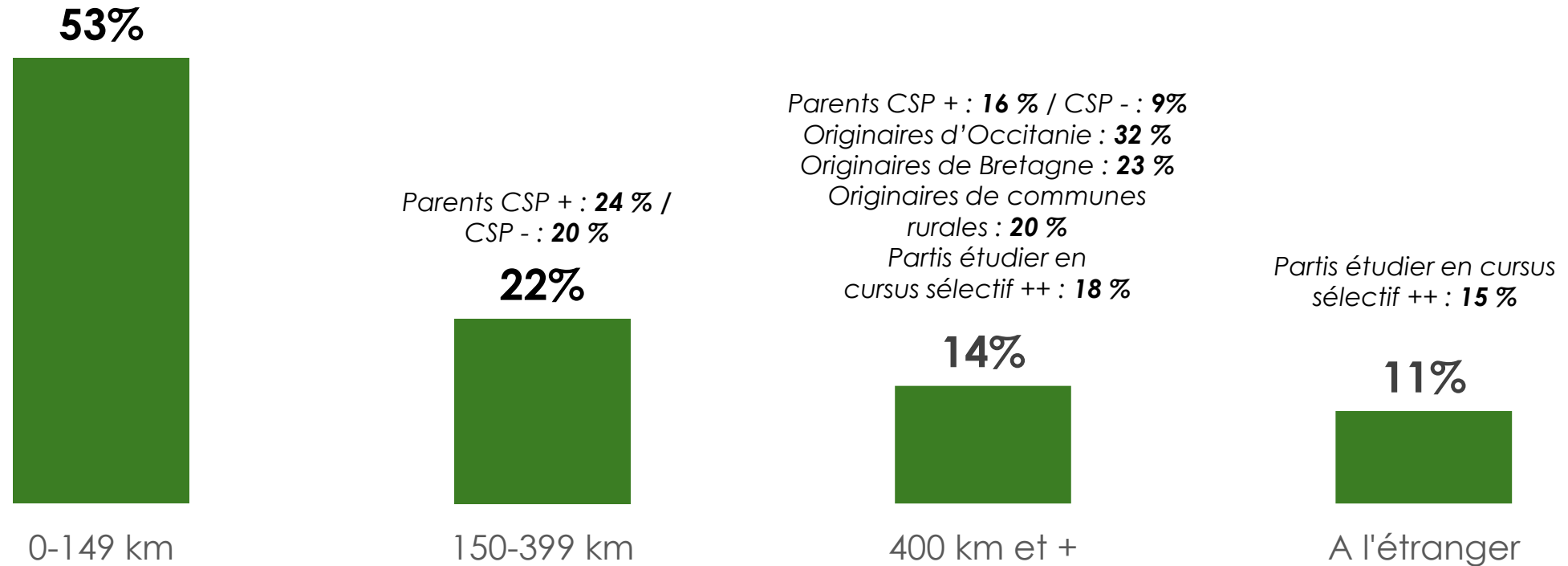
- La proximité géographique originelle avec Paris peut jouer et les inciter à aller y étudier : ils peuvent y être déjà allés, connaissent des personnes qui y sont ou qui vont y étudier également, ils savent qu'ils pourront revenir sur leur territoire d'origine facilement...
- Les profils issus de milieux CSP + ou souhaitant rejoindre des filières très sélectives se tournent également davantage vers la capitale, imaginant qu'elle propose des formations plus prestigieuses et qu'ils y auront plus de perspectives professionnelles.
- Certains, au contraire, font le choix d'éviter d'étudier à Paris quand ils le peuvent, pour être dans une ville plus proche de leur territoire d'origine, ou parce qu'ils ont des *a priori* sur cette ville. Certains nourrissent un imaginaire très négatif au sujet de Paris et ont le sentiment qu'ils auront beaucoup plus de mal à s'y adapter.

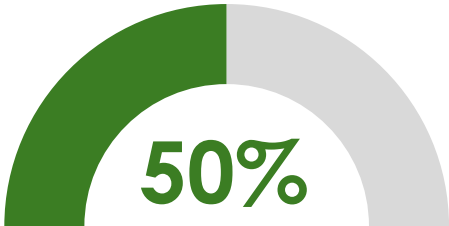
« Je suis enfant unique, donc en fait, je passais du temps avec mes parents et puis j'aime bien aussi être proche de ma famille et... Ce départ à Paris, je l'ai voulu parce que je pense que j'avais aussi besoin de sortir de mon petit microcosme normand. Mais en fait, quand j'y suis allée, je sais que je me suis dit, bon, Paris, on se calme, c'est à deux heures et quart, deux heures et demie de Normandie. Voilà. Si j'avais été, je ne sais pas, acceptée à une école de commerce, admettons, à Aix-en-Provence, là, je ne pense pas que j'aurais donné suite. » (Femme, 42 ans)

« J'ai une relation très toxique, amour-haine avec Paris. C'est compliqué depuis l'arrivée. J'ai vraiment du mal avec cette ville. En fait, je n'ai jamais voulu y aller, de base. Moi, j'avais choisi le campus de Reims parce que je voulais bosser sur mon anglais et sur l'Amérique du Nord, mais aussi parce que je ne voulais pas aller à Paris. La plupart des gens mettent le campus de Paris et ensuite un campus en région parce qu'on est censé en choisir deux. Moi je fais partie des rares qui ont dit « je ne veux pas aller à Paris, donnez-moi n'importe quel campus en région mais je n'irai pas à Paris. » » (Femme, 22 ans)

Distance maximale entre le territoire d'origine et le lieu d'étude

Femmes : **56 %**
Parents CSP - : **56 %** / CSP + : **52 %**
Originaires de la grande couronne IDF : **75 %**
Originaires des Hauts de France : **68 %**

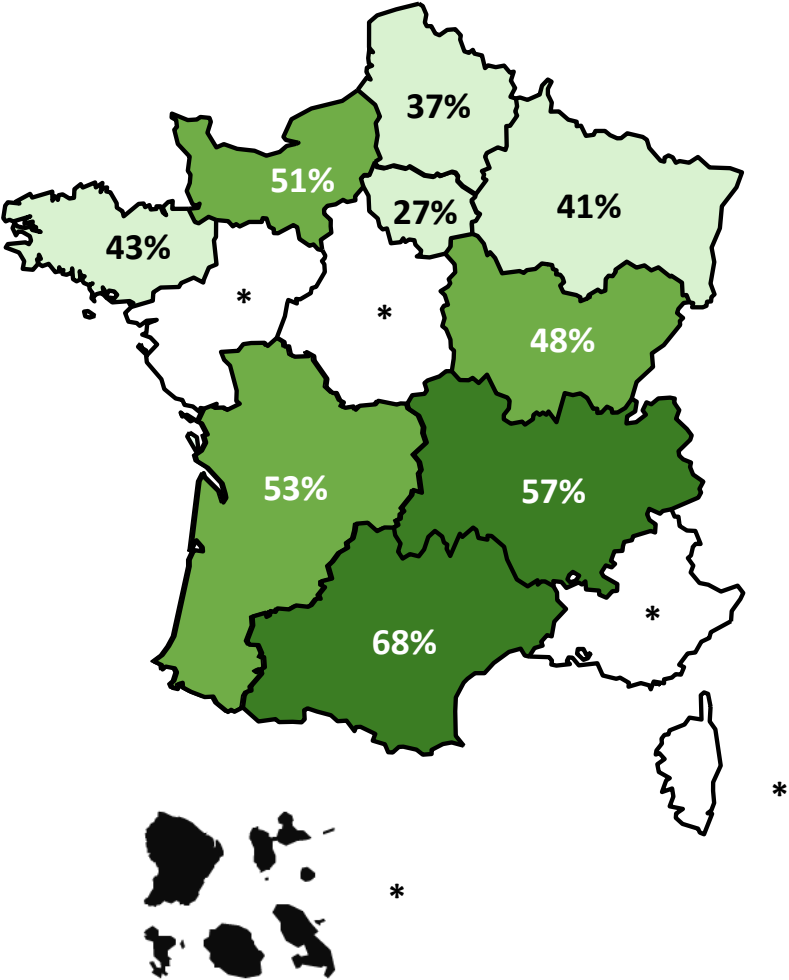




Ont changé de région pour leurs études



Selon leur région d'origine

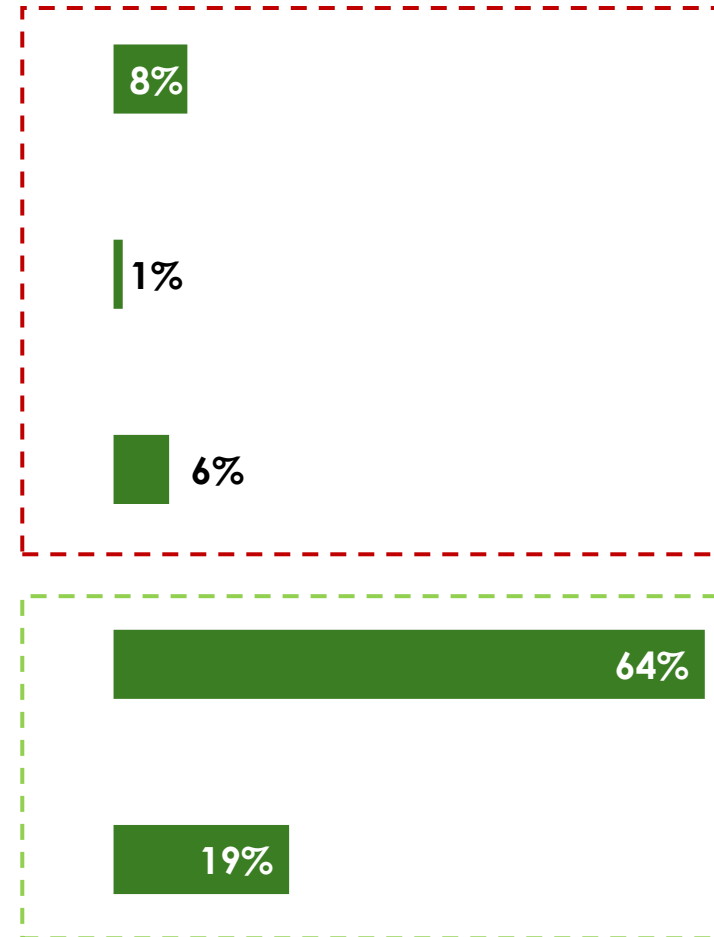


* Base faible

Territoire d'origine

Territoires d'études

Plusieurs lieux possibles



La région parisienne joue un rôle d'attraction, mais secondaire par rapport aux grandes villes en général

2.

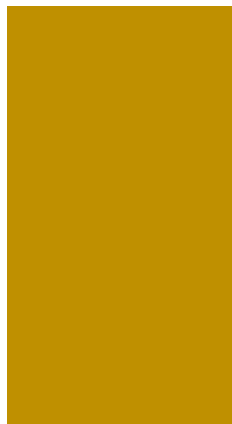
L'installation pour les d'études

A RETENIR

- **Des études majoritairement en grandes villes hors Île-de-France** : 2 étudiants sur 10 ont étudié en Île-de-France, dont la moitié issue de la grande couronne
- **Une installation globalement réussie** : intégration, sociabilité et accès à une vie culturelle et sociale satisfaisants ; une perception positive des atouts du territoire d'études
- **Mais les fragilités existent** : environ 1 personne sur 2 évoque des difficultés liées à l'intégration sociale ou à l'éloignement du territoire d'origine, notamment en cas de longue distance ou pour les profils plus modestes
- **Des spécificités franciliennes marquées** : contraintes matérielles plus fortes (coût de la vie, logement) et cadre de vie plus souvent jugé désagréable

Ont étudié ailleurs qu'à Paris / Ile-de-France

74%



Ont étudié à Paris / Ile-de-France

Hommes : 23 % / Femmes : 16 %

20%



Dans le détail, 17 % étudient à Paris même ou dans la petite couronne.

49 % sont originaires de la grande couronne de l'Ile-de-France

Ont étudié à l'étranger

11%



Total supérieur à 100% - plusieurs réponses possibles - une personne ayant pu étudié dans plusieurs lieux : par exemple, 4 % de l'échantillon a étudié en Ile-de-France et ailleurs dans l'hexagone.

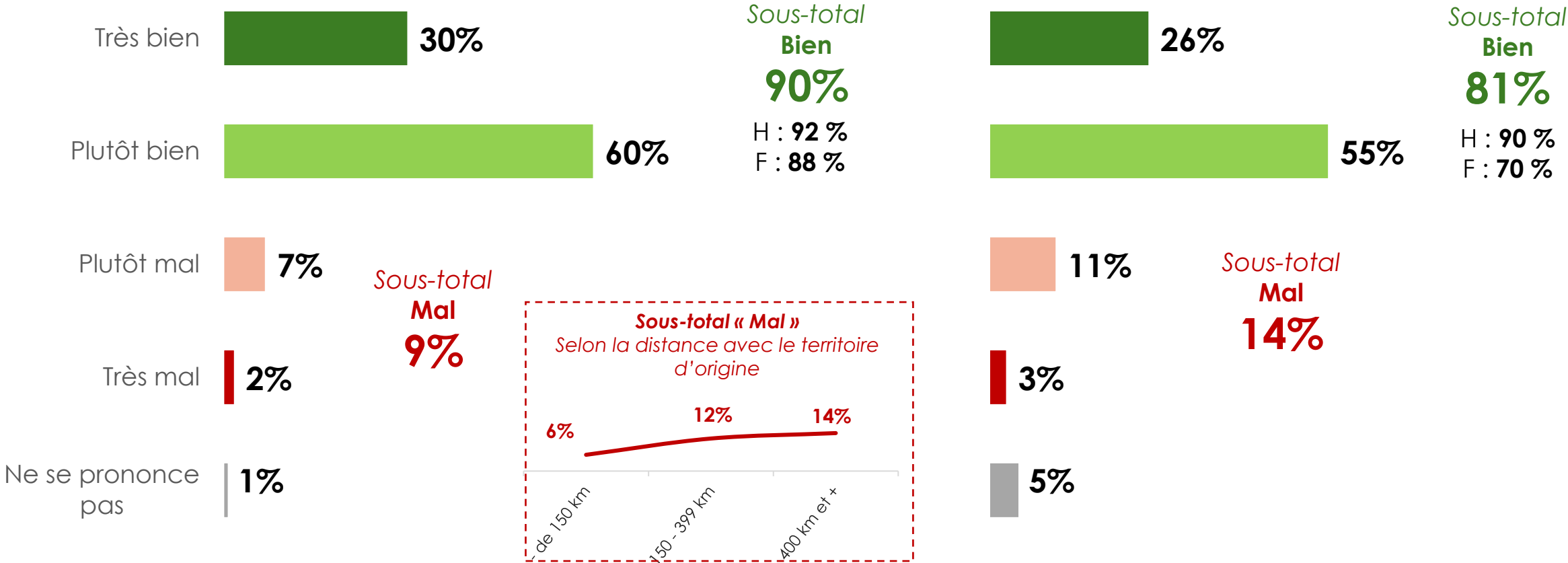
Comment avez-vous vécu votre installation dans la ville / les villes de vos études ?

Ont étudié ailleurs qu'à Paris / Ile-de-France

Base ont fait leurs études en province : 426 personnes

Ont étudié à Paris / Ile-de-France

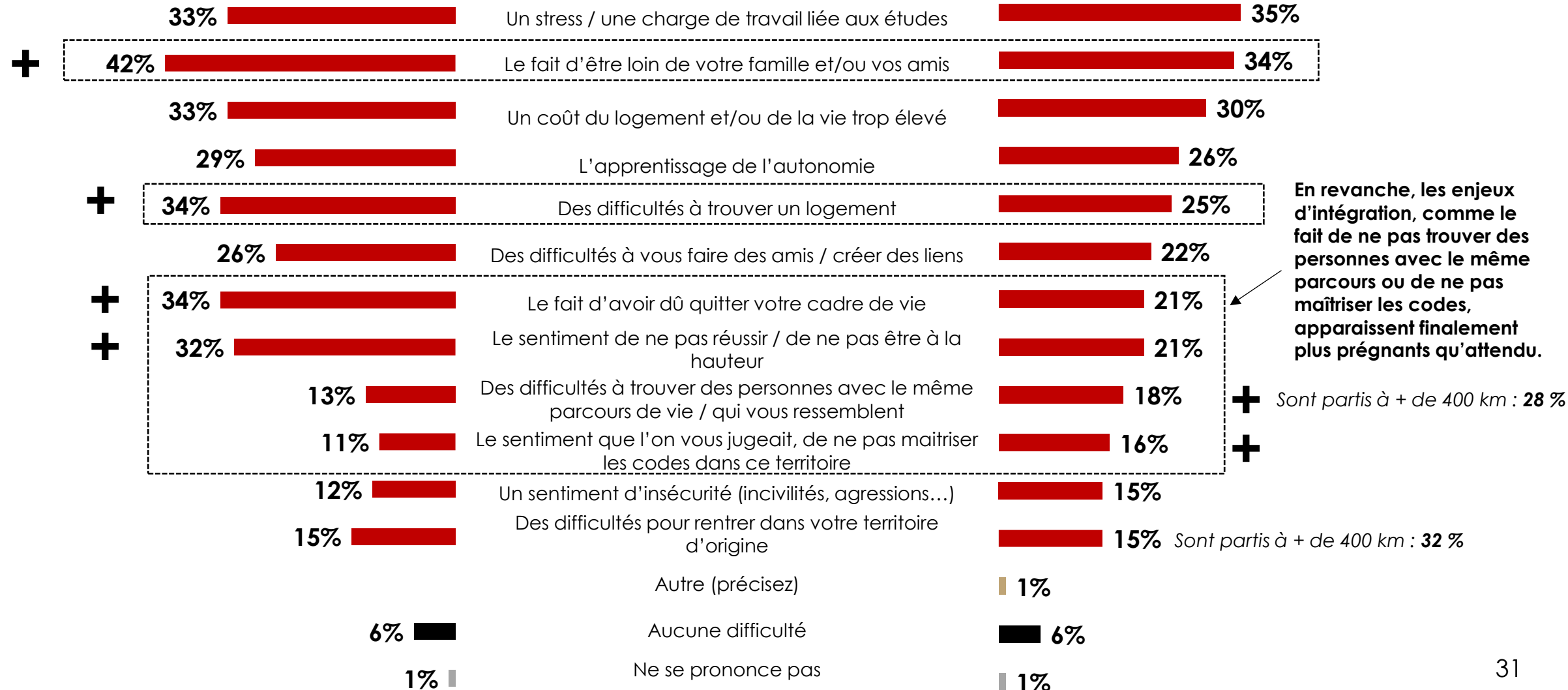
Base ont fait leurs études en IDF : 110 personnes



Ont étudié ailleurs qu'à Paris / Ile-de-France

Difficultés anticipées

Difficultés vécues

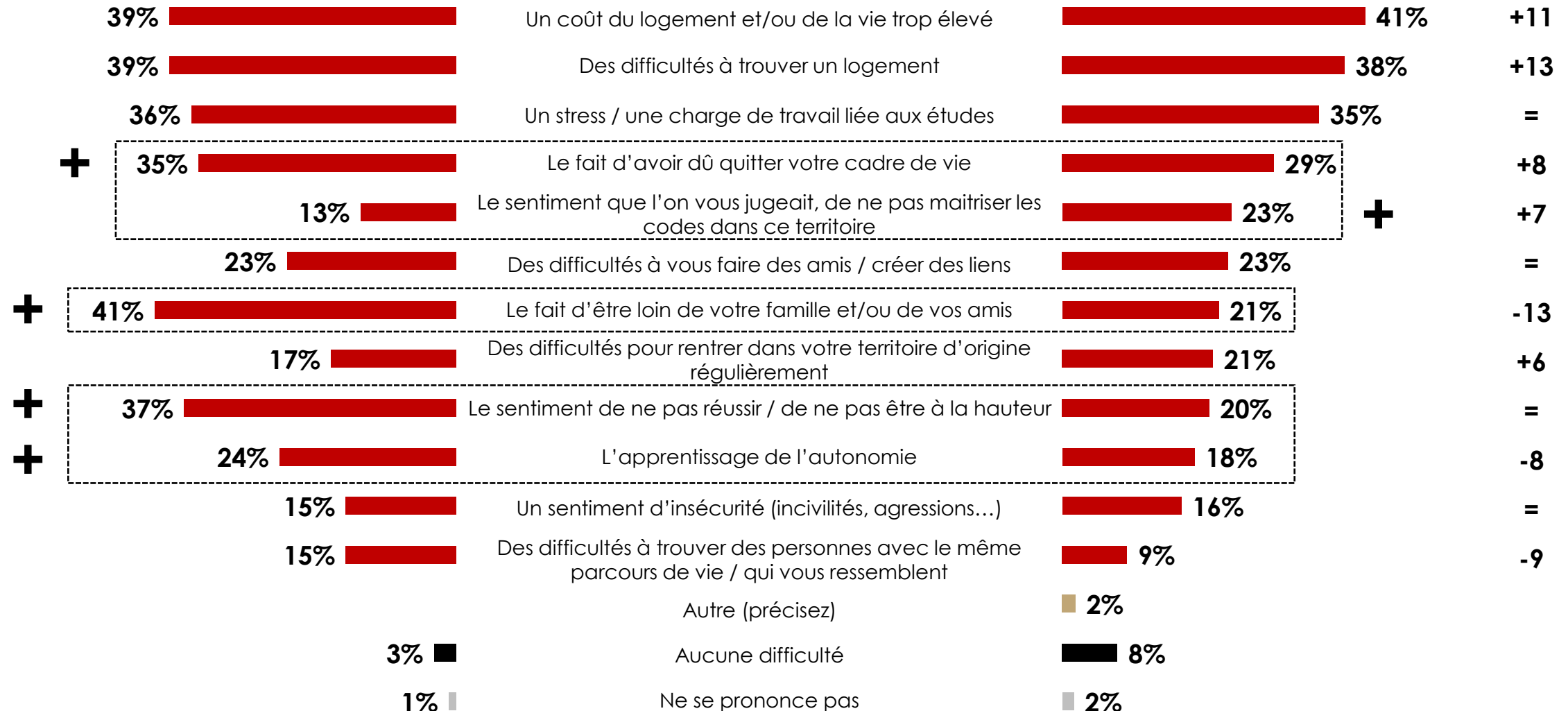


Ont étudié à Paris / Ile-de-France

Difficultés anticipées

Difficultés vécues

Ecart avec ceux ayant étudié hors IDF



L'arrivée dans la ville nécessite une adaptation pour tous plus ou moins importante.

Un gradient d'expérience existe : pour certains, l'arrivée en ville s'apparente à un choc, marqué par un fort décalage avec leur territoire d'origine ; pour d'autres, cette transition est plus progressive bien qu'elle implique toujours des ajustements.

De la simple
adaptation



Au véritable
choc

Le sentiment de choc / rupture est atténué par 3 configurations :

- **Lorsqu'il existe une réelle affinité avec les codes urbains et qu'il y avait un rejet du territoire d'origine** : dans ce cas, l'arrivée dans la ville des études s'impose comme une évidence. C'est notamment le cas des enquêtés avec un capital culturel déjà élevé dans leur milieu d'origine, qui ont le sentiment de rencontrer des profils proches d'eux en s'installant en ville. Si une adaptation reste nécessaire, elle ne génère pas de difficultés majeures.
- **Lorsque la ville d'étude est une ville moyenne/ « petite » grande ville** : ces villes sont perçues comme plus accessibles et « à taille humaine », elles offrent un cadre de vie jugé plus proche de celui du territoire d'origine (proximité des services, déplacements facilités, rythme de vie moins intense). **Le décalage est encore moins fort quand il s'agit de la ville d'étude à proximité du territoire d'origine.**

Les enquêtés qui ont connu différents types de ville ont tendance à requalifier *a posteriori* ces villes : la ville moyenne est alors perçue comme un entre-deux entre territoire d'origine et grande ville et joue le rôle d'un sas. Elle permet une meilleure adaptation ultérieure à des villes plus denses (pour un profil qui a commencé à Reims puis est parti à Paris ou un autre qui a commencé au Mans avant d'aller à Bordeaux).

- **Ceux qui découvrent la ville au prisme de l'école** : pour certains, plus que l'arrivée dans une ville, c'est l'arrivée dans l'école, sur le campus qui se joue. La vie dans la ville tourne alors autour de l'école (Ecole d'ingénieur au Mans ou à Orléans par exemple, campus de Sciences Po Paris à Reims). La vie quotidienne s'organise alors principalement autour de l'établissement, limitant l'exposition directe à l'environnement urbain. Cet effet campus apparaît d'autant plus marqué dans les villes moyennes.

« Donc l'adaptation s'est faite, franchement, assez rapidement, assez bien. Très vite, j'ai invité des amis à venir à Marseille. J'avais une copine qui était partie en études supérieures à Lyon. Je lui ai dit qu'il fallait qu'elle vienne absolument. J'ai fait aussi vite mon anniversaire et donc j'ai fait venir pas mal de copains de Nîmes et d'un peu partout pour leur montrer que c'était une super ville et que j'étais trop bien ici. Donc l'adaptation s'est faite franchement assez bien. J'étais heureuse dans mon appartement, heureuse dans cette ville et je n'ai pas regretté. » (Femme, 27 ans)

« J'ai adoré le Grand Est. Alors, est-ce que c'est la ville en elle-même ou est-ce que c'était l'ambiance que crée sur le campus au milieu de la ville où on est 24h/24, les uns avec les autres, parce qu'on est tous loin de nos familles donc on vit ensemble, on vit sur le campus, on vit dans le centre-ville et on se voit tout le temps, on dort les uns chez les autres, etc. » (Femme, 22 ans)

L'arrivée en ville peut représenter un bouleversement social et symbolique : certains éprouvent un décalage avec les autres en termes de parcours et de références. À l'image des transfuges de classe, certains enquêtés vivent alors une situation de « **transfuge de territoire** », passant d'un espace perçu comme moins valorisé à un territoire plus favorisé sans en avoir les codes.

- **Les personnes qui les entourent ne leur ressemblent pas, ils ont un parcours différent, font des choix différents** : par exemple, n'ont pas les mêmes exigences en matière d'appartements, de nourriture, ils peuvent avoir voyagé...

Les profils interrogés peuvent alors se rendre compte *a posteriori* que leurs choix initiaux étaient peu ajustés aux codes urbains notamment dans la manière d'habiter la ville : par exemple un profil qui fait un choix du logement uniquement fondé sur la proximité fonctionnelle avec le lieu d'étude, sans logique d'intégration à la vie urbaine.

- **Ils découvrent des pratiques culturelles (musées, expositions...)**, qui sont souvent plus accessibles et valorisées dans les grandes villes (là où auparavant elles n'étaient associées qu'aux sorties scolaires dans le territoire d'origine ou à une « corvée » imposée par les parents).

« C'est l'histoire de ma vie. Le meilleur exemple, c'est la première soirée qu'on a fait, donc on ne connaît personne, et un ami nous invite chez lui. Donc j'arrive avec quelqu'un que j'avais rencontré, on se dit qu'on va acheter de l'alcool, moi je prends une bouteille de vin ou de vodka, un truc comme ça. Et celui avec qui j'étais passe chez un sommelier pour acheter une bouteille de Ruinart de 3 litres à 600 euros pour la soirée entre étudiants. Ça m'a un peu sidéré, quand je vous que j'étais dans le cliché, quelqu'un qui vient de Picardie n'a jamais vu ça. Et pourtant je suis d'une classe aisée, j'ai connu des gens plus riches que moi, mais là, je me dis, c'est ridicule. Et donc, on arrive à la soirée, un appartement de 200 m² à Neuilly, avec une terrasse de 150 m² sur le toit avec un jacuzzi. Et vu sur la Tour Eiffel. Je me suis dit, je ne suis pas du tout dans mon monde, j'ai changé de monde, il va falloir que je m'adapte. (...) C'est que déjà on n'avait pas les mêmes références, pas les mêmes envies, pas les mêmes passions, on faisait pas les mêmes voyages donc pas les mêmes expériences. » (Homme, 22 ans)

« Mais les premiers jours d'intégration on passe la journée avec les gens qu'on a la chance de croiser, on discute et tout. (...) Moi, je parle fort, je rigole fort, je suis très franche, je suis très honnête. J'ai pas ma langue dans ma poche, quoi. Je fais beaucoup de blagues, etc. Et des fois, j'ai vu des gros yeux, quoi. J'ai vu des gros yeux. « C'est qui la folle du village, là ? » Mais après, on m'a jamais rien dit. Mais j'ai senti que... Je l'ai senti encore plus quand je suis arrivée. » (Femme, 22 ans)

- **Pour certains ils se confrontent à de nouvelles normes académiques** : une autre manière d'étudier, plus ambitieuse, plus sérieuse (ils peuvent faire l'expérience de passer du premier de la classe au dernier), parfois plus politisée (pour un profil qui se retrouve dans une faculté de droit à Bordeaux plus politisée que la faculté du Mans)
- **Ceux qui étaient auparavant en position « dominante » dans leur environnement d'origine (les profils issus de CSP +), ont le sentiment de se retrouver parmi les « moins privilégiés », sur le plan culturel et social.** Cela peut susciter une remise en cause des parents, qui ne les auraient pas préparés suffisamment ou ne leur auraient pas offert un aussi bon cadre de vie que ce qu'ils découvrent dans la ville d'étude.
- **Pour les profils issus de milieux plus modestes, l'arrivée dans ces nouveaux lieux agit comme un révélateur de leur position sociale. Moins exposés auparavant à des écarts sociaux marqués, ils prennent davantage conscience des différences en ville. Ils expérimentent alors une situation de « double transfuge » (de classe et de territoire), parfois avec colère.**

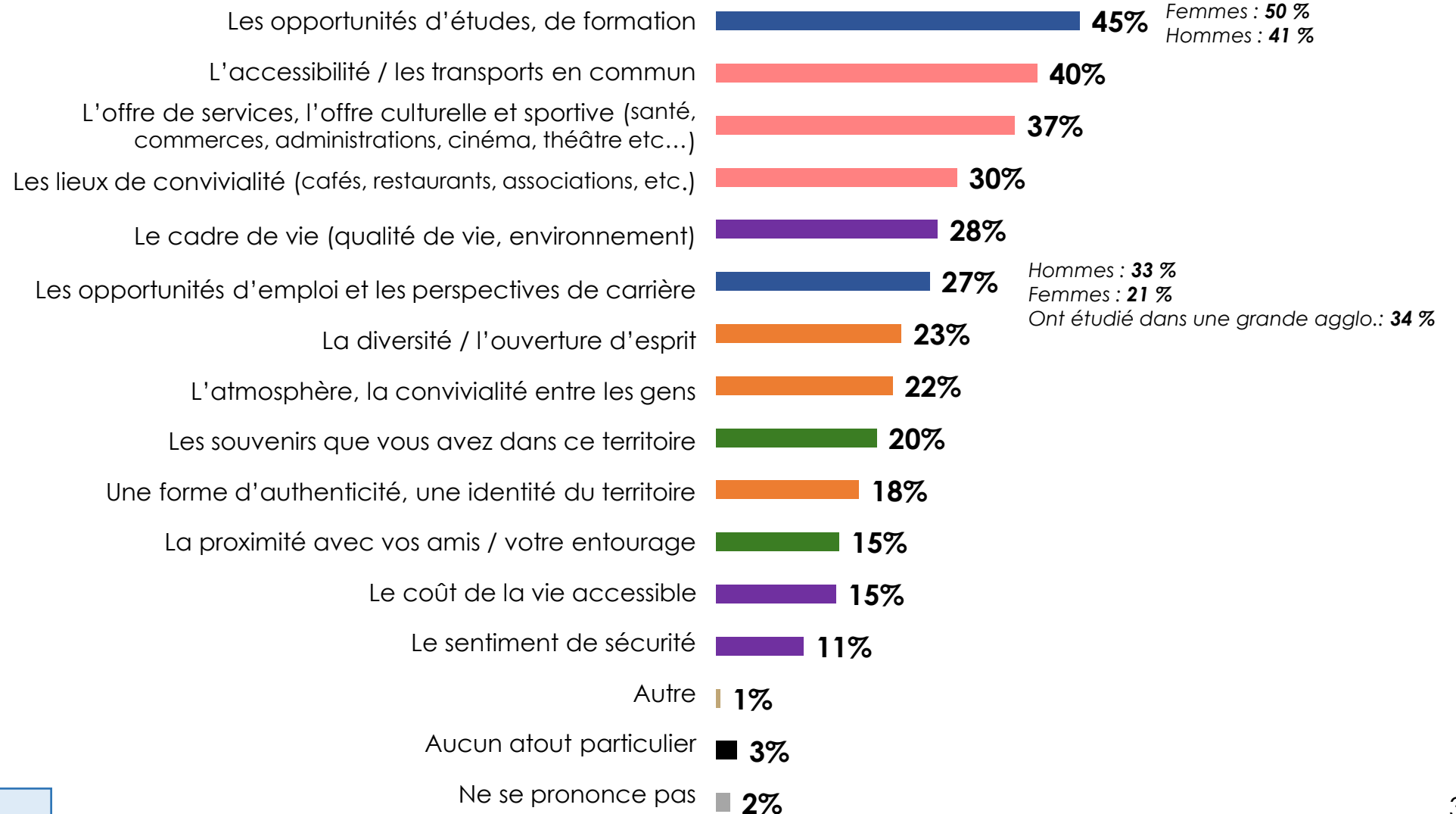
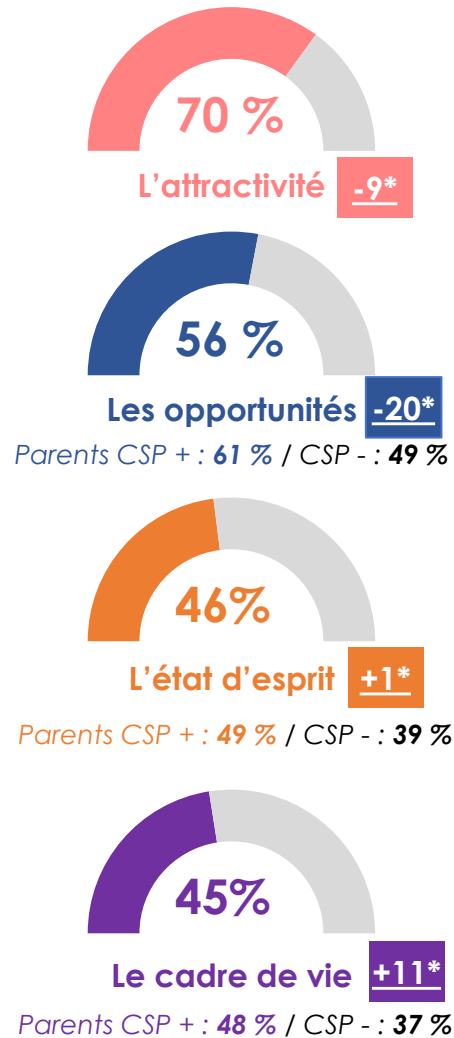
« Au bout de 4 mois je ne me suis pas retrouvée dans cette prépa. Vraiment c'était des enseignements trop théoriques pour moi. J'étais perdue dans beaucoup de matières. Moi qui étais une très bonne élève au lycée ça m'a fait un gros choc d'être vraiment celle qui est larguée dans la classe. (...) Assez rapidement, je me suis dit qu'il fallait que j'arrête ça. Mais forcément, c'est stressant parce que quand on est une bonne élève et qu'on échoue... On a du mal à le dire, on a du mal à se l'avouer. (...) Il y avait ceux qui étaient des acharnés du travail, qui étaient là pour faire la prépa à fond, qui avaient une carrière tracée, qui se retrouvaient dans les cours et qui s'y plaisaient, qui levaient la main pour répondre à toutes les questions des profs, alors que moi j'étais là en mode « mais qu'est-ce que je fous là ? ». Donc j'étais plus proche des gens qui étaient un peu comme moi « qu'est-ce que je fous là ? » » (Femme, 27 ans)

« J'étais deuxième de classe au lycée, il y avait une génie avant moi qui me mettait un point de moyenne général et qui est à Sciences Po Paris maintenant, une génie vraiment. Et moi j'étais le petit mec à côté qui ne travaillait pas du tout mais j'avais 20 de moyenne en maths, 18 en physique sans aller en cours et je savais que j'avais des capacités vraiment, j'étais à l'aise. Et là j'arrive en prépa, les premiers DS, je me dis « ouais c'est bon je suis, j'écoute bien ce qu'on dit en cours », comme je faisais au lycée sans prendre de notes mais juste j'écoute et j'essaie de comprendre. J'ai 3 au premier DS, 4 au deuxième. Je suis 37^e sur 40 dans la classe. Et ça ne m'a pas stressé parce que je savais que je n'étais pas... que je n'étais pas à fond et que j'avais de la marge. Mais ça fait bizarre. Et il y a des gens qui le vivent très mal. Et je pense que beaucoup de gens qui lâchent la prépa, c'est des gens qui ont été au top et n'arrivent pas à comprendre ce gap. Moi, ça ne m'a pas dérangé du tout. Et au contraire, ça me fait rire. Mais c'est impressionnant. On se dit, « je ne comprends pas ». » (Homme, 22 ans)

Ont étudié ailleurs qu'à Paris / Ile-de-France

Quels sont, selon vous, les principaux **atouts** de la ville / les villes de vos études ?

Base ont fait leurs études en province : 426 personnes – plusieurs réponses possible, total supérieur à 100%



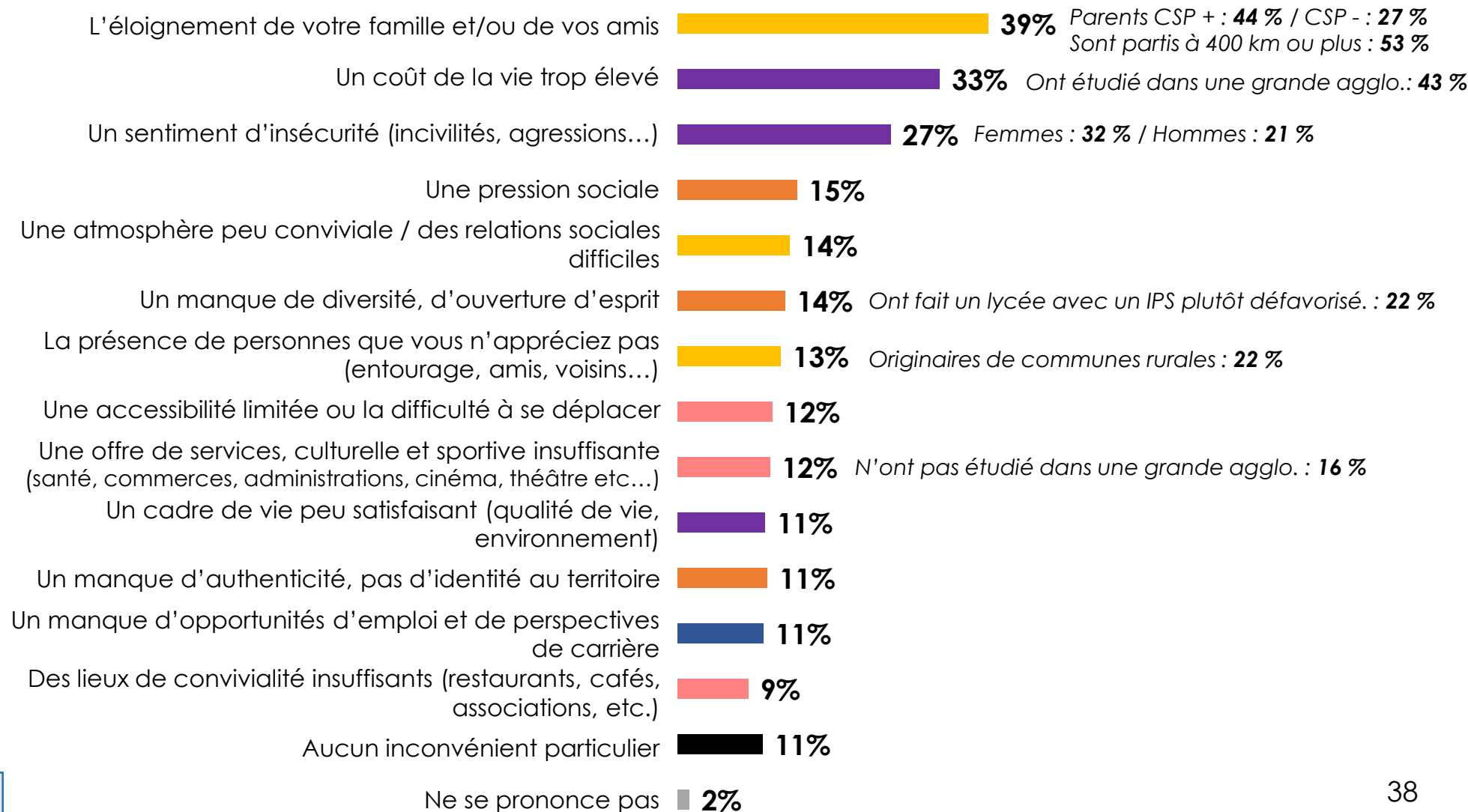
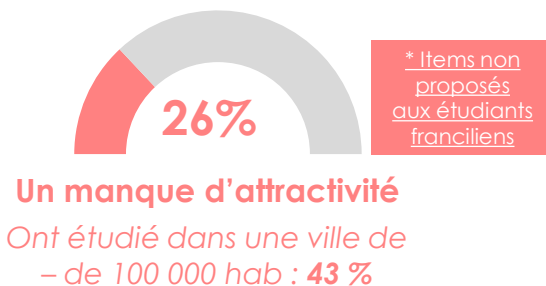
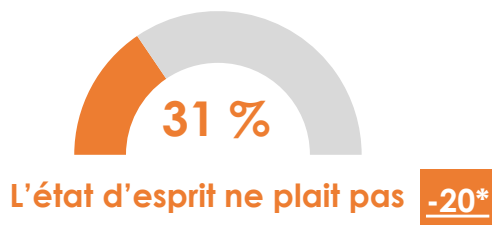
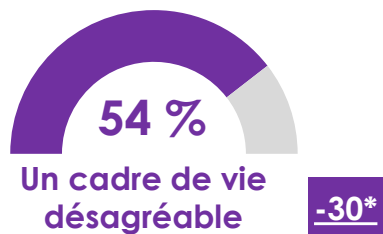
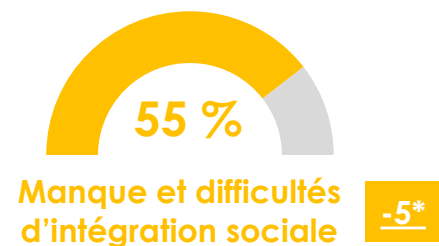
* Ecart avec ceux ayant étudié à Paris / IDF

L'éloignement des proches, le coût de la vie et le sentiment d'insécurité constituent les principaux inconvénients perçus de la ville étudiante

Ont étudié ailleurs qu'à Paris / Ile-de-France

Quels sont, selon vous, les principaux **inconvénients** de la ville / les villes de vos études ?

Base ont fait leurs études en province : 426 personnes – plusieurs réponses possible, total supérieur à 100%



*** Ecart avec ceux ayant étudié à Paris / IDF**

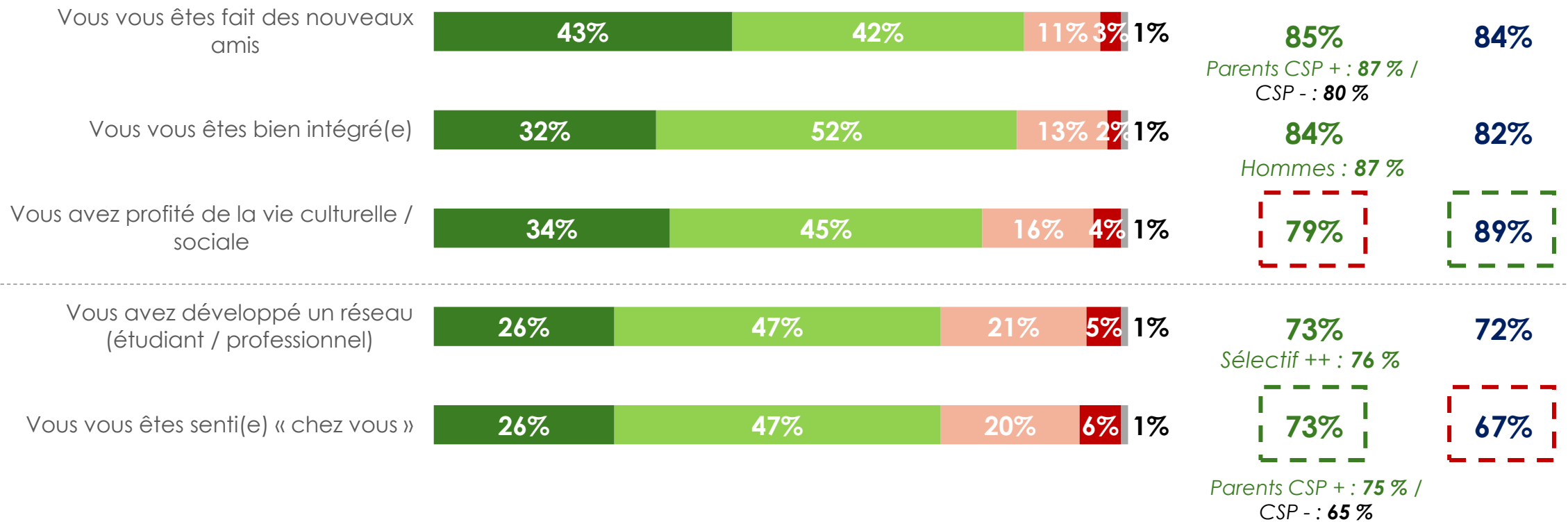
Les amitiés, l'intégration et la vie culturelle (particulièrement en IDF), sont des points positifs. En revanche, il est un peu plus difficile de se sentir véritablement chez soi, notamment en IDF

Dans la ville / les villes où vous avez fait vos études, diriez-vous que...

Ont étudié ailleurs qu'à Paris / Ile-de-France

Ont étudié en IDF

■ Oui, tout à fait ■ Oui, plutôt ■ Non, plutôt pas ■ Non, pas du tout ■ Ne se prononce pas



L'adaptation au lieu d'étude apparaît largement favorisée, voire conditionnée par un élément central : le fait de s'être fait des amis sur place :

- C'est pour eux la condition pour se sentir intégré quelque part. Avec l'idée derrière que là où on a son entourage, c'est là où on se sent « chez soi »
- Les liens se nouent souvent naturellement avec d'autres étudiants également « non originaires » du lieu
- Ce cercle d'amis est essentiel à l'intégration des codes de la ville : il va les initier aux pratiques (culturelles par exemple), au milieu social...
- Sans ces relais, certains restent en marge de la vie urbaine. Par exemple, un profil passe deux premières années à Paris sans réellement profiter de la ville, suivie d'une poursuite d'études où l'appropriation de la ville est plus forte grâce aux liens avec des étudiants parisiens.

« La culture tout ça ça m'est venu par mes amis parce que du coup j'étais beaucoup moins cultivé que mes amis quand je suis arrivé à HEC parce que la plupart sont issus de belles familles, qui lisent, qui vont à des musées depuis longtemps. Moi du coup je viens de province, mes parents sont géniaux et voilà mais la culture, c'est pas leur truc. Quand on allait en vacances, c'était maison, piscine et on sortait pas. Et moi, ça me plaisait, mais c'est vrai que du coup, il y a un vrai gap culturel qui s'est créé et que du coup, j'essaie de rattraper un peu. Déjà parce que quand on est en discussion, c'est toujours bien. Aussi par plaisir, je suis curieux, j'aime bien apprendre des choses. » (Homme, 22 ans)

« Marseille, j'ai très vite aimé. J'avais un appartement juste à côté du lycée de la prépa. Et très vite, j'ai vu ça comme une ville hyper intéressante. Je me suis fait très vite des amis en prépa. Alors, il y avait quand même majoritairement des gens qui ne venaient pas du coin. Et même des gens qui venaient de Corse, etc. Mais comme la prépa était réputée, ça a pioché un peu des gens un peu partout. Mais il y avait quand même des gens du coin. Et du coup, c'est eux qui m'ont plus fait découvrir la ville, avec qui j'ai pu bien connaître Marseille, bien connaître les coins sympas de Marseille, les trucs sympas à faire. » (Femme, 27 ans)

Une fois la phase d'adaptation passée, les enquêtés décrivent une forte appropriation de leur territoire d'étude, qu'ils en viennent à apprécier et dans lequel ils se projettent, souvent davantage que dans leur territoire d'origine.

Loin de susciter un rejet, ce nouveau cadre de vie est largement valorisé :

- Pour les opportunités : les perspectives professionnelles, la sociabilité, la vie culturelle
- Pour certains, ce territoire devient même un lieu central de construction de soi : ils estiment y avoir grandi, s'y être transformés, notamment à travers l'appropriation de nouveaux codes, de pratiques culturelles ou encore une forme de politisation.

Cette appropriation reste toutefois plus exigeante (et plus difficile) à Paris.

Et ils identifient des limites à la ville : un endroit de tentations, pour faire la fête... en opposition parfois avec le calme et la sérénité des territoires ruraux et périurbains

→ Dès lors se dessine pour les profils interrogés une opposition très claire entre leur territoire d'origine et leur territoire d'étude.

Le rétroviseur

La vision du territoire d'origine depuis le départ pour les études

3.

A RETENIR

- **Un attachement qui perdure après le départ** : 80 % restent attachés à leur territoire d'origine et près d'1 sur 2 en ont même une perception plus positive.
Une image globalement favorable qui laisse entrevoir des conditions propices à un retour ?
- **Des trajectoires de désaffiliation pour certains** : notamment chez ceux qui étaient moins attachés dès le départ
- **Des atouts clairs et reconnus** : un fort ancrage affectif et un cadre de vie apprécié
- **Des freins persistants** : un manque de dynamisme, d'opportunités professionnelles et de solutions de mobilité

Lors de leurs études, ils reviennent régulièrement dans leur territoire d'origine et constatent leur propre évolution. Ils perçoivent désormais leur territoire d'origine par le prisme de leur lieu d'études et de la nouvelle vie qu'ils y mènent.

Le décalage entre leur territoire d'origine et leur territoire d'étude apparaît alors flagrant : autre mode de vie, autre type de personnes fréquentées, autres activités, autres codes... Cela les amène à une forme de retour sur leur trajectoire et une prise de conscience de leur nouveau positionnement dans leur territoire d'origine.

Un décalage qui se matérialise concrètement par des éléments tangibles :

- **Ils vont par exemple remarquer avec d'autant plus de force en revenant dans leur territoire d'origine ce qu'ils ont « corrigé » chez eux en s'adaptant à leur lieu d'études** (sur le langage, l'attitude et le style vestimentaire par exemple).
- **Ils vont également constater leurs propres évolutions depuis qu'ils sont partis** : par exemple, certains ont le sentiment de retrouver des sujets de discussion plus légers ou encore d'avoir des discussions plus conflictuelles avec leur entourage restés sur place, leurs préoccupations et leurs opinions ayant évolué.
- **Ils réévaluent aussi la qualité et l'appréciation de certaines activités / lieux fréquentés auparavant dans leur territoire d'origine.**

Une distance conscientisée par les jeunes issus de territoire mais également perçue par leur entourage resté sur place, qui ne manque pas de le faire remarquer : leur évolution est évoquée, commentée et peut faire l'objet de railleries, de critiques ou bien au contraire de compliments.

« Les gens sont moins beaux, les gens paraissent moins intelligents. Et en fait, c'est ma mère qui me l'a dit quand elle m'a vu sortir de la gare une fois. Elle m'a dit « c'est fou de tous les gens qui sont sortis tu es le seul qui est habillé correctement, qui se tient bien. » Mais c'est vraiment... La Picardie c'est vraiment une région très sinistre, c'est assez triste. Et c'est un truc que je ne me rendais pas compte à l'époque. Je savais que c'était pauvre et tout. Bon, voilà, il y avait deux, trois mecs que je n'aurais pas approchés dans la rue. Mais là, la personne normale de la ville me paraît vraiment décalée par rapport à ce que je vois à Paris. » (Homme, 22 ans)

« Ma soeur quand elle est arrivée à Paris, c'était un peu le running gag de ma famille de se moquer d'elle, de la parisienne, qui avait tellement changé, déjà elle était passé végétarienne. Donc ça, ah la la, le drame que ça a fait. Et moi j'encourageais ça, franchement je me moquais aussi quand j'étais plus jeune et que j'étais encore dans ce schéma familial. Donc il y avait ça et en fait moi aussi je suis arrivée à Paris et moi aussi j'ai changé, enfin moi aussi j'ai fait des études, moi aussi j'ai... Moi aussi j'ai changé et du coup j'ai un peu compris cette rupture. » (Femme, 27 ans)

« Que ce soit des bars ou des boîtes, une fois que t'as goûté à ce qu'il y a à Bordeaux, le Mans te paraît pourri, pareil quand tu retournes sur le campus, je me souviens qu'on s'est fait plusieurs fois la réflexion de « Ah ouais, on se contentait de peu avant » les standards ont vachement évolué et les exigences aussi ». (Homme, 29 ans)

Et de manière plus subtile, une distance se crée à l'égard de leur territoire d'origine (ou se renforce pour certains). Ils n'ont finalement pas le sentiment qu'il s'y trouve « des gens comme eux ». Certains prennent conscience d'où ils viennent et l'analysent davantage d'un point de vue socioéconomique.

- **Ils développent des discours et accumulent des données sur leur territoire d'origine** : ils évoquent le fait que leur territoire d'origine est en déclin économiquement, mentionnent le taux de diplômés dans le territoire (moins élevé que le niveau national), les tendances politiques associées au territoire...
- **Ils s'éloignent progressivement de l'aspect très émotionnel qui les liait au territoire pour l'intellectualiser**. Leur territoire d'origine est de moins en moins associé à leurs souvenirs d'enfance mais de plus en plus à certains modes de vie et à des valeurs (dans lesquelles ils ne se reconnaissent pas forcément).
- **Conséquence, leur regard change sur « ceux qui restent », dont ils peuvent s'éloigner. Certains regrettent un manque d'hétérogénéité dans la population**
- Cela peut cependant aider ceux qui rejetaient leur territoire à mieux l'appréhender et à s'approprier leur trajectoire. Leur regard sur leur territoire évolue de manière positive, moins chargé émotionnellement, plus nuancé et plus bienveillant envers les logiques qui structurent leur territoire.

« Et puis, ce n'est pas forcément une zone très cultivée, très jeune. (...) Je me souviens quand j'étais gamin, il y avait plus de vaches que d'habitants. » (Homme, 29 ans)

« En fait, je perçois mon territoire d'origine plutôt au prisme des inégalités qu'il subit. En fait, je pense que le territoire en lui-même, il a énormément de potentiel et c'est un endroit super, mais c'est un endroit qu'on laisse de côté, c'est un endroit qui est délaissé, et ce n'est pas pour rien que ça vote RN à des taux absolument inquiétants. Moi, je demande à mes parents pourquoi ils votent pour ces gens, en leur disant qu'ils ne vont rien changer pour eux, ils disent « bah oui, mais on n'a jamais essayé, et peut-être que c'est des gens qui feront quelque chose pour la commune. » (Femme, 22 ans)

Enfin, ils finissent par percevoir leur territoire d'origine et leur lieu d'étude comme deux mondes différents, opposés, qui peuvent avoir du mal à dialoguer :

- La distance s'installe dans les deux sens, la vie des personnes parties de leur territoire étant de plus en plus abstraite pour leur famille. Par exemple, certains évoquent le fait que leurs parents ne comprennent pas vraiment quelles études ils ont suivies ou quel travail ils font ensuite.
- Certains évitent d'ailleurs autant que possible leur territoire d'origine et préfèrent maintenir le lien avec leurs parents par téléphone.
- Une sensation de fracture d'autant plus forte pour ceux qui sont passés par Paris.

« Je me souviens, à ce moment-là, je commençais à travailler. J'étais depuis 2-3 ans en tant que professionnelle, après mes études. Mais à Paris, je me souviens avoir passé pratiquement plus de 4 heures. à l'exposition Yves Saint Laurent au Petit Palais. Ce genre de choses, quand vous êtes en province, ça devient une expédition. On y va, on prend le train, à la limite, on va se payer une chambre d'hôtel et on se fait deux jours à Paris. Le petit côté grande sortie à Paris, c'était devenu ma vie » (Femme, 42 ans)

« Je n'en avais pas tout à fait conscience. Je le savais, mais une fois sur place (à Paris), je me dis « Ah ouais ». Je peux aller m'acheter un billet tarif réduit à la Comédie française. Je peux aller... Je peux aller au Louvre. » (Femme, 42 ans)

A posteriori, deux cas de figure existent, le choix de rupture ou « d'entre-deux » :**Certains vont essayer de concilier ces deux milieux, en gardant des attributs liés à leur territoire d'origine tout en s'enrichissant des expériences vécues ailleurs.**

Ils décident de ne pas « choisir » entre ces deux milieux et de garder une certaine forme d'attachement aux différents territoires. C'est notamment le cas des personnes issues de territoires ruraux et périurbains particulièrement valorisés (littoral, DROM).

A l'image des transfuges de classe, ils éprouvent un sentiment d'appartenance à deux mondes, sans toutefois se reconnaître pleinement dans l'un ou l'autre.

Cela peut avoir des impacts très concrets, par exemple, quand ils reviennent dans leur territoire d'origine, ils vont adapter leur comportement (dans leur manière de s'habiller, leur langage...). Ils peuvent même ressentir de la culpabilité face aux gens restés sur place, craignant de leur renvoyer une domination symbolique.

Certains décident d'ailleurs, alors même qu'ils n'y habitent pas, de continuer à s'investir dans leur territoire d'origine (par le vote par exemple).

« En fait, quand on atterrit à La Réunion, quand le commandant de bord annonce qu'on arrive à La Réunion, à travers le hublot, on commence à voir l'île et on voit la mer qui est intense. (...) Et du coup, quand on commence à voir ces montagnes et la mer, là déjà, je me sens chez moi. Donc, on n'a pas encore atterri, je me sens déjà chez moi. À Paris, c'est quand je me balade, quand je revois les gens. Je ne sais pas si je peux dire... Je m'y sens bien. Je suis bien entourée. J'adore mon lieu de vie, les gens avec qui je le partage. Si, je dis aussi que je suis chez moi, mais là le « chez moi » est plus restreint, c'est-à-dire que quand je parle de chez moi, je parle de mon logement. » (Femme, 42 ans, DROM)

« C'est plus que vous qui anticipez éventuellement quelque chose et vous préférez couper dès le départ quoi cette image que vous pourriez renvoyer, ça passe aussi par des trucs bêtes mais par des vêtements que je mets à Paris et que je mettrais pas si je venais à XXXX, voilà c'est des petits détails comme ça Je pense que c'est bien de remettre en question aussi la vie que je vis ici et quelles sont les différences. Je trouve ça intéressant en tout cas. (Homme, 30 ans)

D'autres se construisent en opposition à leur milieu et souhaitent une rupture avec celui-ci.

Ils ont complètement épousé le mode de vie urbain et se définissent pleinement comme des citadins.

Certains vont même jusqu'à renier leurs origines et avoir honte de leur territoire d'origine. Ils le vivent comme un véritable conflit de valeurs et peuvent avoir honte d'en être originaire.

Certains peuvent exprimer du mépris vis-à-vis des personnes issues de leur territoire.

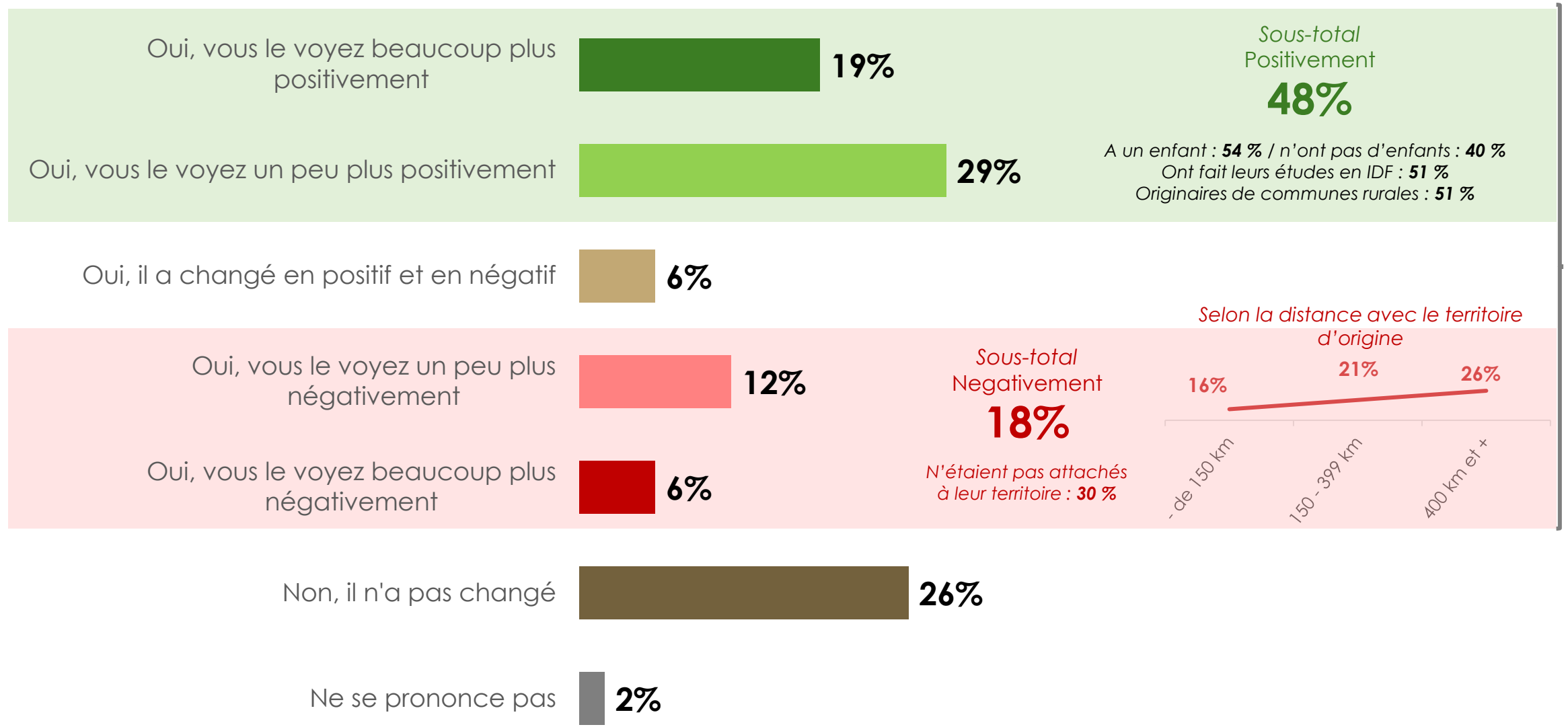
« Parce que je le relie beaucoup à cet aspect Camargue, Corrida, des choses comme ça qui, pour moi, sont totalement en contradiction avec mes valeurs aujourd'hui. Donc, un peu culture beauf, honnêtement. Ce ne sont pas des choses auxquelles je suis attachée. C'est la culture camarguaise. c'est les courses bovines, c'est plein de choses comme ça. » (Femme, 27 ans)

« Non, en vrai, je suis toujours honnête à dire que je viens de Nîmes. Mais très vite, on me dit « Ah, Nîmes, c'est super, nanana. » Et je les regarde et je dis « Ouais. » Moi, je ne ressens pas d'attache. Enfin, tout le monde, normalement, a une attache, en fait, au lieu d'où il vient. Et moi, à chaque fois, je dis, ouais, non, en fait, j'ai fait mes études à Marseille. On peut parler plus de Marseille, si tu veux, ça m'intéressera plus. Je veux plus valoriser Marseille. Mais bon, je suis toujours honnête sur le fait que je viens de Nîmes. Et j'y retourne aussi souvent parce que ma famille est toujours là-bas. Et puis quand je dis Nîmes en plus c'est même pas ça, c'est un village à côté... » (Femme, 27 ans)

Le regard porté sur le territoire d'origine tend à se renforcer positivement après le départ. Ceux qui sont partis loin ou qui étaient moins attachés à leur territoire d'origine sont un peu plus nombreux à en avoir une perception plus négative

Depuis votre départ pour vos études, votre regard sur votre territoire d'origine a-t-il changé ?

Base ensemble : 566 personnes



Sous-total
A évolué
72%

Pour ceux dont la perception du territoire d'origine s'est améliorée, c'est notamment le cadre de vie qui apparaît plus agréable, mais aussi l'effet de comparaison avec d'autres territoires, qui conduit à revaloriser leur lieu d'origine

Pour quelles raisons votre regard sur votre territoire d'origine a changé (en positif) ? En quoi ça a évolué ?

Base ont un regard plus positif sur leur territoire : 271 personnes – Question ouverte

23 % LE CADRE DE VIE Y EST AGRÉABLE

- 6 %** **Calme, tranquillité, moins stressant**
« La campagne m'a semblé beaucoup plus paisible et ce côté liberté et retour à la nature m'a manqué » ; Je me suis rendu compte que j'ai besoin de calme et que la vie en grande ville n'est pas faite pour moi »
- 4 %** **Prix moins chers**
« Il y a des avantages dont je me rends plus compte maintenant comme la compétitivité des prix » ; Un territoire petit mais plein de simplicité avec tout à proximité, un coût de la vie raisonnable »
- 3 %** **Nature, possibilité d'avoir un jardin**
« Je me suis rendu compte que avoir un jardin me manquait » ; « Avant je ne me rendais pas compte que tous les espaces verts, les forêts, les champs, les vaches... étaient si importants pour donner un sentiment de bien être et de repos. Dans les grandes villes c'est peu végétal et on ne voit ni l'horizon ni les étoiles alors que chez mes parents si. »
- 2 %** **Moins de pollution, plus de propreté**
« Le paysage n'est pas le même, il y a beaucoup trop de monde sur Paris, l'air, la pollution n'est pas le/la même » ; « Le fait de pouvoir tout faire à pied ou en voiture, moins de pollution »

16 % J'Y PRÉFÈRE LES RELATIONS, LA MENTALITÉ

« Je ne me suis pas rendu compte de la chance d'avoir une vie sociale, qui parle ma langue » ; « Plus de compassion le dédain de classe est visible à la fac » ; « La convivialité »

8 % LE TERRITOIRE A ÉVOLUÉ

« Mon territoire d'origine a beaucoup changé et je le constate en y revenant » ; « Beaucoup de choses se sont ouvertes »

22 % J'AI ÉVOLUÉ PERSONNELLEMENT

- 9 %** **Possibilité de comparer les territoires fait évoluer le point de vue**
« Je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas besoin d'habiter dans une grande ville pour être épanouie et trouver des occupations. » ; « Le fait de voir d'autres lieux. L'herbe n'est pas plus verte ailleurs »
- 6 %** **Prise de conscience des atouts du territoire**
« Je me suis rendu compte de toutes les petites choses uniques de mon territoire » ; « Mon regard a changé car, n'y habitant plus, je remarque mieux les qualités intrinsèques de l'environnement de vie qu'il propose »
- 4 %** **Maturité**
« J'ai grandi et ouvert mon champ de vision au delà de la nostalgie » ; « Après mes études j'étais plus mature, plus consciente des richesses de la Martinique » ; « Je pense que je n'étais pas assez mature pour me rendre compte de certaines choses »

14 % LE TERRITOIRE ME MANQUE, JE SUIS NOSTALGIQUE (LIEU DE SOUVENIR)

« Le manque a créé plus de lien avec mon territoire d'origine » ; « La campagne mon pâté ma baguette c'est sacré »

7 % Autres

24 % Ne sais pas

En miroir, ceux dont la perception du territoire d'origine s'est dégradée évoquent un cadre de vie désagréable, ainsi qu'une mentalité et un état d'esprit auxquels ils n'adhèrent pas/plus

Pour quelles raisons votre regard sur votre territoire d'origine a changé (**en négatif**) ? En quoi ça a évolué ?

Base ont changé plus négatif sur leur territoire : 104 personnes – Question ouverte

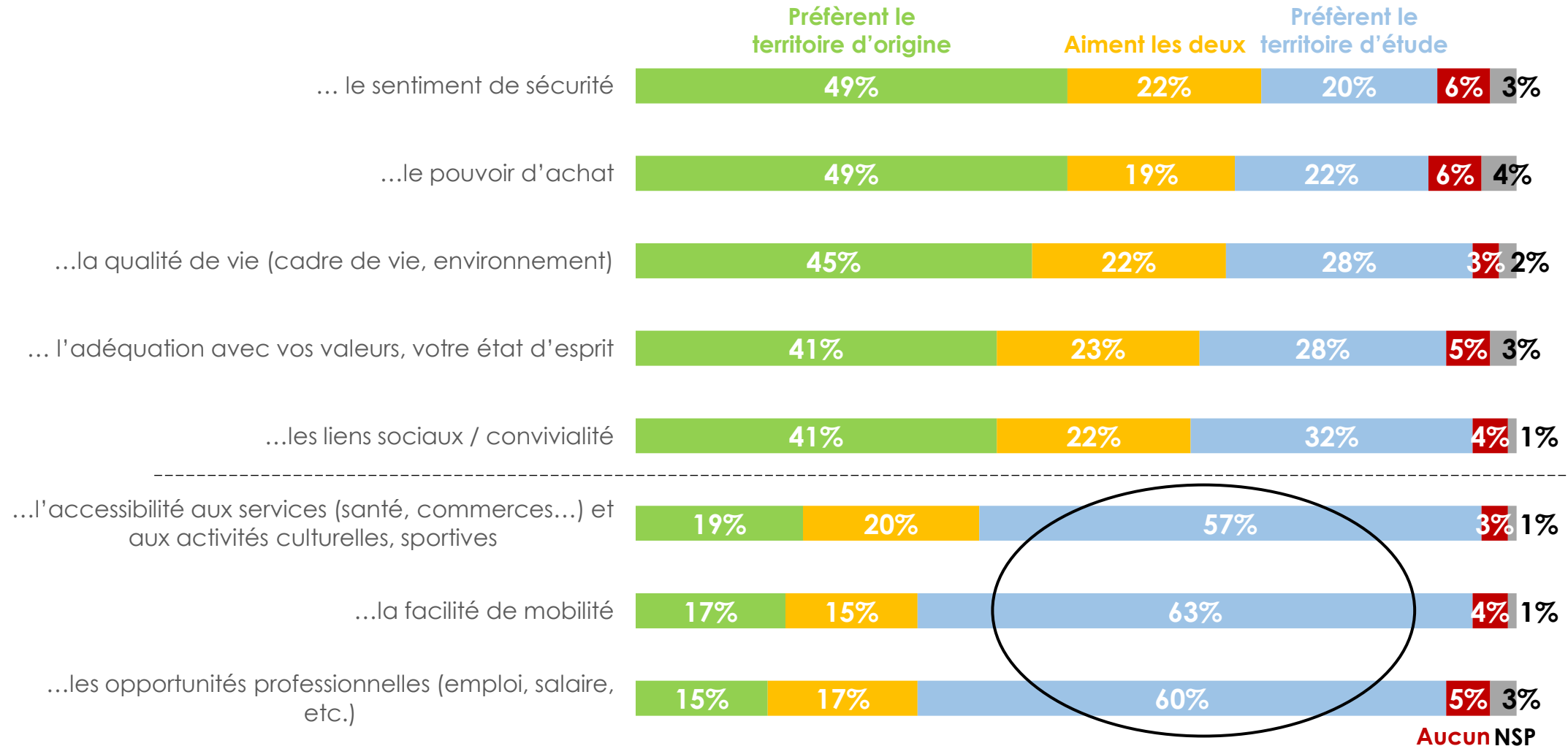
26 %	LE CADRE DE VIE Y EST DÉSAGRÉABLE
7 %	Rien à faire, peu d'activités « Parce que c'est une plus petite ville qui n'est pas du tout animée » ; En grandissant on comprend qu'il n'y a rien à faire »
4 %	Insécurité « L'insécurité est grandissante » ; « Plus de délinquance »
3 %	Problème d'accessibilité, sentiment d'être coupé du monde « Village assez reulé, pas assez de magasins, trop petits villages, culture pauvre. J'ai changé parce que j'ai vu beaucoup mieux lors de mes études » ; « En passant de campagne à ville, on voit les inconvénients d'accessibilité, de services, de villes... »
3 %	Un coût de la vie trop élevé « Coût de la vie, difficultés pour se loger »
23 %	J'AI ÉVOLUÉ PERSONNELLEMENT
15 %	Possibilité de comparer les territoires fait évoluer le point de vue « J'ai ouvert les yeux et j'ai découvert une vie plus épanouissante à Paris » ; « L'herbe est plus verte ailleurs ! J'ai vu qu'on pouvait être tout aussi bien dans un autre territoire »
20 %	LA MENTALITÉ, DES RELATIONS DIFFICILES AVEC LES AUTRES « C'est une petite ville donc les habitants jugent beaucoup ceux qui partent » ; « Je me suis rendu compte de la fermeture d'esprit des habitants de Calais, surtout pour quelqu'un comme moi qui n'étais jamais accepté tel que j'étais » ;

9 %	LE TERRITOIRE A ÉVOLUÉ NÉGATIVEMENT « Y'a eu beaucoup de changements dans la ville donc j'ai vu des choses nouvelles que je n'ai pas trop aimées » ; « Ma ville d'origine est devenue un territoire élitiste et réservée à ses touristes qui s'imposent face aux locaux. » ; « Je continue d'y retourner de temps en temps et ça se dégrade »
4 %	UN MANQUE D'OPPORTUNITÉS « Je réalise le manque d'opportunités et le manque d'informations sur les études et la vie. » ; « Car je me rends compte de comment cette ville était limitante sur les opportunités que j'aurais pu avoir »
3 %	J'AI DES DÉSACCORDS POLITIQUES « Le passage au FN hyper décevant, la difficulté de connecter avec les gens » ; « Politiquement surtout » ; « Nouveau maire »
7 %	Autres
29 %	Ne sais pas

Si le territoire d'origine est globalement préféré, il reste pénalisé par un manque d'accessibilité, de mobilité et d'opportunités professionnelles

Si vous comparez votre territoire d'origine et celui (ou ceux) de vos études, quel territoire vous convient le plus concernant...

Base ensemble : 566 personnes



Aucun NSP

Un élément moins investigué dans l'enquête quantitative est apparu comme structurant dans les entretiens qualitatifs : le rôle du lieu de vie à l'issue des études.

La mobilité post-études semble fréquente : les jeunes diplômés ne restent pas nécessairement dans leur ville d'études. L'entrée dans la vie active s'accompagne souvent d'une mobilité, avec Paris comme « passage obligé » pour beaucoup, y compris lorsqu'elle n'était pas envisagée initialement :

- Certains n'y ont jamais vécu pendant leurs études, mais s'y installent pour un stage de fin d'études ou un premier emploi
- La découverte de Paris intervient alors tardivement, au moment de l'entrée dans la vie professionnelle
- Ces profils expérimentent alors le choc décrit plus haut, lié aux spécificités du cadre de vie parisien mais finissent par accepter les atouts de la ville.

« Il y a un vrai décalage avec ma famille. On a eu des conflits, des conflits politiques, des conflits de valeurs, plusieurs engueulades, plusieurs choses comme ça, parce que j'ai changé ma manière de penser. Honnêtement, j'ai évolué. Je ne suis plus du tout la jeune fille qu'ils ont connue. Moi j'analyse beaucoup, enfin j'analyse totalement différemment le territoire, ma famille, etc. Donc en vrai il y a une vraie rupture, ça c'est évident, qui a été marquée je pense principalement par mes années de master et puis prolongée par mon arrivée à Paris. » (Femme, 27 ans)

« J'ai fait le dernier stage à Nantes et puis j'ai rencontré quelqu'un, la personne avec qui je suis aujourd'hui. Donc ça joue beaucoup. La ville m'a plu. J'ai eu tout de suite du boulot à l'issue du stage. Donc ça, c'était sympa. Puis en fait, à partir du moment où t'es engagé avec quelqu'un, c'est vrai que t'as moins envie de repartir. Et moi, ça m'a jamais trop attiré de venir vivre à Paris. » (Homme, 29 ans)

Derrière ces trajectoires, une logique forte se dessine : les opportunités professionnelles sont perçues comme étant en ville.

- Les ambitions professionnelles exprimées par les jeunes interrogés apparaissent souvent peu compatibles avec un retour vers des territoires ruraux ou périurbains.
- Les grandes villes, et en particulier Paris, concentrent les perspectives jugées les plus intéressantes et certains envisagent explicitement de s'y installer pour les premières années de leur carrière, dans une logique de tremplin.

Par exemple :

- Un profil rejoint Paris pour accéder à des postes spécialisés dans un domaine d'ingénierie de niche, ce qui lui permet d'exercer pleinement son expertise sur des lieux d'intervention intéressants (en l'occurrence des salles de concert) ;
- Un autre décrit qu'il reste finalement de nombreuses années pour des raisons professionnelles, pour « faire carrière »
- Cette projection vers la ville se retrouve également chez les deux étudiants interrogés, qui anticipent y trouver leurs premières opportunités.

*« Ça reste une opportunité financière plus intéressante de continuer à travailler avec Paris que plutôt localement. Et puis même. Il y a le taux horaire. En tant que freelance, il y a le taux horaire que je peux appliquer. C'est quand même assez conséquent. Mais aussi le volume d'affaires. Le volume, oui. Et puis moi, j'ai quand même... J'ai tout un réseau professionnel à Paris aussi. »
(Femme, 42 ans)*

Au-delà des considérations professionnelles, la dimension sociale joue un rôle dans les choix de lieux de vie.

- Le lieu d'études peut être un lieu d'ancrage pour ceux qui y restent, car c'est là que se trouvent les amis, les réseaux, les habitudes de vie. Rester dans cette ville permet alors de prolonger la sociabilité étudiante
- Paris bénéficie d'un avantage spécifique : nombreux sont les amis qui y commencent leur carrière professionnelle, ainsi le fait qu'« on y connaît toujours quelqu'un » facilite la projection ;
- A l'inverse, un retour dans le territoire d'origine est parfois perçu comme un « sacrifice social », impliquant une perte du cercle relationnel.

« Nantes, je me sens chez moi parce que ça fait quatre ans que j'y vis, parce que j'ai tous mes potes ici, parce que je fais ma vie sur place. » (Homme, 29 ans)

« Après, je ne suis pas forcément attaché à l'endroit ni au territoire parisien, si on peut parler de territoire. Mais j'ai beaucoup d'amis qui sont à Paris. Donc, je suis quand même très bien là où je suis actuellement. Parce qu'en fait, il y a une sorte de concentration aussi de gens qui viennent travailler à Paris, qui fait que je vis dans la même ville que beaucoup d'amis, ce qui me conforte dans l'idée d'habiter à Paris pour le moment. Mais j'ai l'impression que c'est un peu temporaire, ce truc-là, que les gens vont partir un moment, et que ce sera un petit peu une sorte d'effet domino. Il y a quelqu'un qui va partir, et après les gens vont se dire, pourquoi moi je ne pars pas, et qu'au final, tout le monde va partir. » (Homme, 30 ans)

4.

Les retours au(x) territoire(s)

A RETENIR

- **Un retour guidé par les étapes de vie** : le choix du lieu de vie évolue avec l'âge et ce qu'il implique (l'évolution des priorités de la vie, l'arrivée des enfants, une volonté de se rapprocher de parents âgés, une plus grande importance accordée au cadre de vie...)
- **Avoir une activité professionnelle est une condition sine qua non pour envisager un retour**, en revanche il ne s'agit pas du moteur principal et les profils interrogés acceptent de faire des arbitrages sur ce sujet
- **Deux critères comptent dans l'installation dans un territoire** : le type de logement habité avec un imaginaire très fort autour de la maison, et la catégorie d'agglomération / la ville à proximité de là où ils reviennent
- **Revenir n'est envisagé que dans un territoire considéré comme dynamique**. Les profils envisagent donc un retour que dans certains types de territoires : les campagnes perçues comme valorisées, le périurbain à proximité d'une grande ville ou l'hypercentre d'une ville moyenne.
- **Il est plus facile d'envisager un retour dans son propre territoire lorsque celui-ci bénéficie d'une bonne image et qu'il est dynamique**

Dans l'esprit des répondants, la notion de retour est beaucoup plus floue et souple qu'imaginé.

Cela a d'ailleurs été un enjeu pour le recrutement des personnes interviewées : les recruteurs ayant eu du mal à positionner les personnes interrogées comme « souhaitant revenir dans leur territoire d'origine » ou « ne souhaitant pas y revenir » parce que leur discours n'était pas du tout tranché sur la question.

Surtout, **les jeunes issus de territoires ne conçoivent pas leur retour de manière aussi rigide comme le fait de revenir ou de ne pas revenir. Ils peuvent avoir la sensation de se rapprocher de leur territoire d'origine sans pour autant revenir y habiter concrètement et considérer donc cette dynamique comme un retour ou comme un refus de revenir selon les individus :**

- **Par exemple pour ceux qui envisagent de revenir sur leur territoire d'origine, certains souhaitent davantage s'en rapprocher que d'y revenir concrètement.** Par exemple, une des personnes interrogées, initialement originaire d'un territoire rural en Loire-Atlantique, et vivant actuellement à Paris, souhaite emménager à Nantes ou Rennes (les grandes villes proches) pour se rapprocher de son territoire d'origine.
- **Une personne ne souhaitant pas revenir sur son territoire d'origine se trouve dans une configuration équivalente :** originaire d'un village près du Mans est parti faire ses études à Bordeaux et il a finalement trouvé un travail sur Nantes, notamment pour se rapprocher de son lieu d'origine. Mais contrairement au premier profil, il ne souhaite pas « trop » s'en rapprocher.
- Autre exemple, une personne issue de la Réunion envisage d'alterner entre des périodes de vie là-bas et en Hexagone. Elle envisage alors son retour de manière plus temporaire.

Par ailleurs, ils doivent aussi composer avec la potentielle volonté de leur conjoint de renouer avec ses origines ou non. Par exemple, un enquêté et sa conjointe sont originaires du même lieu ce qui a beaucoup facilité le retour.

Enfin, parmi ceux qui refusent de revenir sur leur territoire d'origine, ils peuvent par contre se projeter dans d'autres types de territoires ruraux ou périurbains (notamment celui du conjoint).

« Et la distance était trop importante par rapport à ma famille. Donc c'est ça que j'ai voulu me rapprocher. J'ai plutôt visé le nord-ouest de la France, que ce soit Rouen, parce que mon frère y vivait, enfin il vit toujours, ou alors le plus proche possible du Mans, mais sans pour autant retourner au Mans. J'avais visé Rouen, j'avais visé Angers, j'avais visé Nantes, je crois que j'avais envoyé quelques CV à Paris, mais plus par principe. Et donc, j'ai vraiment voulu me rapprocher. Donc, c'est pour ça que Nantes, ça m'allait très bien. » (Homme, 29 ans)

Un élément central se dégage dans les entretiens : le retour vers un territoire (celui d'origine ou non) s'inscrit dans une évolution des priorités de vie.

Ce retour peut être simplement envisagé ou effectivement réalisé, et intervient à différents moments du parcours selon les individus.

1) D'abord, le choix du lieu de vie est fortement déterminé par l'entourage et les étapes de vie, qui évoluent au fil du temps :

- Jeunes, les profils interrogés privilégient la proximité amicale et souhaitent vivre dans la même ville que leur cercle social.
 - À l'entrée dans la vie adulte, le lieu de vie se pense davantage à travers le couple et un projet commun.
 - À un âge plus avancé, les considérations familiales prennent le dessus :
 - Se rapprocher des parents vieillissants devient un sujet, avec l'anticipation d'un rôle d'aidant
 - Peut se manifester une volonté de permettre aux enfants de tisser des liens avec leurs grands-parents.
- **C'est à ce stade qu'un retour au territoire est apparu le plus nettement dans les entretiens qualitatifs.**

« Je suis beaucoup plus proche de ma famille, de mes parents. J'ai encore une grand-mère parmi mes quatre grands-parents, qui a avancé en âge, mais qui est encore là. Donc c'est sûr que je peux beaucoup plus facilement la voir et pouvoir aussi parfois m'occuper d'elle parce qu'elle est chez elle. On s'occupe beaucoup d'elle. C'est aussi d'avoir mes parents plus accessibles. Tout ça, il y a cet aspect-là. » (Femme, 42 ans)

« Je pense que mon attachement aussi est beaucoup lié à mon entourage, à mes amis, etc. Je me sens appartenir à un lieu quand je m'y sens bien et bien accompagnée et que je ne suis pas seule dans ce lieu. Voilà, c'est ce que je pourrais dire. » (Femme, 27 ans)

2) Ensuite, le choix du lieu de vie peut aussi être déterminé par les aspirations en matière de cadre de vie :

Avec l'âge, le désir peut émerger de quitter le rythme urbain jugé trop intense, au profit d'un environnement perçu comme plus calme ou authentique. C'est par exemple le cas d'un profil interrogé, qui est revenu après avoir connu un cadre de vie jugé plus agréable pendant la période du confinement ce qui a redessiné ses priorités.

→ **Les grandes métropoles apparaissent alors pour certains en décalage avec ces aspirations, notamment lorsqu'il s'agit de concilier projet familial et qualité de vie.**

→ **À l'inverse, en dehors de ces logiques (familiales ou liées au cadre de vie), le retour au territoire est rarement envisagé, que ce soit vers le territoire d'origine ou vers des espaces périurbains ou ruraux.**

« Et puis, j'habite dans une maison qui fait quatre fois mon appart à Paris. Financièrement parlant, je fais les mêmes courses à Paris. Vous mettez trois trucs sur le tapis, ça vaut 40 euros. Ici, ce n'est quand même pas ça. Les prix ont augmenté globalement, mais il y a aussi l'effet parisien. » (Femme, 42 ans)

« Je pense qu'il y a un cadre de vie qui fait que la région en tant que telle est belle en soi. Il y a assez peu d'endroits très très vilains en Bretagne. Globalement, c'est quand même plutôt joli. Il y a un dynamisme, là pour le coup, il y a un dynamisme... Alors moi, je parle de ce qui me parle moi, c'est-à-dire que c'est plutôt le domaine de la culture. Mais il y a un dynamisme culturel et qui n'est pas uniquement un dynamisme culturel lié aux traditions. C'est un dynamisme culturel général qui est très fort. Il y a beaucoup de festivals, beaucoup de salles de concert, beaucoup de scènes nationales, de centres chorégraphiques, de festivals en tout genre, que ce soit en musique, danses, cinéma, théâtre, etc. » (Homme, 42 ans)

« Voilà, il y a eu un effet, comme je disais, aussi parce que le logement c'est très important, l'endroit où on vit, un effet aussi de trouver d'un seul coup un lieu de vie, un premier appartement. mais qui était plus qu'un appartement, ça faisait deux étages, il y avait un grand jardin, avec vue sur la mer, etc. On s'est dit, waouh, en fait, ça va, on n'est pas si mal, quoi. » (Homme, 42 ans)

« Mais il y avait une espèce de cadre de vie qui était tellement confortable, simple. avec ce... Voilà, c'est des choses... Pas grand-chose, mais ça aide de se dire, voilà, le soir, je ne sais pas, à 17 h, on va se baigner, quoi. Voilà, on va se baigner. » (Homme, 42 ans)

Les enjeux professionnels apparaissent comme une **condition sine qua non du retour vers un territoire**, mais non comme un facteur déclencheur. Autrement dit, on ne s'installe pas dans un territoire pour des raisons professionnelles ; en revanche, l'absence totale de perspectives d'emploi empêche toute projection.

Dans les discours, cela se traduit par une **acceptation d'arbitrages professionnels** pour rendre possible ce projet de vie :

- **Ceux qui sont revenus** ont pu revenir parce qu'ils ont pu maintenir une activité professionnelle ou s'adapter :
 - Un profil interrogé a eu la possibilité de maintenir son activité professionnelle, notamment via le télétravail et un retour dans un lieu avec transport en commun développé pour pouvoir faire des déplacements ; un autre a trouvé un poste dans le secteur public culturel dans son territoire d'origine
 - Un autre a accepté de se réorienter, en quittant son secteur initial pour travailler auprès d'un acteur local.

« Dans ma logique, c'est le lieu d'habitation suit le travail. C'est pas le territoire. Et moi, j'ai eu l'énorme chance d'avoir le cas inverse, c'est que le travail a pu suivre mon lieu d'habitation. C'est-à-dire le télétravail qui me perdure encore aujourd'hui. Mais pour moi, ça, c'est un luxe. » (Femme, 42 ans)

« Demain, on me dirait le télétravail n'est absolument plus possible, toutes les missions repartent en présentiel, bah là il faudrait que je laisse la Normandie. » (Femme, 42 ans)

« Parce que Paris va proposer des missions d'une ampleur que vous n'avez pas en province. Et puis même les taux horaires que j'arrive à négocier sur des missions basées à Paris, même si de toute façon, physiquement, je les fais en visio chez moi en Normandie. Quand je fais ma visio, je ne dis pas à mon client que je suis en Normandie. Moi, je suis à Paris, je travaille dans un cabinet parisien. » (Femme, 42 ans)

« En fait, envie de revenir à la maison parce que ça faisait 10 ans, 10-15 ans qu'on était partis c'était bien mais moi je me suis jamais senti chez moi à Berlin par exemple je me suis senti bien à Berlin mais pas chez moi il y avait ce côté je suis là, c'est un moment de ma vie qui est là mais chez moi c'est pas là et comme il n'y avait plus rien qui nous retenait à Berlin à un moment, plus de obligations professionnelles etc, on s'est dit on peut rentrer (...) Je regardais un peu les opportunités. comme j'étais rentré dans... dans des formations pédagogiques, des opportunités de poste dans l'enseignement, et il se trouvait qu'il y a un poste qui s'est libéré à Brest et qui demandait de la spécialité art classique, art traditionnel et ouverture sur les musiques actuelles. Enfin, ça correspondait tellement à mon profil que je me suis présenté alors que je n'avais aucun des diplômes requis encore à ce moment-là pour me présenter. Et ça a fonctionné. (...) Alors, moi, j'avais déjà des connexions sur place, des connexions et amicales et professionnelles. Et on a reconstruit tout notre réseau professionnel en Bretagne ensemble » (Homme, 42 ans)

- **Ceux qui envisagent un retour** anticipent plusieurs ajustements :
 - Changer de métier ou d'activité,
 - Accepter un emploi perçu comme moins valorisé qu'en grande ville,
 - Négocier avec leur employeur actuel des aménagements (télétravail, déplacements, redéfinition du périmètre d'intervention).
- **Ceux qui n'envisagent pas de retour** mobilisent fréquemment l'argument professionnel comme principal frein : certaines trajectoires apparaissent difficilement compatibles avec les territoires moins urbains, comme par exemple une étudiante qui se projette dans des carrières académiques

« Bah je vais... probablement renoncer à des projets intéressants c'est à dire que aujourd'hui je travaille sur des projets qui m'intéressent sur des trucs culturels importants sur des des palais par exemple, enfin projets qui vont être intéressants en termes d'accoustique où il va y avoir des concerts ou ce genre de choses quoi et j'en aurais beaucoup moins si je change d'entreprise. Après, c'est des sujets où je n'en ai pas encore trop discuté avec mon entreprise actuelle. Alors du coup, on est une toute petite entreprise, mais est-ce que je pourrais continuer à travailler avec eux en partant [en changeant de zones d'intervention] ? » (Homme, 30 ans)

« Parce que moi, le fait de quitter Paris, je vois ça comme une vie plus tranquille. Je n'ai jamais été quand même très carriériste. Là, je dis que c'est un équilibre que je vais trouver entre le cadre de vie et mon travail, mais je n'ai pas cette ambition carriériste d'avoir un super job dans lequel je gravis les échelons, etc. Encore une fois, je l'avais dit un petit peu au début, mais je suis peut-être prête à prendre un travail qui n'a rien à voir avec ce que je fais actuellement là. » (Femme, 27 ans)

Pour ceux qui reviennent ou envisagent de revenir, on observe **une tendance à vouloir concilier leur projet de vie** (meilleure qualité de vie, vie de famille) avec **les aspirations plus citadines qu'ils ont créées lors de leurs études et au début de leur vie active.**

Dans cette perspective, **deux critères vont être à l'esprit des répondants** lorsqu'ils vont envisager un déménagement voire vont revenir (dans leur territoire ou dans un autre territoire équivalent) :



Il leur faut un **équilibre entre ces deux dimensions.**

« Il faudrait que ce soit une ville qui me plaise, après, je ne sais pas, à moins de 20 minutes en voiture de la mer, quoi. Un maximum, quelque chose comme ça. Quelque chose qui soit assez... J'aimerais bien quand même une ville assez vivante. Parce que pour voir ma belle-sœur qui s'est installée en Bretagne dans une toute petite commune, assez éloignée de tout, moi ça ne me fait pas envie. Elle a l'air assez heureuse, mais avec mon copain, chaque fois qu'on va la voir, on se dit qu'elle est quand même très loin de tout. Et donc peut-être plus tard, mais déjà au début, je pense que pour s'insérer dans un territoire, c'est bien d'entrer par une grande ville, enfin grande ville, d'entrer par une ville assez dynamique. Quitte à habiter un peu plus loin. Mais je pense que pour s'insérer dans un nouveau territoire, il faut quand même passer par une grande ville pour rencontrer des gens, pour trouver un travail plus facilement. Je ne suis pas prête à m'isoler vraiment en ruralité dès le début. » (Femme, 27 ans)

La catégorie d'agglomération
et/ou la ville la plus proche

A travers la catégorie d'agglomération et/ou la ville la plus proche qu'ils envisagent ou choisissent (pour ceux qui sont revenus), les profils interrogés cherchent à garder un certain dynamisme :

- **Ils peuvent envisager (ou revenir) dans la ruralité, mais dans une « campagne valorisée »** (proche littoral par exemple), perçue comme authentique ou même dynamique économiquement. Une personne va par exemple envisager s'installer autour de Saint-Malo pour y trouver l'identité culturelle de la Bretagne et la proximité avec la mer
- **Envisager (ou revenir dans) le péri-urbain, à condition d'être proche d'une agglomération :** pour profiter d'une bonne desserte en matière de transports, des activités dynamiques offertes par la ville (notamment l'offre culturelle) et avoir le sentiment de gagner les avantages d'un endroit « plus reculé » sans les inconvénients. C'est le cas par exemple d'un profil qui envisage revenir à proximité de Nantes (il vit à Paris et vient de la campagne littorale de Loire-Atlantique) ou encore d'un profil revenu en Normandie parce qu'elle peut profiter de la proximité avec Paris pour son activité professionnelle
- **Envisager ou revenir en centre ville :** dans certains cas, le retour est envisagé ou effectué à condition d'aller en centre-ville. L'idée est de maintenir un mode de vie très urbain : vie en appartement, tout faire à vélo. Un profil revient par exemple s'installer à Pau alors qu'il a grandi dans la ruralité à côté pour garder ce qu'il a connu à Paris

« Non, mais même on est tous les deux hyper citadins (...) moi, pour circuler en ville, j'essaie quand même un max de prendre le bus. On a un réseau de bus qui marche assez bien à Pau. Donc voilà, j'essaie quand même de garder ces bonnes habitudes. Je suis dans l'hypercentre. J'habite à 3 minutes du boulot. Donc je suis quand même vachement à pied encore. Je ne suis pas dépendant de la bagnole, par exemple, pour aller au boulot le matin. » (Homme, 42 ans)

« Et en fait, l'idée, ce serait d'acheter dans cette zone-ci, donc avoir une maison avec un jardin, plus d'autonomie, être chez soi. Si possible, maison non mitoyenne avec quand même un peu de terrain. Mais d'un autre côté, avoir un peu l'avantage de la campagne, sans pour autant avoir tous les désagréments. » (Homme, 29 ans)

Derrière ces logiques de retour se joue le **choix de revenir dans le territoire d'origine ou de l'exclure** :

On ne revient pas ou on n'envisage moins revenir si le territoire d'origine n'est pas perçu comme un territoire dynamique ou s'il a une mauvaise image.

1) Pour ceux qui viennent d'un territoire en déclin : le retour est difficilement envisageable

Les profils eux-mêmes le disent, ils viennent de « la campagne moche », « la campagne en déclin » :

- Ils auraient alors le sentiment de « s'enterrer » dans un territoire qui manque de dynamisme et où il n'y a pas d'opportunités professionnelles
- Ils critiquent la raréfaction des services publics, notamment des services de santé et de lieux culturels, et ont du mal à s'y projeter avec des enfants
- Ils décrivent ces territoires comme en décalage avec le monde actuel, la ville incarnant l'ouverture, quand ces territoires renvoient à une forme de repli et d'éloignement, qui s'observe d'ailleurs dans les urnes
- Un élément identitaire joue d'ailleurs fortement dans leur refus du retour : le retour dans un territoire enclavé ne peut pas se valoriser symboliquement et socialement (au contraire d'un retour dans une campagne valorisée) et est donc considéré comme un échec, voire un « retour en arrière »

*« Parce que la campagne, ça a ses avantages, mais ça a aussi ses inconvénients. Il y a quand même très peu de choses qui se passent, ou alors le temps que les choses évoluent chez toi, ils ont déjà évolué dix fois ailleurs. Il y a quand même un temps de latence. (...) Aujourd'hui j'ai ma vie ailleurs, j'y retourne que pour les bons moments. (...) Je suis content, je n'ai plus à le subir au quotidien. (...) Si j'habitais là-bas je pense qu'il y aurait le fait de m'ennuyer, de m'ennuyer le soir, parce que ça reste Le Mans. Quand tu as vécu à Bordeaux (...) ce n'est pas la même vie même si au début il a fallu un certain temps d'adaptation. (...) En fait, pour moi, ça aurait été un peu un échec de me dire, je finis par retourner au Mans. Ce serait soit par hasard, soit c'est vraiment que je n'ai pas eu l'opportunité de trouver autre chose ailleurs et je ne l'aurais pas forcément bien vécu. Parce que ça fait un peu retour à la case départ. Et aujourd'hui ça ne m'intéresse pas forcément. »
(Homme, 29 ans)*

2) Pour ceux qui viennent d'un territoire valorisé : un retour plus envisageable voire désirable

Lorsque le territoire d'origine diffuse une image positive, il est plus facile de se projeter dans un retour :

- **Ce sont des territoires plus dynamiques, et où il existe plus de choses à faire** : parce que la campagne est belle, parce qu'il y a une proximité avec la mer, parce qu'il y a des activités culturelles
- **Aussi, il s'agit de territoires qui ont une forte identité** : par exemple la Bretagne, le Béarn ou encore La Réunion. Un profil revient car il est attaché à la Bretagne et à ses codes (l'authenticité, la simplicité, la proximité avec la mer...).
- **Des territoires qui permettent un retour plus valorisant**

Ces territoires étant plus attractifs, ils peuvent attirer les profils qui ne souhaitent pas revenir dans leur « campagne en déclin » : un profil qui rejette son territoire d'origine accepte de se projeter en Bretagne, là dont vient son conjoint.

« Il y a peut-être un truc un peu inconscient d'un attachement à la terre, que je... j'ai jamais voulu faire ce métier, être agriculteur comme mes parents, j'ai jamais été... Mais, je sais pas, y'a peut-être un truc un peu ancré qui est que, ouais, je reste un... Ouais, quelqu'un de la terre quoi, et... Et ça je l'ai senti de façon un peu... Un sentiment un peu diffus, mais quand même un sentiment qui est venu à un certain âge d'avoir ce besoin de revenir peut-être près de la terre. Alors il y a aussi cette envie peut-être d'avoir un peu plus de vert accessible, de montagnes. Même si j'ai encore une vie assez citadine, si on peut considérer que vivre à Pau c'est une vie citadine. Mais oui, je vis dans la ville, etc. Mais j'ai ce besoin d'accéder facilement au vert, à la verdure, à la montagne, montagne notamment. » (Homme, 42 ans)

« Je trouve ça qu'il y a des campagnes qui sont jolies, genre la Bretagne et la Normandie vous voyez c'est sympa, il y a la mer, c'est beau, c'est vert. » (Homme, 42 ans)

Le retour au pays

5.

A RETENIR

- **4/10 reviennent dans leur territoire d'origine et 3/10 l'envisagent. Mais une tendance à revenir plutôt vers des grandes villes plutôt que dans les petites agglos et les territoires ruraux.**
- Les principales raisons qui poussent à revenir sont la volonté (contrainte ou non) de se rapprocher de leurs proches et la recherche d'un cadre de vie plus agréable.
- Mais il s'agit d'une mobilité qui implique des difficultés importantes. Au-delà de difficultés attendues (emploi, dynamisme de la ville), **certains se confrontent à une certaine désaffiliation avec le territoire et ressentent un décalage avec les gens sur place.**
- **Il s'agit d'une bonne décision pour plus des trois quarts d'entre eux. La même proportion se projette de rester y vivre.**
- **Parmi ceux qui ne veulent pas revenir, bien qu'un attachement au territoire demeure, une certaine distance s'installe** et la désaffiliation au territoire se renforce au cours du temps (et des lieux de vie).
- **Le retour au territoire est généralement associé à un projet (familial, subi ou choisi, immobilier...) et repose sur la condition de pouvoir y exercer une activité professionnelle (plutôt en présentiel).**

Près de 4 personnes sur 10 sont retournées vivre dans leur territoire d'origine (au moins dans la région).
Les autres sont partagés entre l'envie de revenir et de ne pas y revenir.

Aujourd'hui, quel est votre rapport à votre territoire d'origine ?

Base : ensemble (566 personnes)

66 %
y sont retournés
ou l'envisagent

Vous êtes retourné(e) vivre dans votre territoire (dans la ville même ou à proximité, dans le département ou la région)



Ont un enfant : **43 %**
Femmes : **42 %**

CSP - : **47 %**
Prof inter : **44 %**

Vous envisagez de retourner y vivre un jour



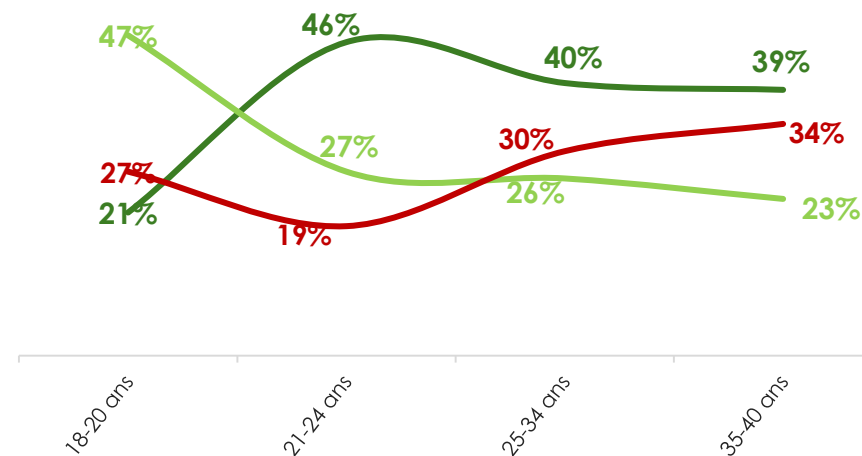
Etudiants : **45 %**
Hommes : **33 %**

Vous n'envisagez pas de retourner y vivre



Pas attachés à leur territoire d'origine : **56 %**
Vivent dans une des 12 grandes agglos : **42 %**

Vous ne savez pas



Aujourd'hui, quel est votre rapport à votre territoire d'origine ?

Base : ensemble (566 personnes)

Vous êtes retourné(e) vivre dans votre territoire (dans la ville même ou à proximité, dans le département ou la région)



Vous envisagez de retourner y vivre un jour



Originaires de commune rurales : 31 %
Originaires de Bretagne : 41 %

Vous n'envisagez pas de retourner y vivre

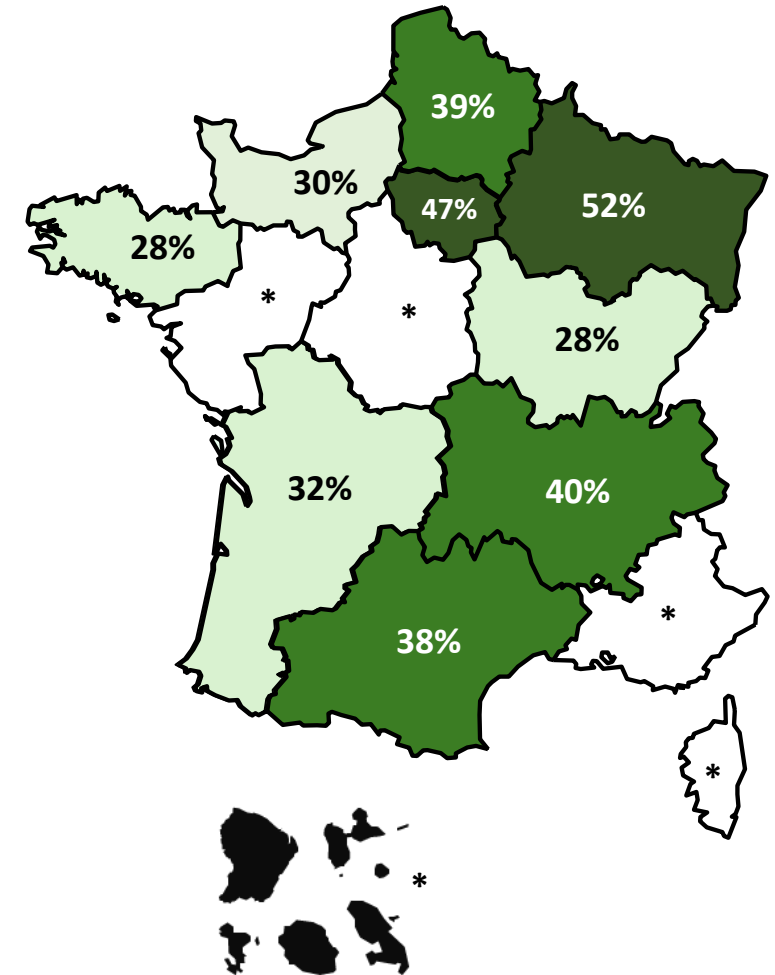


Originaires de Normandie : 39 %
Originaires de Nouvelle Aquitaine : 35 %

Vous ne savez pas



Retour dans leur territoire selon leur région d'origine

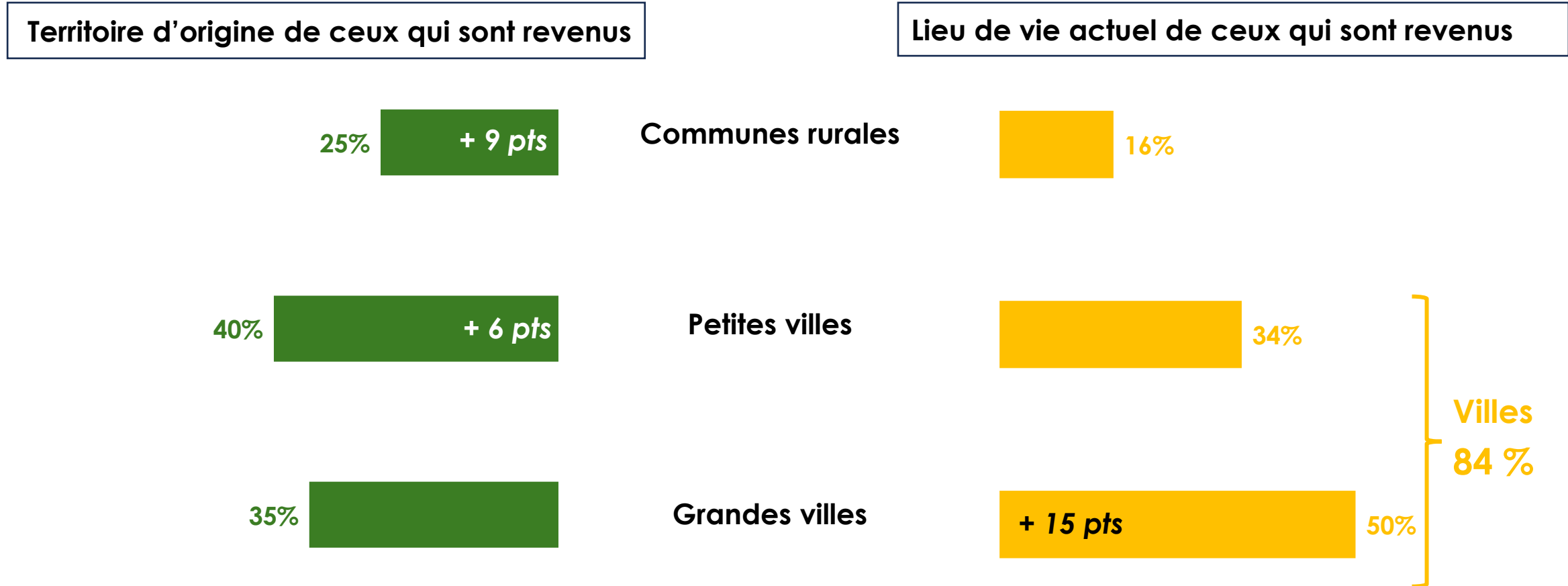


* Base faible

**Les personnes qui sont revenues s'installer dans
leur territoire d'origine ou à proximité**

Ecart entre le territoire d'origine et le lieu de vie actuel de ceux qui sont revenus

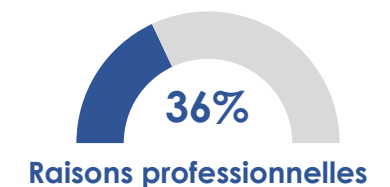
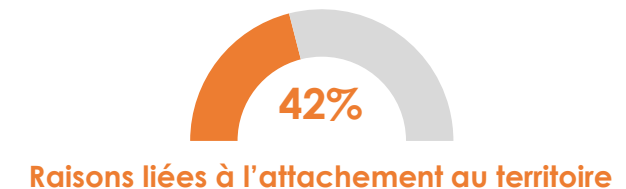
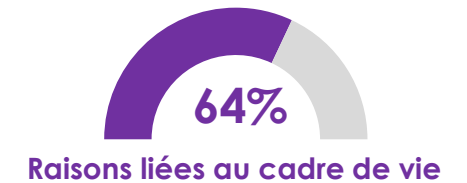
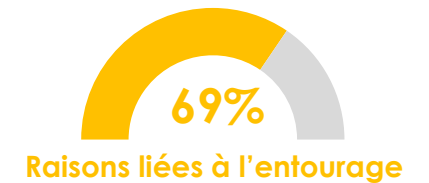
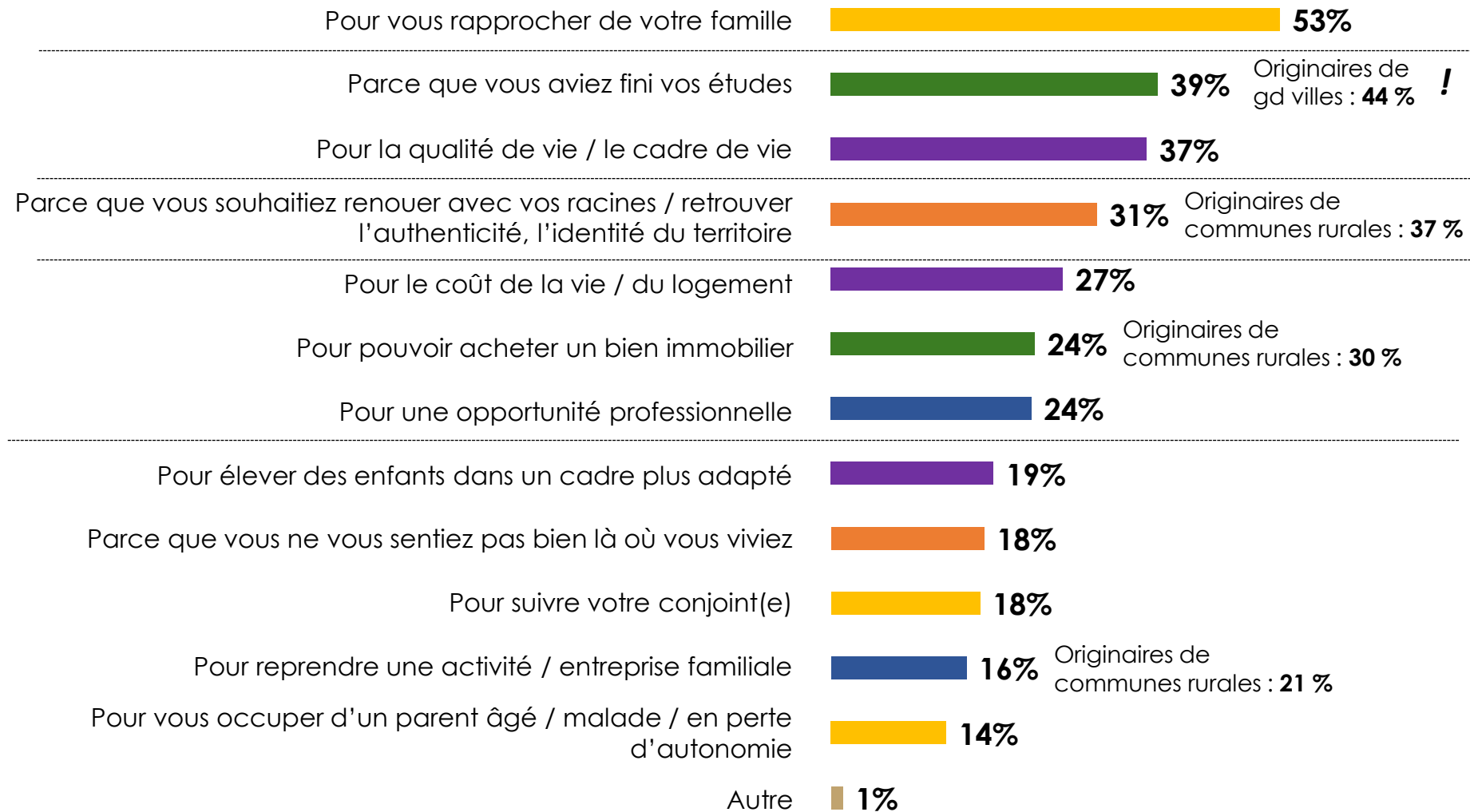
Résultats en composition auprès de ceux qui sont revenus



Pour ceux qui sont revenus, on observe une évolution dans le type de territoire occupé, en termes de catégorie d'agglomération : ils passent d'un territoire d'origine davantage dans les communes rurales et petites villes à un lieu de vie actuel plutôt concentré dans les grandes villes. Parmi ceux qui sont revenus dans leur territoire d'origine (même ville, département ou région), ½ habitent aujourd'hui dans une grande ville et une minorité dans une commune rurale.

Pour quelles raisons êtes-vous revenu(e) vivre dans votre territoire d'origine ?

Base : ceux qui sont revenus dans leur territoire (221 personnes) – plusieurs réponses possibles, total supérieur à 100%



Aujourd'hui, quelle est votre situation professionnelle ?

Base : Aux actifs qui sont revenus (184 personnes)

Vous travaillez pour une entreprise ou une administration située dans la région où vous habitez

66%

Travaillant dans les services à la population : **75 %**

Vous travaillez pour une entreprise ou une administration située en dehors de la région où vous habitez

23%

Moins de 30 ans : **36 %**

Travaillant dans l'économie de la connaissance et du tertiaire supérieur : **31 %**

Vous travaillez à votre compte / êtes indépendant(e)

9%

Autre situation professionnelle

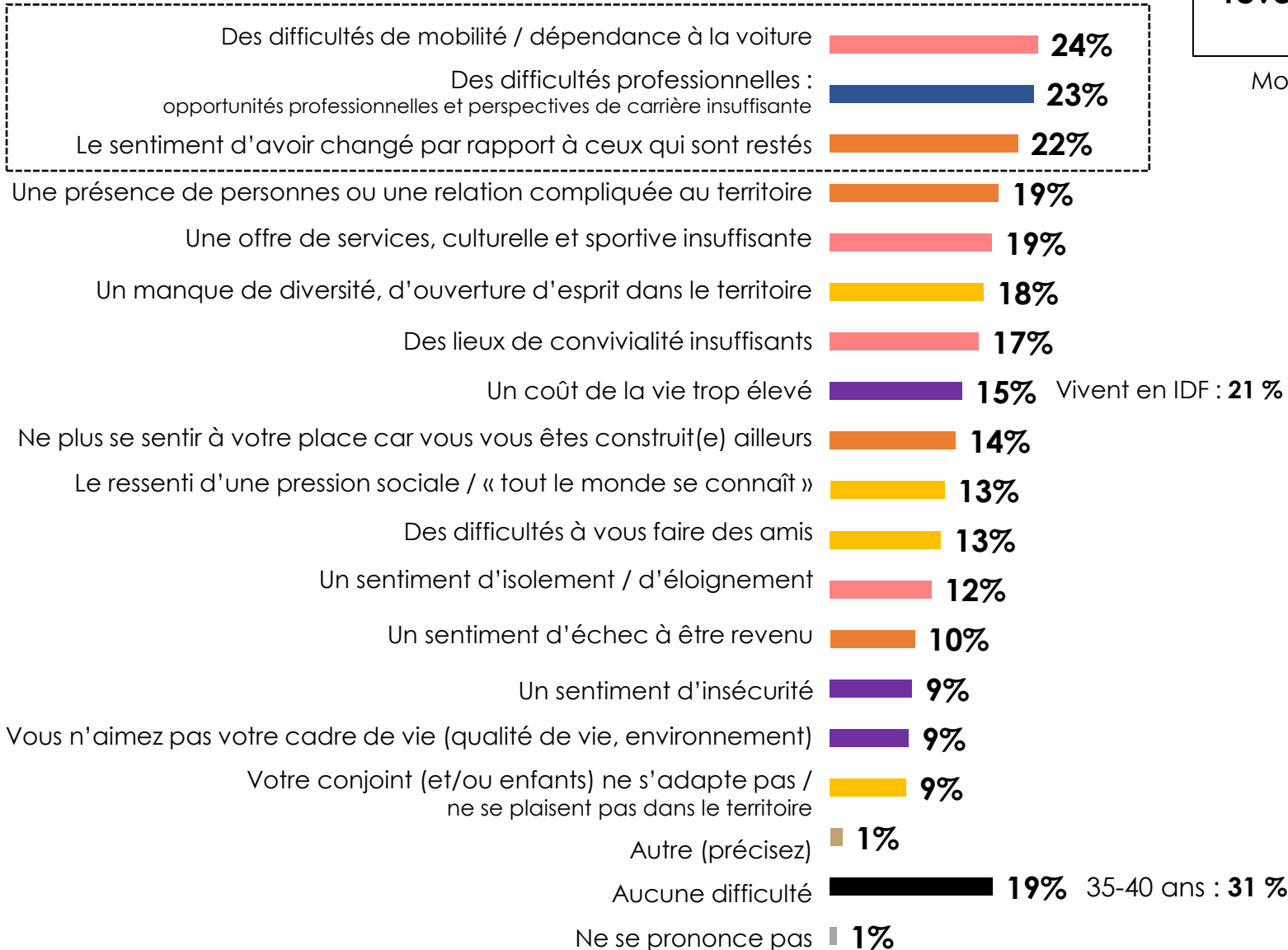
2%

* Communication, médias, publicité / Informatique, numérique, télécoms / Banque, finance, assurance / Immobilier / Services aux entreprises (conseil, ingénierie, RH, etc.)

Des difficultés diverses : plusieurs raisons sont citées dans des proportions équivalentes. Au-delà des contraintes spécifiques liées au territoire (mobilité, emploi), près d'1/4 ont le sentiment d'avoir changé par rapport à ceux qui sont restés.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées depuis votre retour ?

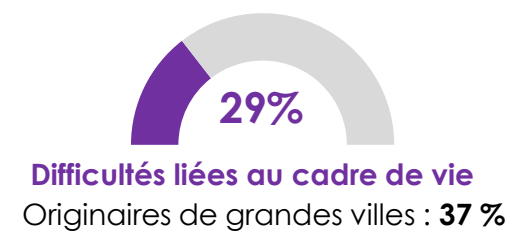
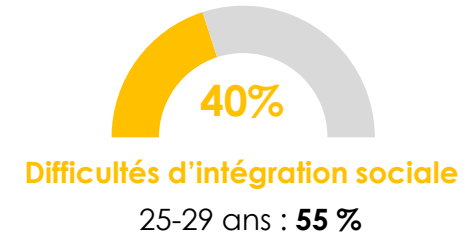
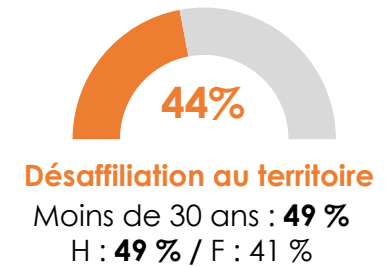
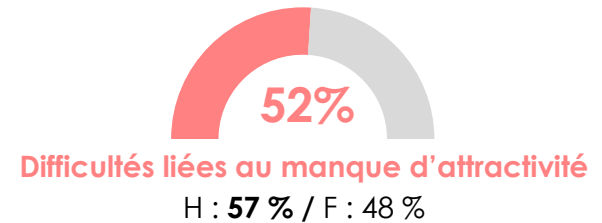
Base : Ceux qui sont revenus (221 personnes) – plusieurs réponses possibles, total supérieur à 100%



81 % de ceux qui sont revenus ont vécu des difficultés

Moins de 30 ans : 87 %
CSP- : 87 %

6 réponses sélectionnées en moyenne par les répondants



Contrairement à une vision linéaire, le retour au territoire d'origine ne constitue pas un simple « retour en arrière » mais correspond à l'élaboration d'un nouveau rapport au territoire :

- **Ils reviennent avec une vision transformée du territoire (souvent façonnée par leur expérience urbaine ou leur mobilité), et avec un regard renouvelé, parfois plus critique :**
 - Une personne remet en question l'entre-soi et le chauvinisme du sud-ouest, et regrette que les personnes qui vivent là bas se vivent en opposition avec les autres (l'opposition entre « nous » et « eux »)
 - Une personne rentrée à La Réunion décrit une relation devenue « amour / haine » avec son territoire. Elle s'est rendu compte de blessures personnelles liées à son histoire familiale (passé d'esclaves de la famille), ce qui limite sa projection dans le territoire comme un espace d'accomplissement
- **Et ils vont se distinguer dans leur territoire** ils recréent un mode de vie assez urbain, parfois en décalage avec les pratiques locales.

« Je suis assez d'accord avec Brassens quand il parle des imbéciles heureux qui sont nés quelque part. Il y a plein de choses qu'on choisit pas dans la vie, on choisit pas là où on naît non plus. Donc voilà, la fierté d'appartenir à un territoire, etc. Ce sont des notions qui me rendent parfois un peu mal à l'aise. Et qu'on a tendance à, ici notamment, peut-être un peu moins que les Basques, mais ici on a quand même tendance à vachement mettre ça en avant, le fait d'avoir un territoire. Alors on peut considérer que le territoire où on habite a plein d'atouts, etc. Ce qui est vrai, c'est pour ça que je suis revenu ici, notamment. On est revenu ici parce que, voilà, notamment la proximité de la montagne. Mais je considère que tout territoire peut avoir ses atouts » (Homme, 42 ans)

« Oui, en fait, pour moi, c'est une relation de « je t'aime, moi non plus ». Il y a des moments où si je pouvais me téléporter, j'irais toutes les semaines, je passerais le week-end à La Réunion. » (Femme, 42 ans, DROM)

Pour autant, le retour peut impliquer une réadaptation, parfois difficile :

- La perte d'anonymat est un premier point relevé : revenir implique de composer avec un regard social plus présent, parfois perçu comme jugeant car « tout le monde se connaît ». Une enquêtée explique avoir le sentiment d'être confrontée à une forme de « mentalité de cour d'école ».
- Les profils interrogés peuvent ressentir un décalage avec ceux qui sont restés : les relations ont changé et certaines amitiés peuvent se rompre
- La difficulté à reconstruire un cercle d'amis dans le nouveau territoire est pointée : à la fois parce qu'il est difficile de trouver des profils perçus comme proches de soi, mais aussi parce que les amis d'enfance / adolescence ont pu eux aussi partir

Deux éléments contribuent alors à rendre cette adaptation plus simple :

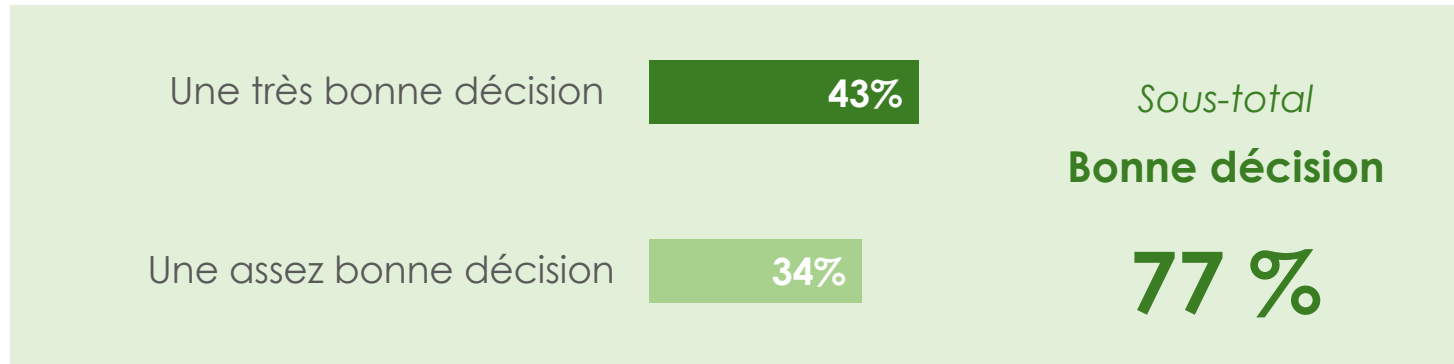
- Quand il y a un fort ancrage à l'origine et des ressources locales : avoir une proximité avec sa famille, le logement souhaité ou retrouver une identité territoriale aide. Par exemple, un répondant revenu en Bretagne souligne que son cadre de vie idyllique palie largement aux difficultés (maison vue mer, jardin, possibilité de se baigner après le travail...). Il retrouve également un réseau professionnel en Bretagne accueillant grâce à la communauté bretonne, la musique et la culture
- Quand les personnes gardent un pied dans l'ancien territoire (lieu d'étude ou lieu de vie précédent). Un profil normand revenu entretient par exemple une relation simultanée avec deux territoires : une ville normande comme lieu de vie principal et ancrage identitaire et Paris comme espace professionnel, social et culturel.

« J'ai gardé un petit pied à terre à Paris Qui est devenu une chambre d'hôtel Comment vous dire J'y fais pas long feu mais... Quand j'y vais, j'y vais pour quelques nuits et quand on me demande des missions. (...) J'ai gardé deux ou trois couples d'amis à Paris. Donc, ça me permet aussi de garder un lien social de ce point de vue-là. Mais du coup, quand je vais à Paris, j'ai gardé mon minuscule petit appartement qui a été le mien pendant mes années parisiennes. Et quand j'y retourne, j'ai aussi cette sensation de retourner chez moi. » (Femme, 42 ans)

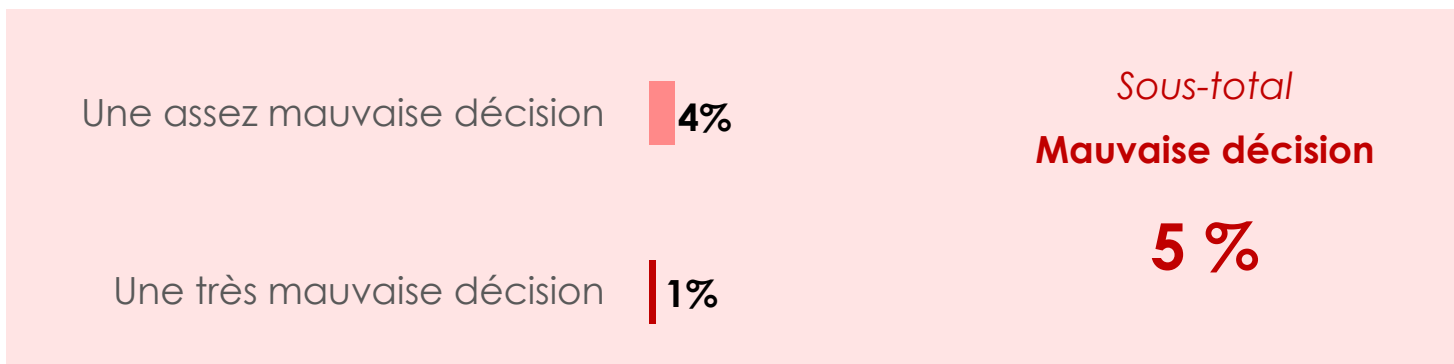
Plus des ¾ de ceux qui sont revenus considèrent qu'il s'agit d'une bonne décision. Une satisfaction plus élevée auprès des CSP +, des habitants de communes rurales et qui décline légèrement auprès des plus jeunes.

Aujourd'hui, diriez-vous que ce retour est :

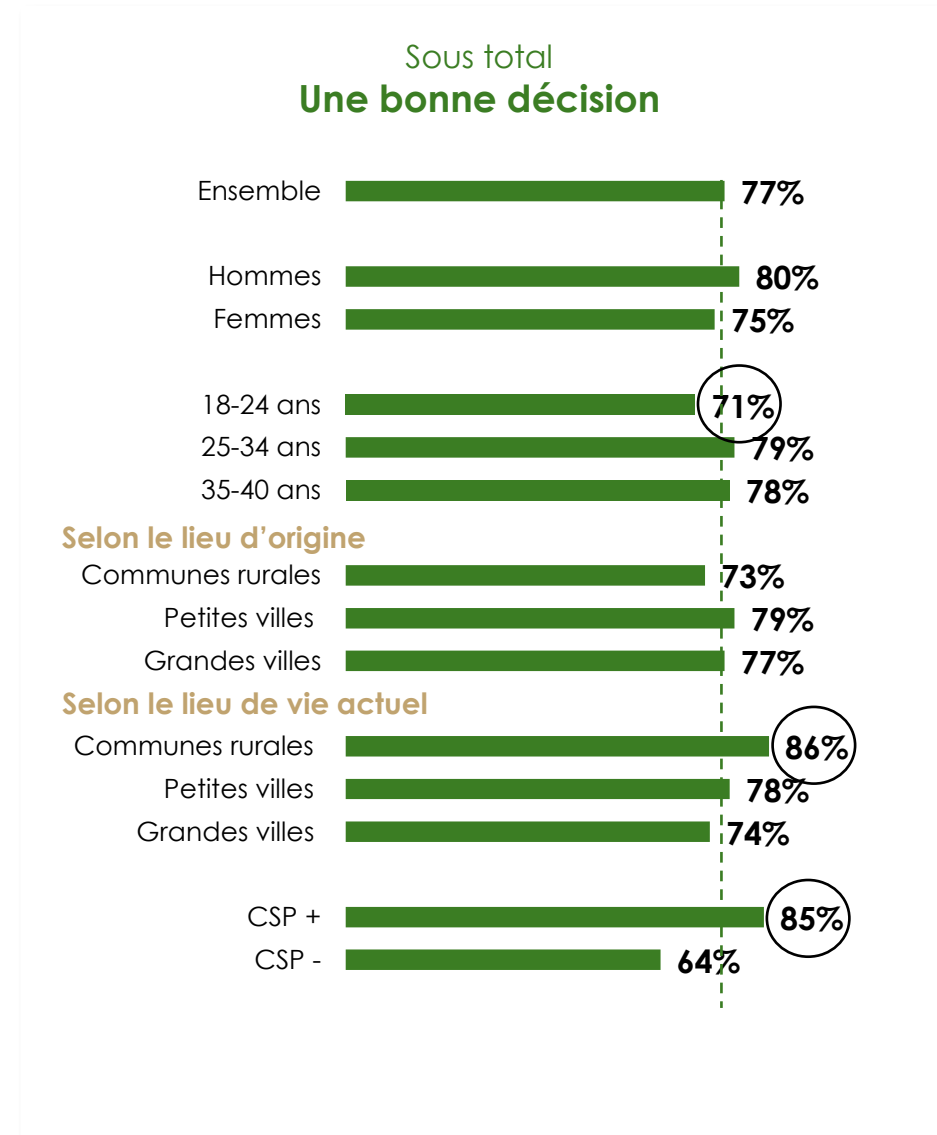
Base : A ceux qui sont revenus (221 personnes)



Une décision mitigée 17% CSP- : 29%



Ne se prononce pas 1%



Pour quelle(s) raison(s) ce retour est une bonne décision ?

Base : trouvent que leur retour est une bonne décision (170 personnes) – Question ouverte

39%	J'AI RETROUVÉ DES RELATIONS SOCIALES « Je retrouve mes proches » ; « Je ne suis pas loin des personnes qui me sont précieuses »
28%	Retrouver de la famille « Pour élever mon fils près de sa famille » ; « Ce retour est une très bonne décision car je me rapproche de ma famille » ; « Je suis proche de ma famille j'ai tous mes repères »
6%	Retrouver des amis « Parce que ça permet de retrouver des habitudes et des amis » ; « J'ai pu retrouver mes amis » ; « Proche de mes amis surtout »
23%	LE CADRE DE VIE EST PLUS AGRÉABLE « Retour à un mode de vie plus simple »
4%	Un endroit plus apaisant, calme « La vie y est paisible » ; « Je suis heureux avec un cadre de vie posé » ; « Permet de prendre du repos et profiter du territoire »
4%	Financièrement agréable « J'ai des projets personnels qui sont bien plus réalisables là où j'habite actuellement que là où j'ai fait mes études, la vie est beaucoup moins chère » ; « Sur le plan financier, c'est mieux »
4%	D'avantage d'espace, de nature « Cadre de vie appréciable à côté, dans une ville plus petite, avec plus de nature » ; « Car j'adore la mer, à côté une grande ville juste proche et le calme par rapport à Paris »
3%	Notamment pour élever des enfants « Plus de place pour faire jouer les enfants » ; « Je suis maman et élever mon fils ici ça lui permet d'avoir un cadre de vie qui est suffisant »

14%	JE ME SUIS ÉPANOUI PERSONNELLEMENT « Je me sens bien dans ma ville natale et je suis proche de chez ma maman qui a 76 ans. » ; « Je suis heureux avec un cadre de vie posé » ; « Psychologiquement, j'en avais grandement besoin, étant très attaché à la nature et au beau temps »
13%	JE SUIS RETOURNÉ À MES RACINES « Car ça me permet de me reconnecter à ma ville natale » ; « Car je suis très attaché à ma commune d'origine donc je suis très heureux d'être revenu vivre ici »
7%	J'AI EU UNE OPPORTUNITÉ PROFESIONNELLE « Car je n'aurais pas pu avoir cette opportunité professionnelle dans mon territoire d'étude » ; « Opportunité professionnelle, Proximité Paris » ; « J'ai pu trouver une situation stable professionnellement »
10%	Autres
15%	Ne se prononce pas

Pour les personnes pour qui il s'agit d'une décision mitigée, plusieurs raisons sont évoquées : un tiers expriment des regrets vis-à-vis de leur vie d'avant, 16 % ne savent pas où est leur place et pour 13 % d'entre eux il s'agit d'un retour temporaire.

Pour quelle(s) raison(s) ce retour est une décision mitigée ?

Base : trouvent que leur retour est une décision mitigée (38 personnes) – **Base faible**

Question ouverte

32%

JE REGRETTE LA VIE D'AVANT

« Je ne sais pas si j'ai fait le bon choix parce que des fois je me dis je n'aurais pas dû finalement ! »

16%

JE NE SAIS PAS OÙ EST MA PLACE

« Parce que je me sens coincée où que j'aïlle » ; « Je me sens en retard dans ma vie » ; « Car je ne sais pas vraiment où est ma place »

13%

JE N'AI PAS ENCORE FAIT DE CHOIX DÉFINITIF

« Retour temporaire pour économiser » ; « C'est provisoire, j'ai acheté un logement et mon épouse travaille ici. Mais par la suite nous envisageons de repartir autour de Paris » ; « Une envie d'aller à l'étranger, retour temporaire pour économiser »

6%

J'AI UN RAPPORT COMPLEXE AVEC MA FAMILLE

« Je n'ai plus envie d'être aussi proche de ma famille qui devient trop oppressante »

16%

Autres

« Pour moi, tout dépend du point de vue, il y a des avantages et des inconvénients partout, mais certains désavantages pèsent plus que d'autres. »

21%

Ne se prononce pas

Pour quelle(s) raison(s) ce retour est une mauvaise décision ?

Base : trouvent que leur retour est une bonne décision (10 personnes) – **Base faible**

Question ouverte

« Beaucoup de choses ont changé, les amis ont changé de territoire »

« Car c'est vraiment dommage j'ai tout déménagé tout installé ici pour au final regretter tellement Montpellier chaque jour et m'ennuyer ici à Rethel avec la mentalité que j'ai toujours détesté pour que moi et ma famille on se sente seuls, s'ennuie, rien à faire, avec un climat rude »

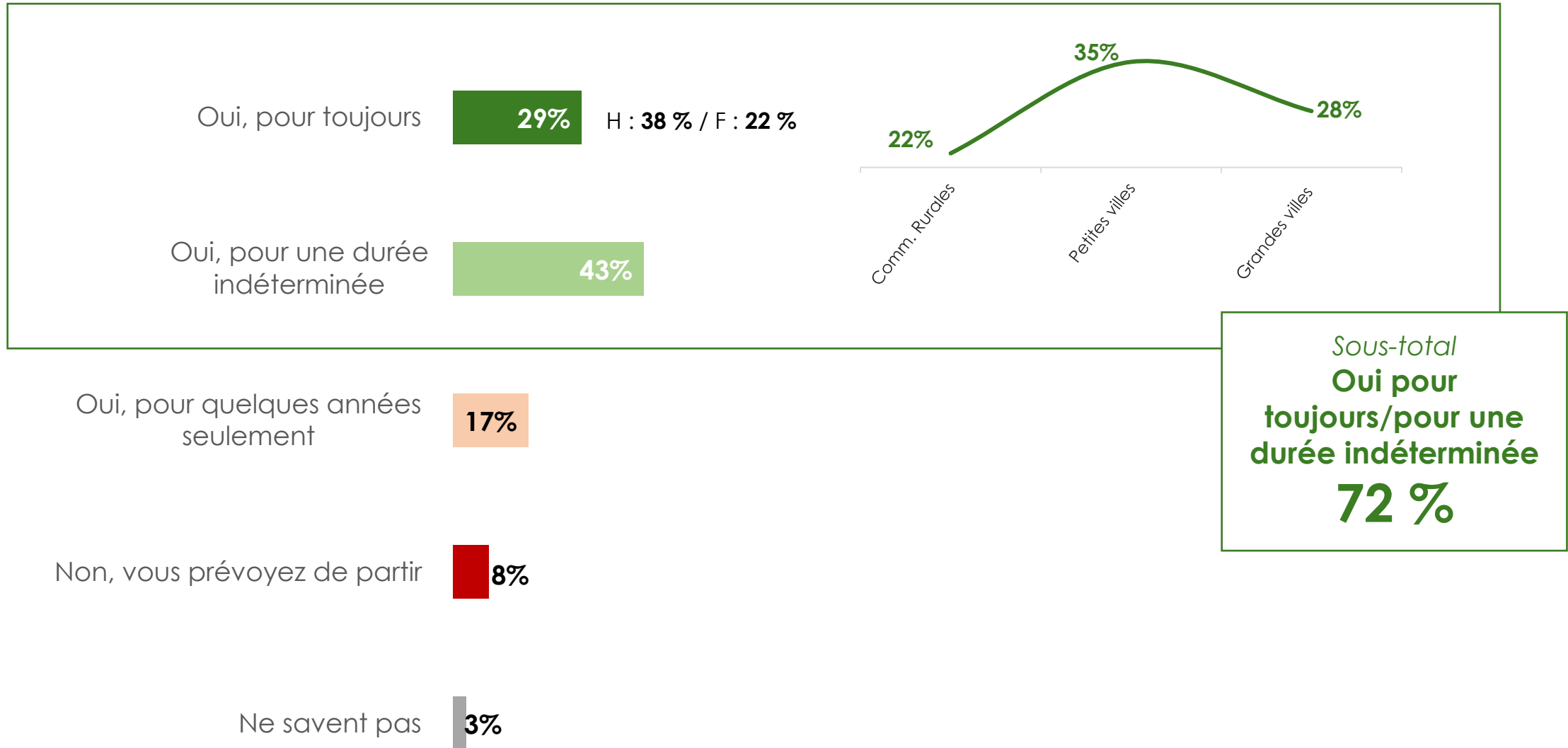
« J'aurais dû garder mon indépendance et emménager dans une autre ville qui me plaisait plus. »

« Je n'aime plus la ville. Elle a perdu son âme d'antan. Il ne fait pas bon vivre. »

« J'ai perdu ce que j'avais construit... Je suis reparti de zéro »

Aujourd'hui, prévoyez-vous de rester dans votre territoire ?

Base : Ceux qui sont revenus (221 personnes)

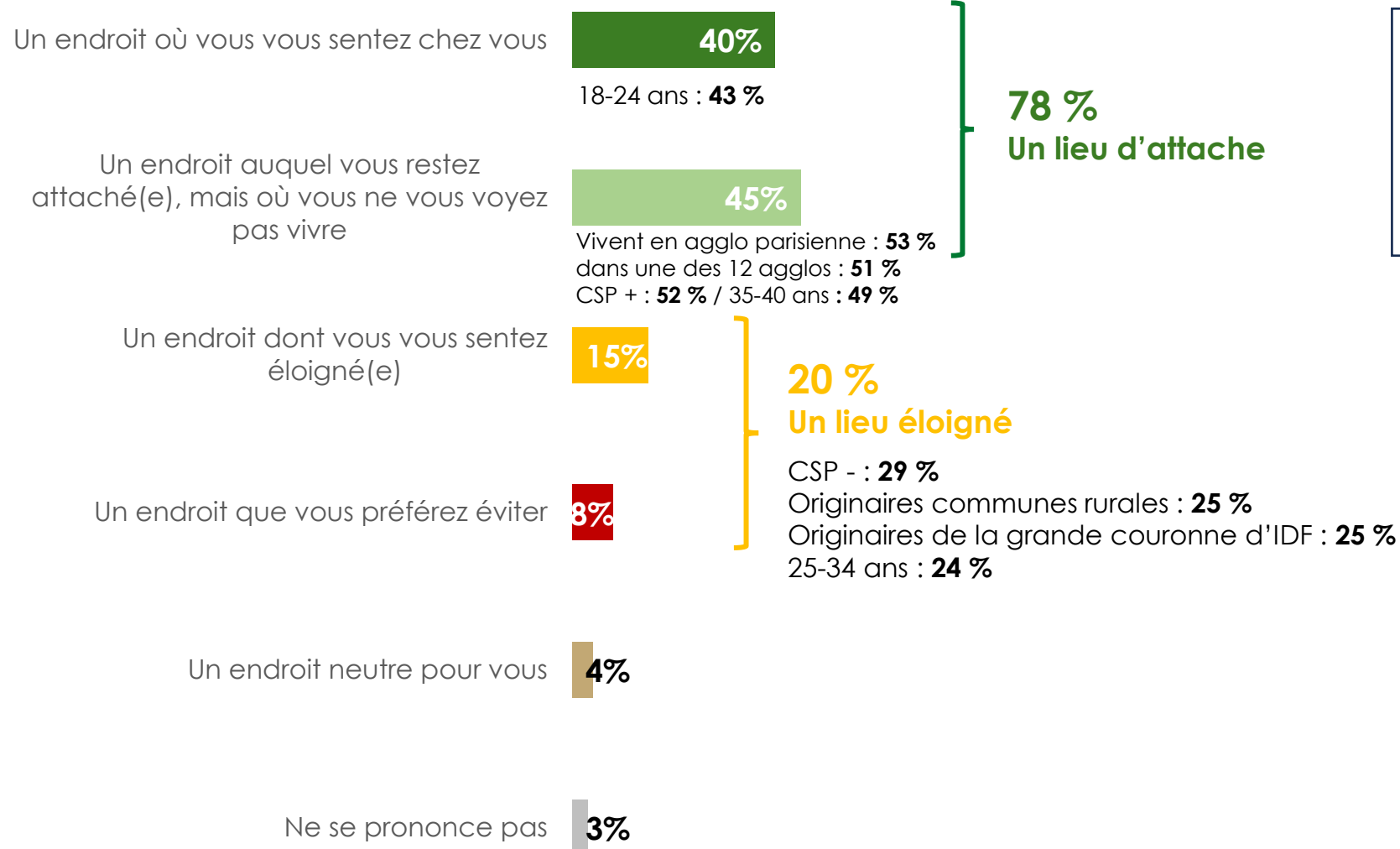


**Les personnes qui ne sont pas revenues s'installer
dans leur territoire d'origine ou à proximité**

Pour ceux qui ne sont pas revenus, le territoire d'origine reste un lieu d'attache pour une large majorité (près de 8/10), même pour ceux qui n'envisagent pas de revenir (plus de 7 sur 10).

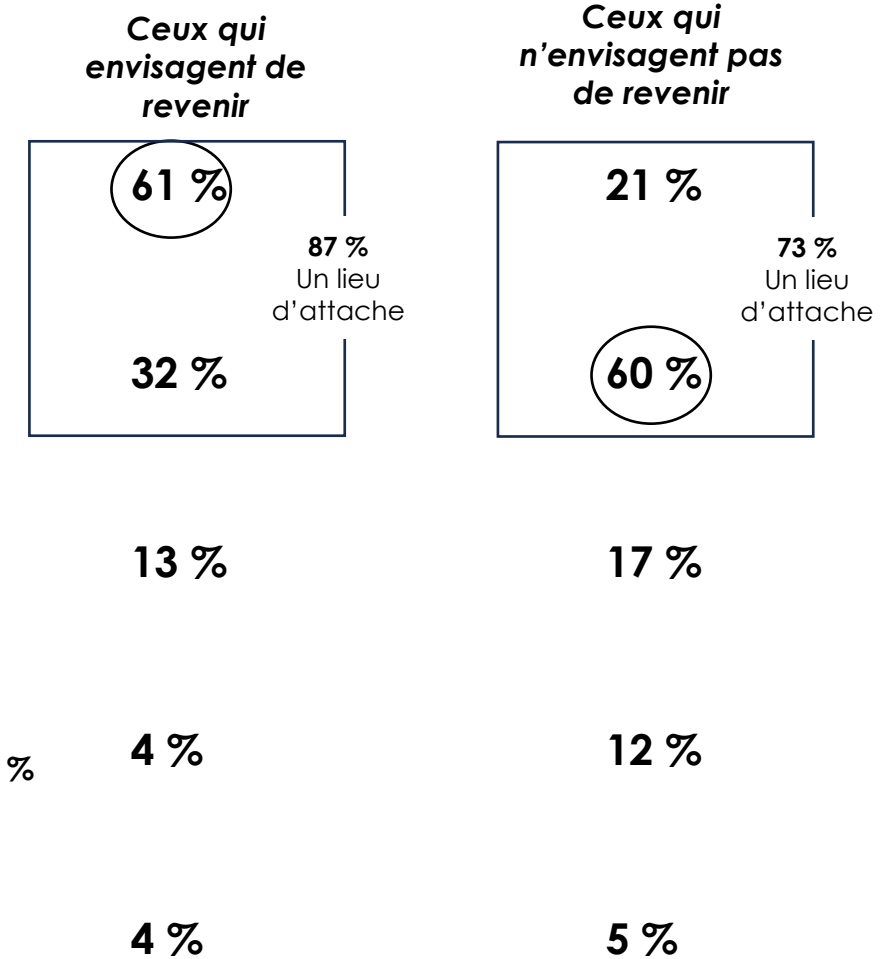
Aujourd'hui, vous diriez que votre territoire d'origine est...

Base : à ceux qui ne sont pas revenus dans leur territoire d'origine (345 personnes) - Plusieurs réponses possibles



**78 %
Un lieu d'attache**

**20 %
Un lieu éloigné**



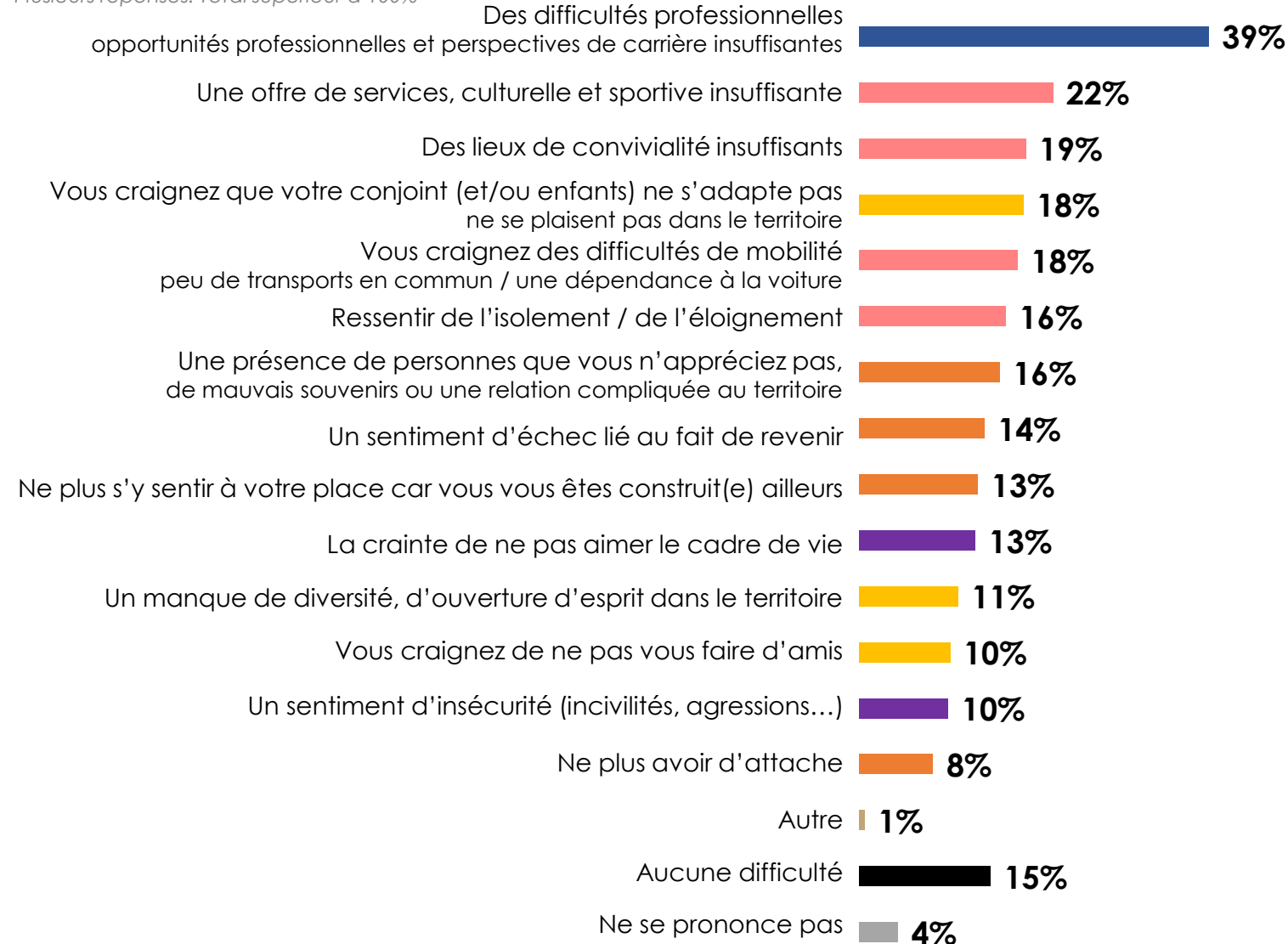
Ceux qui se projettent dans un retour

De nombreux freins au retour parmi ceux qui l'envisagent : d'abord, le manque d'attractivité (loisirs, mobilité, éloignement), puis les difficultés professionnelles, la désaffiliation au territoire et les difficultés sociales arrivent au même niveau.

Quelles difficultés ou craintes associez-vous à retourner vivre dans votre territoire d'origine ?

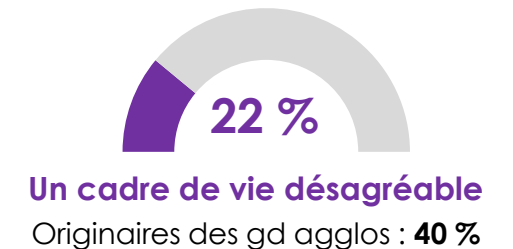
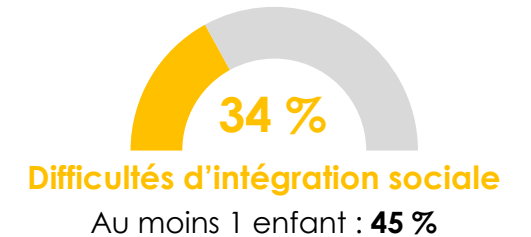
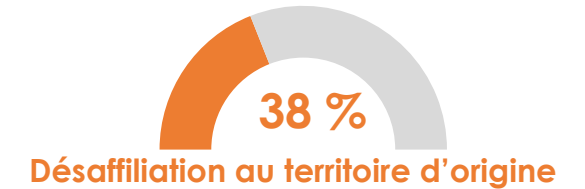
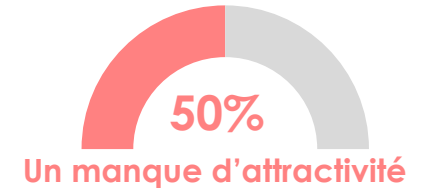
Base : A ceux qui ne sont pas revenus dans leur territoire d'origine mais qui l'envisagent – incluant ceux qui ne savent pas (180 personnes)

Plusieurs réponses. Total supérieur à 100%



81 % anticipent des difficultés

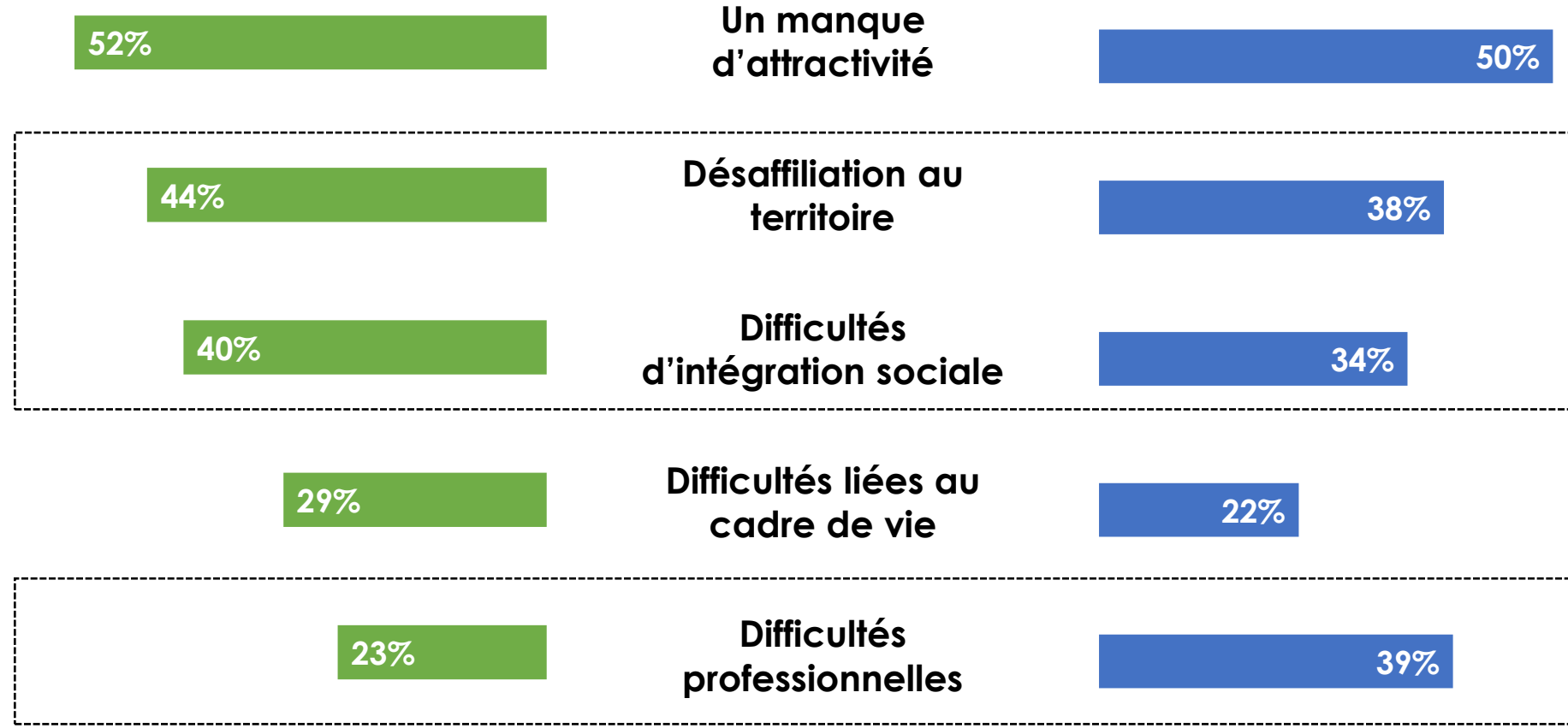
6 réponses sélectionnées en moyenne par les répondants



Comparatif entre les difficultés vécues lors du retour au territoire et les difficultés perçues

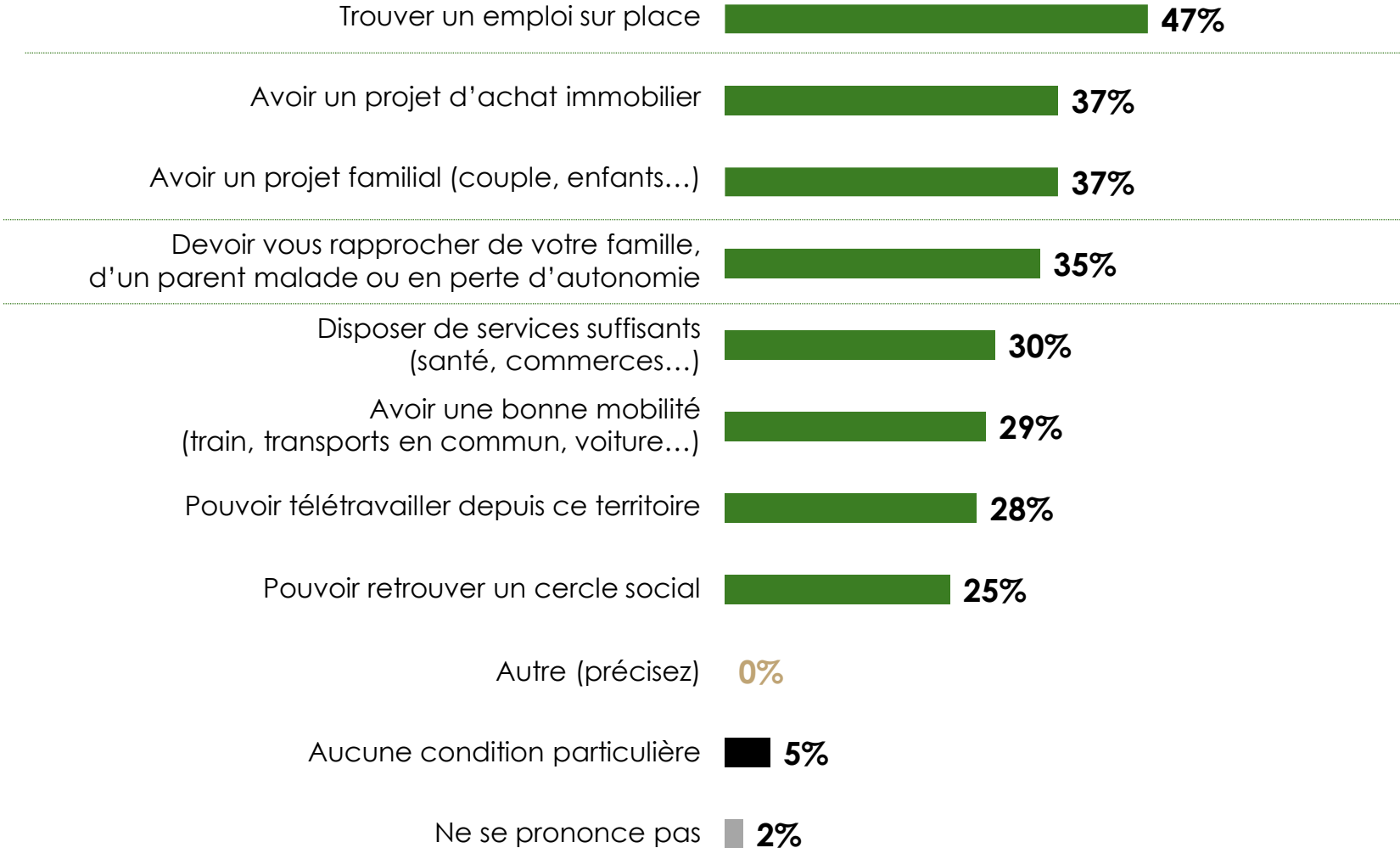
Auprès de ceux qui sont retournés

Auprès de ceux qui l'envisagent



Quelles seraient les conditions pour que vous envisagiez un retour ?

Base : A ceux qui ne sont pas revenus dans leur territoire d'origine mais qui l'envisagent (153 personnes) – Total supérieur à 100%

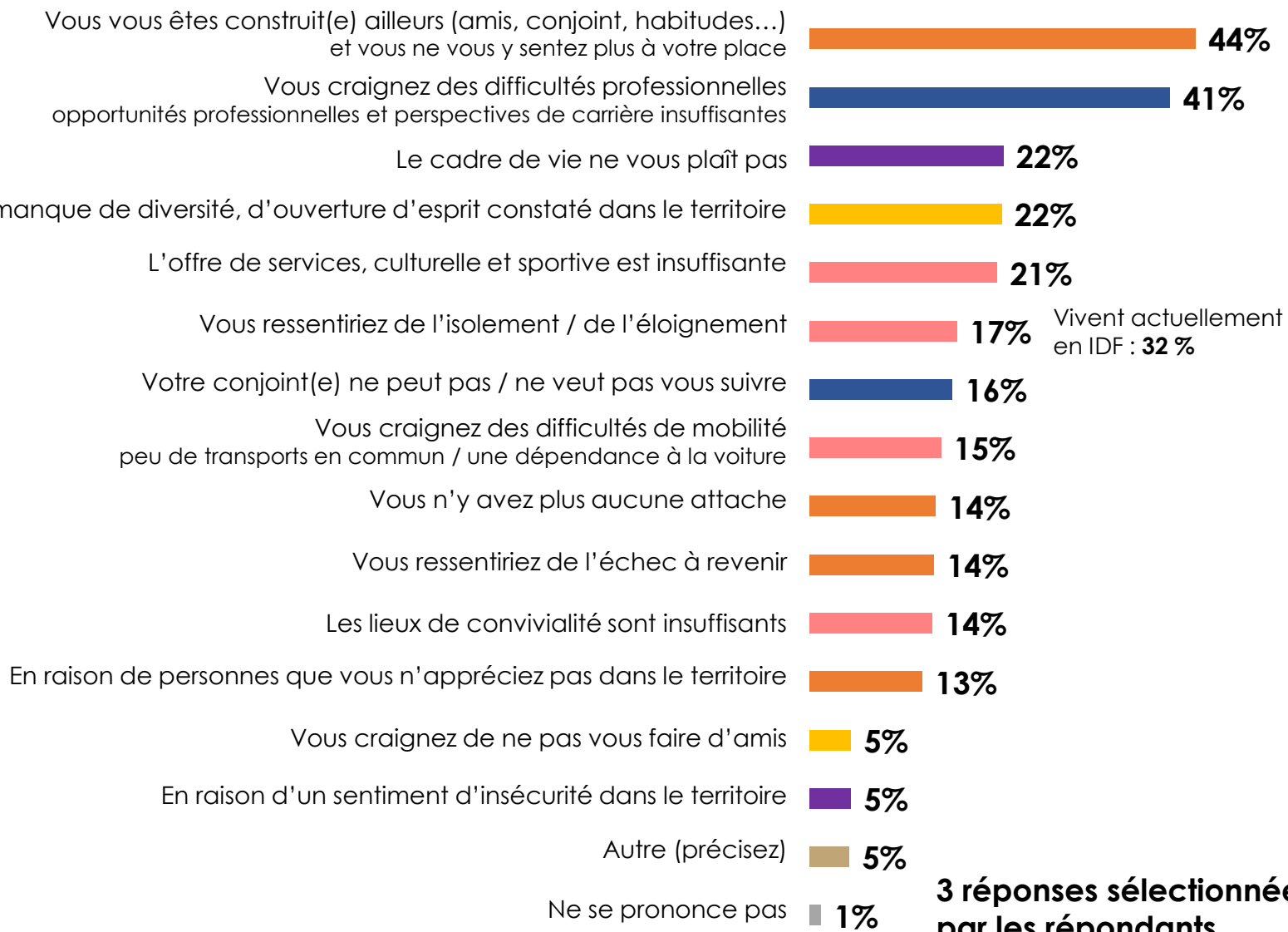


Ceux qui n'envisagent pas un retour

Des freins plus marqués auprès de ceux qui ne souhaitent pas revenir : si les difficultés professionnelles ressortent également, c'est la désaffiliation au territoire qui explique d'abord leur refus de revenir.

Pour quelles raisons n'envisagez-vous pas de retourner vivre dans votre territoire d'origine ?

Base : A ceux qui n'envisagent pas de revenir dans leur territoire d'origine (165 personnes) – Total supérieur à 100%



Vivent actuellement en IDF : 32 %

3 réponses sélectionnées en moyenne par les répondants



Freins liés à l'intégration sociale

Un cadre de vie désagréable

6.

D'autres retours

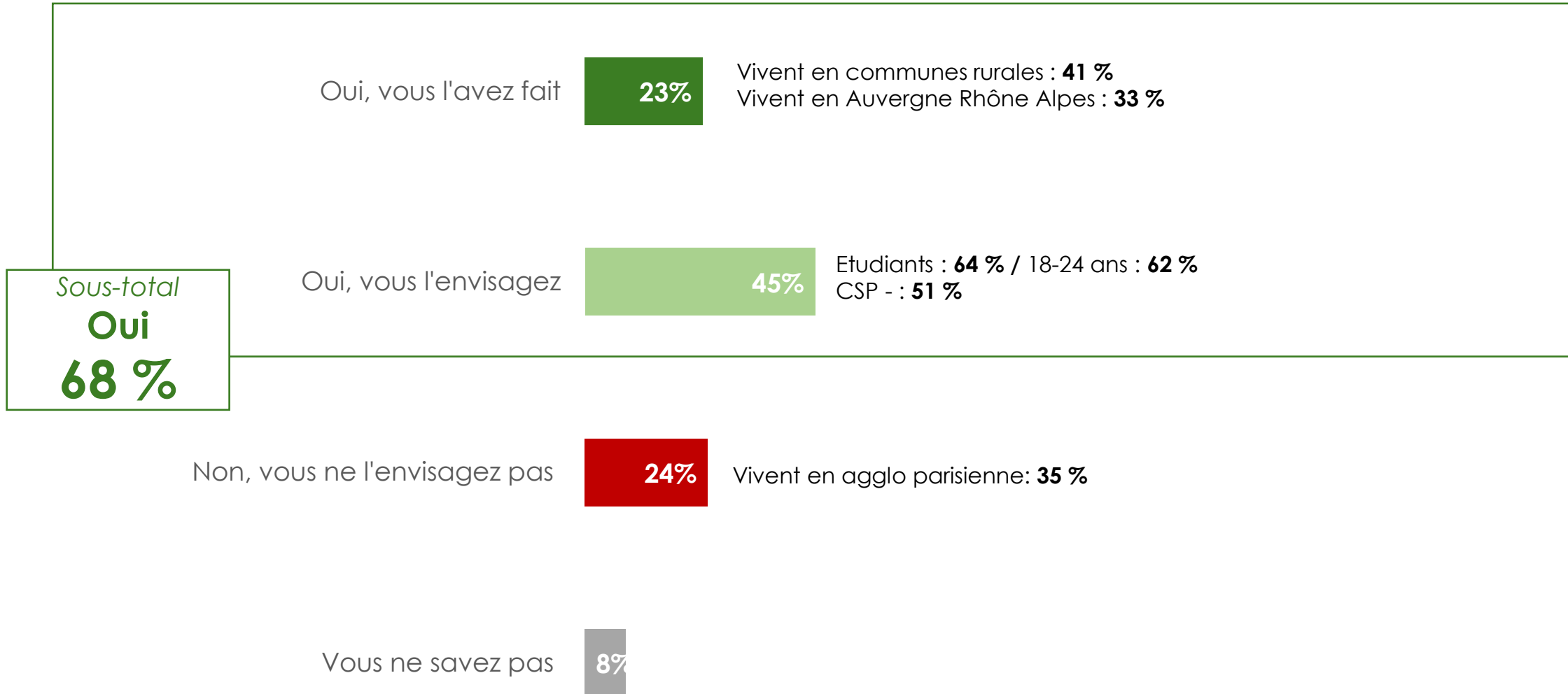
A RETENIR

- **Pour ceux qui ne sont pas revenus, une installation dans un autre territoire rural et péri-urbain moins naturelle mais à laquelle ils pensent tout de même : 2/10 l'ont déjà fait, 45 % l'envisagent.**
- **Faute d'entourage sur place, le cadre de vie est la première motivation évoquée. Là aussi, il s'agit généralement d'une mobilité qui s'inscrit dans un projet de vie.**
- **Cette mobilité peut s'accompagner de difficultés sociales mais pas forcément plus que lorsque l'on retourne dans son lieu d'origine.**
- **Des exigences plus fortes quand on envisage de s'installer dans un autre territoire que le sien**, notamment sur les conditions professionnelles et le dynamisme du territoire. L'idée est qu'ils peuvent « choisir » davantage leurs conditions de vie en élargissant le territoire.

1/4 des personnes interrogées s'est installé dans un territoire rural ou péri-urbain et 45 % l'envisagent. Une installation qui paraît moins naturelle que le retour sur le territoire d'origine.

En dehors de votre territoire d'origine, envisagez-vous de vous installer dans une autre ville moyenne, petite ville ou commune rurale ?

Base : ensemble sauf ceux qui se sont installés dans leur territoire d'origine (345 personnes)



Répondants partis dans leur territoire d'origine ou dans un autre territoire rural ou périurbain

Base : ensemble de la cible (566 personnes)

Sont revenus dans un territoire rural ou périurbain (le leur ou ailleurs)



Hommes : 49 % / Femmes : 56 %

Dont :
74 % qui sont revenus dans leur territoire d'origine et 26 % dans un autre territoire rural ou périurbain

Envisagent de s'installer dans un territoire rural ou périurbain (le leur ou ailleurs)

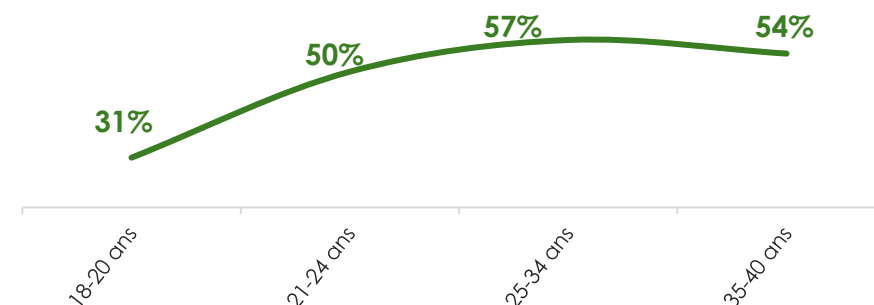
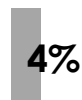


N'envisagent pas de s'installer dans un territoire rural ou périurbain (ni le leur ni ailleurs)



Vivent actuellement dans une des 12 gd agglos : 14 %

Ne savent pas



**Les personnes qui se sont installées dans un
autre territoire rural ou périurbain que leur
territoire d'origine**

Comparatif entre les raisons du retour à leur territoire / et à un territoire péri-urbain ou rural

Pour quelles raisons vous êtes-vous installés...
A ceux qui sont revenus / se sont installés dans un territoire

Dans un territoire d'origine ?



Dans une ville moyenne, du périurbain ou une commune rurale ?

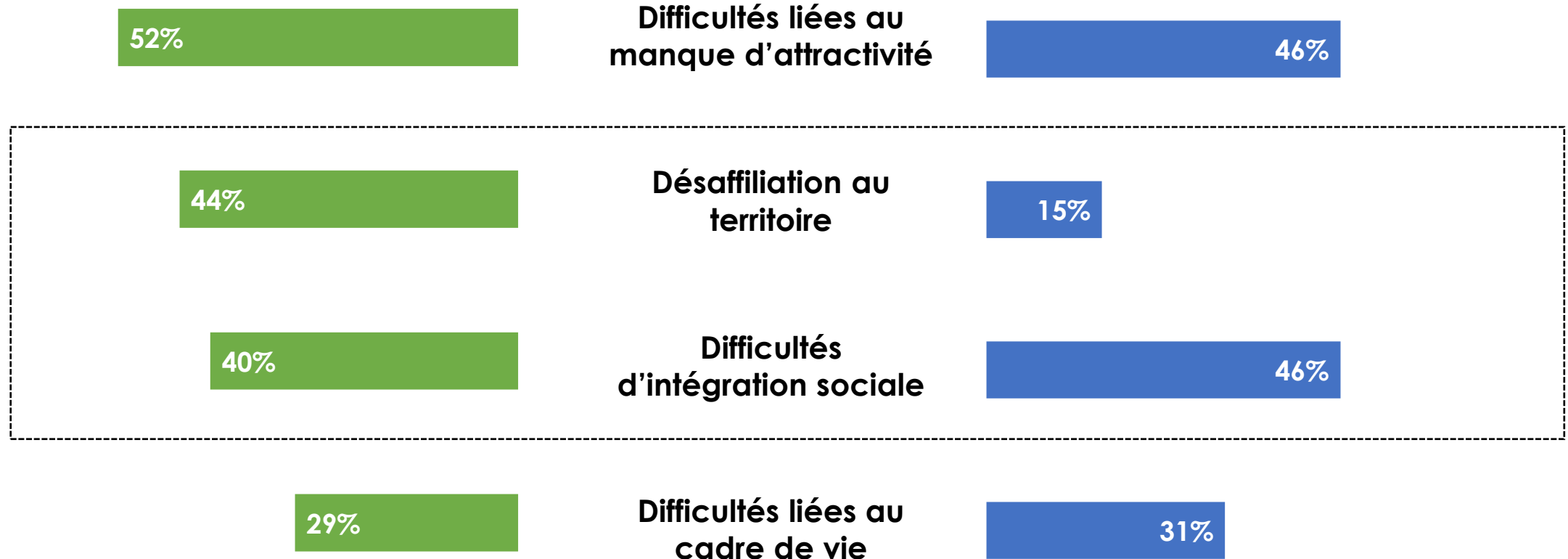


Comparatif entre les difficultés vécues liées au retour à leur territoire / et à l'installation dans le territoire péri-urbain et rural

Quelles difficultés avez-vous rencontrées depuis votre installation ?
A ceux qui sont revenus / se sont installés dans un territoire

Dans votre territoire d'origine ?

**Dans une ville moyenne, du périurbain
ou une commune rurale ?**



A photograph of four people (three men and one woman) standing in a field of tall, golden grass, hugging each other from behind. They are looking out over a landscape of rolling hills under a clear, light blue sky. The scene is captured during the golden hour, with warm sunlight illuminating the grass and the people's clothing. The text 'Synthèse des enseignements' is overlaid in white, bold, sans-serif font across the center of the image.

Synthèse des enseignements

- Environ 1/4 des Français de 18-40 ans sont/ont été étudiants en filière sélective
Parmi ceux-ci, 38% sont des « transfuges de territoire », soit 9% de la population.
- S'ils ne viennent pas forcément de loin, ils changent souvent de région et s'implantent dans de plus grandes villes
- Ils ne quittent pas leurs territoires d'origine par rejet / désamour... mais parce que l'offre – et les perspectives d'avenir - les contraignent
- Les installations ne sont pas sans heurts, il y a de nombreuses difficultés à franchir, matérielles mais aussi sociales comme l'absence de maîtrise des codes – notamment en Ile-de-France
- Une fois adaptés à leur nouveau territoire, leurs regards changent sur celui d'où ils viennent. Partir les transforme aussi, avec une désaffiliation progressive
- Mais celle-ci n'est pas rédhibitoire. Le souhait d'un retour est largement présent et se concrétise fréquemment – mais rarement dans les mêmes conditions que lors de leur départ:
- 39% sont retournés dans leur territoire d'origine – 27% l'envisagent mais plus souvent dans une plus grande ville, pour concilier la proximité familiale, le cadre de vie avec les atouts d'une agglomération attractive et offrant des opportunités professionnelles

VIAVOICE

« La réalité ne pardonne pas qu'on la méprise. » Joris-Karl Huysmans

**Études Conseil Stratégie
pour l'avenir des entreprises et des institutions
Paris**

www.institut-viavoice.com

9, rue Huysmans, 75 006 Paris.
+ 33 (0)1 40 54 13 90.

Viavoice est une SAS indépendante.